



Friedrich-Albert Lange (1828-1875) : les apories de la naturalisation de l'épistémologie kantienne
et ses implications pratiques.

Samuel Descarreaux

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
et postdoctorales de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention du diplôme de Maître ès arts en Philosophie

Département de philosophie,
Faculté des Arts
Université d'Ottawa,

© Samuel Descarreaux, Ottawa, Canada, 2016

RÉSUMÉ

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la philosophie est confrontée à une crise identitaire. On se détourne de l'idéalisme spéculatif pour privilégier un mode de pensée articulé autour de la rationalité scientifique. C'est dans cet horizon en transformation que naît l'impératif d'un retour à la philosophie d'Emmanuel Kant. Au sein du courant de pensée néo-kantien on trouve la thèse aujourd'hui méconnue de Friedrich-Albert Lange exposée dans « l'Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque ». Lange poursuit dans cette œuvre deux objectifs : (a) il limite la portée explicative des sciences de la nature pour dégager une sphère propre à la philosophie pratique et (b) il se réapproprie l'épistémologie de Kant à l'aune des thèses évolutionnistes de Charles Darwin. Nous avons donc cherché dans ce mémoire à évaluer la portée de la naturalisation de l'épistémologie kantienne et ses implications pratiques.

Mes remerciements vont d'abord à mon directeur de thèse monsieur Daniel Tanguay sans qui ce texte n'aurait pu être possible. Ces judicieux conseils tout au long de l'écriture de la thèse ont su clarifier la forme et les idées qui y sont développées. Je dois aussi le remercier pour son support constant sans lequel cette thèse n'aurait pu être achevée dans les délais. Je tiens aussi à remercier messieurs David Hyder et Patrice Philie d'avoir accepté de commenter la thèse. Leurs suggestions m'auront permis d'évaluer l'étendue des problèmes qu'elle pose et d'en limiter le propos.

Mes remerciements vont ensuite à Maud Brunet-Fontaine pour son oreille attentive, sa compréhension et son soutien indéfectible tout au long de l'écriture de la thèse. Ces critiques franches auront aidé à simplifier le propos de ce texte. Finalement, je ne saurais passer sous silence l'importance des commentaires avisés de Marc-Antoine Beauséjour, Antoine Pageau St-Hilaire et Ducakis Désinat. Les nombreuses discussions en leur compagnie auront assurément influencé le propos développé ici.

Table des matières

INTRODUCTION.....	1
PREMIER CHAPITRE : Enjeux critiques : le matérialisme scientifique et l'épistémologie kantienne	15
LE MATÉRIALISME SCIENTIFIQUE.....	15
[a.] La science repose-t-elle en définitive sur des « fondements [si] solides » ?.....	18
[b.] La psychologie n'est-elle qu'une physiologie du cerveau et du système nerveux ?.....	24
Synthèse critique	31
L'ÉPISTÉMOLOGIE KANTIENNE	33
La déduction transcendantale des catégories de l'entendement.....	34
La « déduction » transcendantale des formes de l'intuition sensible	38
SECOND CHAPITRE : La naturalisation de l'épistémologie kantienne et l'idéalisme esthétique	45
NATURALISATION DE L'ÉPISTÉMOLOGIE KANTIENNE	46
[a.] Thèse cognitive : entre dispositions biologiques et pragmatisme	48
[b.] Thèse métacognitive : du naturalisme au perspectivisme	58
L'IDÉALISME ESTHÉTIQUE.....	62
Le matérialisme et la neutralité pratique	63
L'éducation esthétique	69
Esthétique et néo-kantisme.....	74
TROISIÈME CHAPITRE : De l'épistémologie à la philosophie pratique	82
[1.] PREMIÈRE PROBLÉMATIQUE : LE PERSPECTIVISME	83
[1.a.] Le perspectivisme d'un point de vue épistémologique.....	85

[1.b.] Le perspectivisme d'un point de vue pratique.....	88
[1.c.] Le perspectivisme est-il aporétique ?.....	91
[2.] DEUXIÈME PROBLÉMATIQUE : RELATION INTERNE ET EXTERNE.....	92
[2.a.] Relation interne et externe d'un point de vue épistémologique.....	96
[2.b.] Relation interne et externe d'un point de vue pratique.....	99
[2.c.] Le mode de prédication épistémologique et pratique est-il aporétique ?.....	103
CONCLUSION	106
BIBLIOGRAPHIE	121

INTRODUCTION

En 1873, Friedrich-Albert Lange (1828-1875) complète la seconde édition de l'*Histoire du matérialisme et son importance pour notre époque*. Cette œuvre qui a joui d'une renommée incontestable auprès de ses contemporains constitue encore aujourd'hui un incontournable afin de comprendre les raisons qui motivent le retour à Kant dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Un lecteur quelque peu sceptique se demandera d'emblée d'où vient le caractère incontournable de cette œuvre aujourd'hui méconnue. Après tout, le livre de Lange, comme son titre l'indique, ne semble proposer qu'une simple lecture du développement historique des thèses matérialistes. C'est d'ailleurs ce qu'on trouve dans les deux tomes qui composent ce livre. Dans le premier tome, Lange propose un exposé chronologique qui va de Démocrite à Kant, en passant par Lucrèce, l'empirisme britannique et les Lumières françaises. Dans le second tome, il s'attarde aux développements scientifiques depuis Kant et à leur importance pour les matérialistes du XIX^e siècle¹. Alors pourquoi une histoire du matérialisme en apparence banale serait-elle incontournable ?

Ce livre, pour lequel « rien de ce qui est humain ne lui est étranger ; la religion, les sciences de la nature, l'économie politique, il entend répondre à toutes leurs préoccupations et faire

¹ Le second tome, qui nous intéresse plus particulièrement, propose quatre champs d'études : le premier propose une critique et une exploration de la réception des thèses kantienne (Kant, Mill, Hume, Feuerbach, Büchner, etc.) ; le second examine les thèses physiques, chimiques et biologiques en vogue à l'époque (Du Bois-Reymond, Fechner, Zoellner, Darwin, Hartmann, etc.) ; le troisième considère les thèses psychologiques de l'époque (Herbart, Gall, Wundt, Müller, Helmholtz, Mill, Bain, etc.) ; le dernier s'attarde aux sphères de la morale, de la politique et des idéaux régulateurs (Smith, Czulbe, Ueberweg, etc.).

droit à leurs réussites² », se veut en réalité une réponse à la crise qui traverse la philosophie dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en particulier en Allemagne.

Cette crise, c'est celle du « discrédit général de la philosophie³ ». Elle n'est plus reconnue comme souveraine parmi les sciences, elle en est plutôt la honte⁴. Son insolence et ses égarements spéculatifs inspirent chez plusieurs philosophes le désir de son éradication complète. On privilégie à l'encontre de cette philosophie idéaliste et purement spéculative une nouvelle vision du monde marquée du sceau des sciences exactes. Les plus généreux relèguent la philosophie au rang d'une préférence subjective ou d'un jugement de goût qui ne peut prétendre établir des vérités objectives. On comprend dès lors l'ampleur de la crise qu'engendre la perspective d'une fin imminente de la philosophie ; la perte de ses repères laisse les philosophes en proie à l'anarchie et au découragement. Si la philosophie veut survivre, elle doit entreprendre une redéfinition de ses buts et de ses méthodes. C'est à cette crise de la philosophie au XIX^e siècle que l'*Histoire du matérialisme* de Lange entend répondre.

Il convient ici d'étayer les assises de cette crise afin d'être en mesure d'apprécier la réponse qu'offre notre philosophe. Nous soulignons à cet effet trois éléments : la critique dirigée contre l'idéalisme hégélien, l'engouement démesuré autour de la théorie de l'évolution de Darwin et les effets économiques, sociaux et politiques liés à l'industrialisation de l'Allemagne après 1830. Nous aborderons rapidement chacun de ces points.

² Hermann Cohen, *Introduction à l'histoire du matérialisme de Lange*, trad. Marc de Launay, Paris, Hermann, 2012, p. 13. D'ailleurs l'influence de l'œuvre de Lange sur Cohen s'étend au-delà de cet éloge bien senti. Dans un article récent, Marc Bonnemaïson suggère que « l'école de Marbourg est née des discussions, des influences réciproques et de l'amitié qu'il y avait entre [Cohen et Lange] » « Sur la réception en France de l'histoire du matérialisme, par F.A. Lange », *Revue de métaphysique et de morale*, 2011, Vol. 1, No. 69, pp. 63.

³ Léo Freuler, *La crise de la philosophie au XIX^e siècle*, Paris, Vrin, 1997, p. 10.

⁴ Pour Wilhelm Wundt (1832-1920), un contemporain de Lange, « la philosophie a fini de jouer son rôle ; elle doit maintenant disparaître de la scène et entièrement céder sa place aux sciences empiriques ». (*Ibid.* p.10.) Pour Jürgen Bona Meyer (1829-1887), la philosophie « agonise déjà et s'apprête à mourir. [...] Elle ne serait plus une puissance dans la vie, et elle n'obtiendrait plus que quelques faveurs isolées, parce qu'elle en supplie et parce qu'on compatit avec sa défunte grandeur. » (*Ibid.* p. 11.)

Généralement, on connaît le pendant politique, social et éthique de la critique de la philosophie hégélienne grâce à l'interprétation de Karl Löwith présentée dans *De Hegel à Nietzsche*. Ce dernier soutient que la dissolution de la synthèse hégélienne, de la philosophie et la théologie, par les hégéliens de gauches (Feuerbach, Ruge, Bauer, Stirner, etc.), permet d'expliquer la trajectoire de la philosophie au XIX^e siècle, et ce, jusqu'à Nietzsche. Löwith met plus particulièrement l'accent sur la pensée de Marx et de Kierkegaard qui dénonce respectivement l'aliénation de l'homme par rapport au monde et à ses semblables grâce aux moyens de production du capitalisme et à un christianisme devenu la religion officielle.

Cette lecture fait toutefois l'impasse sur les changements dans la représentation de la nature liés à l'expansion de l'emprise des sciences et sur l'effervescence des théories matérialistes stimulée par ces changements (L. Büchner, C. Vogt, R. Virchow, J. Moleschott, etc.).

Pour comprendre la transition de la philosophie hégélienne vers la théorie de la connaissance scientifique, il faut plutôt se tourner vers les écrits programmatiques de Trendelenburg (i.e. *Logische Untersuchungen* (1840)). Il s'agit de la source historique de la critique de la philosophie hégélienne qui permet l'ascension du néo-kantisme au sein duquel Lange s'inscrit. Selon Klaus Christian Köhnke, la philosophie de Trendelenburg présente un système romantique, articulé autour d'une téléologie interne qui guide le développement de l'unité organique de la nature. Cette unité doit être dévoilée grâce à l'expansion du champ de la recherche scientifique. Köhnke ajoute à juste titre : « It is the system of emphasizing the scientific value of individual phenomena as opposed to any kind of establishment of principles - it is the system of positivist natural-scientific, historical, philological and philosophical-historical knowledge⁵. » Trendelenburg refuse l'autonomie de l'esprit sur laquelle repose la philosophie de l'identité

⁵ Klaus Christian Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism: German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*, trad. R. J. Hollingdale, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 17.

d'Hegel. Il opte plutôt pour une théorie des sciences qui cherche à subsumer sous une même logique, les méthodes distinctes des diverses sciences. C'est ainsi que la philosophie des sciences, marquée de la finitude des facultés humaines, devient l'intermédiaire entre la pluralité des expériences scientifiques et l'unité organique du système.

L'influence de Trendelenburg sur l'épistémologie du XIX^e siècle resurgit dans le portrait général proposé par l'historien contemporain des idées Léo Freuler. Ce dernier met l'accent sur la critique virulente dirigée contre Hegel. La philosophie « ne devrait plus croire que les catégories de la pensée sont les mêmes que celles de l'être, ou que, en termes de disciplines, la logique est la même chose que la métaphysique⁶. » C'est donc l'identité des concepts subjectifs de la raison et de la réalité objective qui est remise en question. On reproche à la philosophie de s'être « perdue dans les brumes du concept, des constructions *a priori* [...] [d'avoir] voulu digérer le savoir empirique par sa dialectique artificielle, parce qu'elle a cru pouvoir abolir les limites du sensible et se nicher dans le domaine des "transcendances".⁷ » On ne doit plus prétendre que la réalité s'adapte aux concepts produits par l'entendement ; elle fournit plutôt l'expérience nécessaire à leur production.

Cette critique qui concerne la nature de la philosophie implique aussi une transformation de ses méthodes. La montée en puissance des sciences exactes pave la voie sur laquelle elle doit désormais s'engager. Freuler indique ainsi que « pour s'amender et regagner les faveurs de la science triomphante et du grand public, les philosophes doivent perdre le réflexe spéculatif et acquérir celui des sciences de la nature, de la recherche "exacte" et "empirique" ⁸. » La lumière qu'apportent l'expérience et la méthode inductive des sciences empiriques doit nous aider à délimiter le cadre de la philosophie légitime ; les obscurités de la spéculation, du suprasensible et du transcendantal sont prohibées.

⁶ Leo Freuler, *La crise de la philosophie au XIX^e siècle*, p. 96.

⁷ *Ibid.* p. 103.

⁸ *Ibid.* p. 102.

Freuler ajoute au rejet de l'identité spéculative du réel et de la raison, de même qu'à la préséance des méthodes inductives, une critique de la forme systématique que doit prendre la connaissance, c'est-à-dire la forme d'un « édifice *du savoir absolu et total*⁹ ». Plus exactement, cette nouvelle critique rejette l'affirmation d'Hegel selon laquelle « l'idée universelle et *unique* qui, en *jugeant*, se particularise sous la forme du *système* de l'idée déterminée¹⁰. » La rigidité logique qu'impose sur la réalité un système « étouffe l'esprit de découverte et [remet] en question, l'esprit même qui devrait animer la science authentique¹¹. » C'est pourquoi, comme l'explique le philosophe allemand O. F. Gruppe, la recherche philosophique inspirée des sciences exactes doit « renonce[r] à l'exploration des causes dernières, et [...] croi[re] moins encore devoir commencer par là, et c'est justement à ce principe qu'elle doit tous ces succès. Elle est ouverte vers le haut, le système est fermé et donc borné.¹² »

Or, on pourrait croire que la critique du caractère spéculatif et systématique de la philosophie idéaliste entraîne l'émergence d'une philosophie métaphysiquement plus modeste. Ce n'est pas le cas. L'expansion du discours scientifique encourage la formation d'un matérialisme spéculatif naïf. Ceux qui adhèrent à ce courant de pensée, pour la plupart de simples scientifiques¹³, désirent « soustraire au doute "la domination de la matière" sur l'homme, l'enrober de l'intouchable science exacte.¹⁴ » Autrement dit, les matérialistes scientifiques professent un réalisme ontologique qui fait de la matière le substrat de la réalité. Ce réalisme, ils entendent le prouver à l'aide des découvertes scientifiques. C'est ainsi que « l'impératif de Feuerbach » :

⁹ Leo Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 103.

¹⁰ Cité à partir de *Ibid*, p.103.

¹¹ *Ibid*. p. 104.

¹² Gruppe, *Gegenwart und Zukunft*, p.261,259. Cité à partir de *Ibid*. p. 105.

¹³ *Ibid*. p. 56.

¹⁴ Schaller, *Leib und Sele*, p.29-30. Cité à partir de *Ibid*. p. 58.

« Contente-toi du monde donné !¹⁵ », devient pour eux le point de ralliement des sciences naturelles et de la philosophie matérialiste sur lequel doit reposer l'édifice de la connaissance.

On trouve dans la pensée du philosophe Büchner un exemple simple de ce matérialisme. Lange dit à son sujet : « La philosophie doit être [pour lui] le résultat des sciences physiques nous devons nous contenter de ce qu'elles nous enseignent, tant que par cette voie nous ne sommes pas arrivés à une vue plus profonde. – Il est à remarquer que Büchner ne veut pas admettre l'importance poétique et symbolique des thèses philosophiques ou religieuses. » (HdM, II, p. 112)

On remarquera ainsi que le discours matérialiste applique les résultats scientifiques à des sujets qui débordent le strict plan de l'expérience puisqu'il s'aventure à nier l'existence d'un « fondement de la spéculation, [de] la foi religieuse et même toute poésie qui exprime une pensée en style imagé. » (HdM, II, p. 113) Büchner propose indument l'édification d'un système de la connaissance absolue structurée par les sciences exactes et refuse au final de reconnaître le moindre principe pratique idéaliste.

Or, les excès métaphysiques du matérialisme au XIX^e siècle appellent, selon Lange, une critique. Cette dernière doit délimiter l'étendue des capacités explicatives des sciences exactes et tempérer leurs prétentions à résoudre toutes les énigmes de l'homme et de la nature. Une étude des méthodes scientifiques, des implications liées aux résultats qu'elle produit et de la possible finitude de l'esprit humain s'impose. L'entreprise de Lange ne se limite toutefois pas à évaluer la portée épistémologique des théories scientifiques. La redéfinition du domaine d'application légitime des sciences naturelles doit aussi permettre de réserver une place à l'édification spirituelle et morale de l'être humain. Nous ne cesserons de revenir sur ce point crucial dans la suite de ce mémoire.

¹⁵ Friedrich-Albert Lange, *Histoire du matérialisme et son importance à notre époque*. Trad. B. Pommerol, Paris, Schleicher Frères, vol. II, p. 123. Toutes les références subséquentes à cet ouvrage seront faites à même le texte, suite à la citation, sous la forme (HdM, Tome, Page).

Ceci étant dit, on peut ajouter un second élément afin d'expliquer la crise de la rationalité dans la seconde moitié du XIX^e siècle ; il concerne la diffusion de la théorie évolutive de Darwin. Il faut savoir qu'au XIX^e siècle, le darwinisme devint en Allemagne ce que fut le newtonisme à la France du XVIII^e siècle, c'est-à-dire un paradigme scientifique structurant non seulement pour la biologie, mais aussi pour l'épistémologie et la philosophie pratique¹⁶.

L'importance de Darwin pour le XIX^e siècle réside d'abord dans le fait qu'il apporte une réponse d'ordre scientifique à la question de l'origine de l'être humain et de sa place au sein de la nature. Cette réponse introduit une unité de sens au sein du règne de la vie grâce au concept de la phylogénèse, c'est-à-dire l'histoire de l'émergence des espèces. Elle replace l'homme et son activité au sein de la sphère naturelle puisqu'il n'est au final qu'une partie de celle-ci : « One implication of Darwin's naturalism is that it seems to rule out a variety of the "exemptionalist" theories that treat human nature as unique and requiring unique *kind* of explanations¹⁷. » L'inscription de l'être humain au sein de la nature permet la reconnaissance d'une continuité entre les diverses espèces qui se distingue seulement par leur degré de complexité.

Comme on peut déjà le constater, les implications du darwinisme deviennent un enjeu spéculatif important pour l'épistémologie et la métaphysique. Richards nous en propose un aperçu lorsqu'il indique : « Darwinism seems to rule out the traditional essentialist view that species are "natural kinds." [...] [Darwinism also uses] an implicit conception of value that is naturalistic and relational, and based on contextual facts about functioning¹⁸. »

¹⁶ « Germany may be said to have produced *Darwinismus* in the century as France created *Newtonianisme* in the last ». John Theodore Merz, *A History of European Thought in the Nineteenth Century*. New York, Dover Publication, 1965, vol. I, p. 251. Cité par Fredrick C. Beiser, *Genesis of Neo-Kantianism : 1796-1880*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 422.

¹⁷ Richard A. Richards, « Darwin's Philosophical Impact » dans Dean Moyer (ed.), *The Routledge Companion to 19th Century Philosophy*, London, Routledge, 2010, p. 477.

¹⁸ *Ibid.* p. 480.

Ainsi, un certain discrédit frappe la notion d'espèce. L'évolution graduelle des êtres biologiques limite en effet la persistance d'un ensemble de propriétés qui déterminerait la substance d'un être. De plus, l'approche scientifique des phénomènes naturels écarte le recours à toute forme de causalité ou de substantialité qui ne pourrait se manifester empiriquement. Pour ces deux raisons, le réalisme des essences se voit donc ébranlé dans ses fondements mêmes¹⁹.

Les thèses de Darwin impliquent aussi une remise en question de la validité générale des connaissances acquises au fil des siècles. Lange suggère « qu'en réalité tout ce que nous savons de la nature n'est [peut-être] pas [...] une connaissance, mais seulement un simulacre (*Surrogat*) d'explication. Nous n'oublierons jamais que toute notre culture repose sur ce simulacre qui, sous des rapports nombreux et importants, remplace parfaitement la connaissance prétendue absolue. » (HdM, II, p. 150) On retrouvera une idée semblable dans le pragmatisme de William James lorsqu'il soutient : « Each person has a different set of background beliefs, tendencies and preferences, and for a belief to work, it must work relative to both an environment and the organism²⁰ ». On assiste ainsi à une relativisation des critères de connaissance sous l'influence du darwinisme.

Il est intéressant de noter que la popularisation du darwinisme tient aussi de sa réappropriation politique. La lutte pour l'existence devient rapidement l'expression d'une dynamique sociale naturelle qui remet en question le statut du droit naturel.

Pour Büchner, qui s'inspire non seulement de Darwin, mais aussi de Malthus, la lutte pour l'existence s'exprime au sein de la société : « Physical and mental talents and abilities (i.e. natural biological inequalities) should determine who rises politically and socially, and competition would

¹⁹ Il faut souligner ici l'impact fort probable du darwinisme sur le choix fait par Lange de privilégier une philosophie kantienne naturalisée.

²⁰ Cité par Richard A. Richards, « Darwin's Philosophical Impact » dans Dean Moyer (ed.), *The Routledge Companion to 19th Century Philosophy*, p. 479.

promote this kind of natural selection²¹. » La lutte naturelle pour l'existence doit être encouragée par la société afin de stimuler l'actualisation des potentiels de chacun, et ce, au nom du bien collectif.

Lange, inspiré lui aussi par Darwin et Malthus, explique dans « *Die Arbeiterfrage* » que « the struggle for existence emerges through this into the form of struggle for wages²². » Si notre philosophe reconnaît l'existence de lois naturelles qui encadrent le développement de la société, il refuse cependant d'y voir une fatalité. Son optimisme envers l'humanité le mène à soutenir que les tendances égoïstes de l'homme peuvent être supplantées au profit de l'expression de ses tendances sympathiques.

On comprend donc, à la lumière de ces quelques explications, l'importance philosophique et l'effet politico-social des thèses proposées par Darwin. Si le processus évolutif remplace l'homme au sien de la nature, un tel déplacement implique de repenser la validité de la connaissance qu'il croyait posséder. La réinterprétation touche aussi le domaine politique en encourageant un réalisme qui peut revêtir les formes les plus brutales.

Le dernier élément qui vient expliquer la crise de la philosophie au XIX^e siècle concerne les transformations économique, sociale et politique radicales que l'industrialisation fait subir à l'Allemagne. De fait, après 1830, « les associations industrielles et d'autres compagnies analogues sortaient [...] comme des champignons, du sol germanique ; sur le terrain de l'instruction publique, des écoles polytechniques, des institutions industrielles, des écoles de commerce furent fondées par les bourgeois des villes florissantes » (HdM, II, p. 98). Le développement industriel participe ainsi à la diffusion de l'idéologie bourgeoise et de l'économie politique. Aussi, la simplification de

²¹ Cité à partir de « Chapter III : Non-marxian Socialist Darwinism : Friedrich Albert Lange and Ludwig Büchner » dans Richard Weikart. *Socialist Darwinism: Evolution in German Socialist Thought from Marx to Bernstein*, San Francisco, International Scholars Publications, 1998, p. 94.

²² Richard Weikart. *Socialist Darwinism: Evolution in German Socialist Thought from Marx to Bernstein*, p. 88.

la dynamique des transactions économiques et la systématisation des intérêts égoïstes accorde-t-elle à l'économie un caractère scientifique. C'est ainsi que guidée par les lois de l'augmentation du capital, exposées notamment par Adam Smith et soutenue par le préjugé populaire selon lequel « dans la vie humaine, tout talent, toute force finit, malgré tous les obstacles, par s'élever à une position sociale, répondant à ses dispositions naturelles » (HdM, II, p. 481) qu'on en vient à définir le cadre conceptuel de l'époque. Lange observe à ce sujet que « le grand intérêt de la période actuelle n'est plus, comme dans l'antiquité, la jouissance immédiate, mais la formation d'un capital. » (HdM, II, p. 463).

Certes, notre philosophe reconnaît à ce cadre conceptuel des mérites intellectuels, mais force lui est de constater que d'un point de vue pratique « la situation de la classe ouvrière ne décèle aucun progrès décisif, et [...] la fureur de s'enrichir ne diminue aucunement dans les classes possédantes ». (HdM, II, p. 466) L'économie politique, qu'elle le veuille ou non, participe ainsi à la croissance des inégalités en Allemagne.

En réponse à cette forme de dégradation sociale émerge une volonté réformatrice, éventuellement révolutionnaire, critique des sphères politique et religieuse : « En religion, on s'indignait surtout contre les chaînes dont la manie toujours croissante de réhabiliter le passé menaçait de charger la science ; en politique, on était surtout révolté contre les essais tentés par un romantisme nébuleux pour raviver les idées des âges précédents. » (HdM, II, p. 102) L'esprit de révolte s'en prend donc au mode de vie bourgeois et à la foi chrétienne qui l'accompagne. Cette critique atteint probablement son paroxysme chez Marx. Ce dernier, comme nous l'avons mentionné plus tôt, cherche à déconstruire le système qui fait de la bourgeoisie le résultat de l'aliénation de l'homme par l'homme grâce aux moyens de production du capitalisme. Grâce à une conception scientifique de l'économie, Marx s'attarde au concept de la « marchandise » comme s'il

s'agissait de la structure ontologique du monde objectif. C'est à partir de ce concept qu'est réinterprétée la religion comme une forme d'aliénation de soi et non comme une simple objectivation de l'esprit humain dans le monde. Ce dernier soutient que « les pensées dominantes ne sont rien d'autre que l'expression en idées des conditions matérielles dominantes, ce sont ces conditions conçues comme idées, donc l'expression des rapports sociaux qui font justement d'une seule classe la classe dominante...²³ » La religion n'échappe pas à ce raisonnement.

Le choix fait par Lange d'employer le criticisme kantien lui permet de redéfinir les limites légitimes du domaine des sciences guidées par la certitude empirique, et ce faisant, de rétablir une sphère propre à la normativité pratique, c'est-à-dire une sphère propre aux valeurs. Sa philosophie restreint donc la validité de la science économique qui doit être séparée des spéculations qu'elle rend possibles et dénonce le caractère métaphysique de la dialectique historique de la lutte des classes proposée par Marx²⁴.

Tout en s'opposant au caractère révolutionnaire qui accompagne la dialectique historique du socialisme radical, Lange refuse aussi le réalisme de l'économie politique et le statu quo qui l'accompagne. Nous verrons qu'il préconise plutôt un réformisme social²⁵ qu'il articule par l'entremise d'un idéalisme esthétique. Celui-ci est inspiré de l'interprétation des textes kantien par Schiller. Cette interprétation, fondée sur le concept des « idées » régulatrices, lui permet de proposer une philosophie pratique déliée des exigences scientifiques et associée à la libre expression de la volonté esthétique. La liberté à laquelle aspire cette volonté ne peut être atteinte sans une éducation esthétique qui permet l'approfondissement intellectuel et l'édification morale

²³ Karl Marx, « VI. L'idéologie allemande : « Conception matérialiste et critique du monde (1845-1846) », dans Maximilien Rubel (ed.), *Philosophie*. Paris, Gallimard, 1982, p. 338.

²⁴ Massimo Ferrari explique à ce sujet que la philosophie de Marx, « paraissait à Lange être le produit d'une "construction spéculative" encore sous l'emprise de la dialectique hégélienne. » Massimo Ferrari, *Retours à Kant: Introduction au néokantisme*, trad. Thierry Loisel, Paris, Cerf, 2001, p. 119.

²⁵ Lange cherche à « sauver [sa] culture et changer le chemin qui conduit à la révolution dévastatrice en une route jalonnée de réformes bienfaisantes. » (HdM, II, p. 561)

de l'être humain. L'idéalisme esthétique de Lange devient au final, selon Massimo Ferrari, un « antidote pour ainsi dire kantien à la "scolastique " du marxisme orthodoxe et matérialiste de souche hégélienne²⁶. » Nous ajouterons qu'il s'agit d'un antidote (kantienne) à la dégradation sociale perpétrée par l'économie politique.

Bref, le discrédit de l'idéalisme absolu d'Hegel, l'effervescence autour des thèses proposées par Darwin et l'industrialisation qui participe à la diffusion de l'économie politique et à sa réponse, le socialisme radical, permettent d'expliquer le caractère incontournable de l'*Histoire du matérialisme* afin de comprendre la crise de la rationalité au XIX^e siècle. Dans les trois cas, nous avons pu esquisser les réponses de Lange aux défis qui lui sont proposés à son époque.

Ceci étant dit, on trouve la pensée complexe et profonde de Lange résumée dans un raisonnement laconique proposée par le philosophe néo-kantien Windelband : « Overcoming of materialism consisted precisely in demonstrating that materialism was metaphysics and then from the standpoint of the critical philosophy showing that metaphysics was impossible²⁷ ».

C'est ce raisonnement que nous tenterons d'étoffer dans ce mémoire. Nous essayerons de manière générale d'établir les ramifications de celui-ci dans l'épistémologie de Lange et dans sa philosophie pratique. Mais plus particulièrement, nous chercherons à établir dans quelle mesure la naturalisation de l'épistémologie kantienne influence le processus d'esthétisation de la philosophie pratique proposée par Kant. Il s'agit donc d'évaluer si l'argument de Windelband (i.e. la reconduction du criticisme kantien) donne lieu dans l'épistémologie de Lange et dans sa philosophie pratique à l'émergence d'un point de vue philosophique systématique et cohérent.

Nous tenterons de défendre l'hypothèse selon laquelle une systématité apparaît grâce aux apories présentes dans les thèses épistémologiques et pratiques de Lange. En d'autres mots, nous

²⁶ Massimo Ferrari, *Retours à Kant: Introduction au néokantisme*, p. 118.

²⁷ Cité à partir de Klaus Christian Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism: German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*, p. 162.

croyons que la pensée de Lange est aporétique, mais que ses apories démontrent une systématisme puisqu'elles ont des implications épistémologiques et pratiques.

Pour le dire de manière plus détaillée et plus technique, nous tenterons de démontrer qu'il existe dans l'épistémologie et la philosophie pratique de Lange, une confusion analogue qui concerne non seulement les jugements déterminants et les jugements réfléchissants, mais aussi les modes de prédication interne et externe.

D'une part, nous soutiendrons qu'en utilisant le criticisme kantien, Lange tente de redéfinir un cadre épistémologique *a priori*, grâce à une réinterprétation des catégories de l'entendement et des formes de l'intuition sensible. Ce cadre épistémologique doit permettre la formulation de jugements déterminants pour l'expérience et la connaissance. Il tente de faire de même pour sa philosophie morale avec le concept d'autonomie. Cependant, la reconduction du criticisme kantien échoue. Seuls des jugements réfléchissants sont formulables, ce qui semble contredire l'intention de départ.

D'autre part, la redéfinition de l'épistémologie kantienne devrait faire place à un mode de prédication interne. Ce mode de prédication nous permet d'acquérir une connaissance des phénomènes observés grâce à l'usage des concepts de substances et d'attributs. Or, Lange soutient à la fois une thèse kantienne et une thèse pragmatique. La thèse pragmatique refuse de considérer que la distinction entre la substance et ses attributs permet de formuler des jugements de connaissance. Ces jugements sont plutôt heuristiques ; il s'agit d'instruments utiles pour l'homme afin d'interagir avec le monde. Le kantisme et le pragmatisme de Lange semblent soutenir deux modes de prédication à première vue incompatibles. Nous verrons qu'il en va de même dans sa philosophie pratique.

Si nous parvenons à démontrer qu'il existe dans l'épistémologie et la philosophie pratique de Lange une confusion similaire entre les jugements déterminants et les jugements réfléchissants, ainsi qu'une confusion similaire entre les modes de prédication interne et externe, nous pourrions soutenir qu'il existe aussi une relative systématisme dans la pensée du philosophe.

Pour parvenir à cette fin, trois chapitres seront nécessaires. Le premier s'attarde aux critiques dirigées contre le matérialisme scientifique et l'idéalisme kantien. Suivant le raisonnement de Windelband, nous chercherons à démontrer le caractère métaphysique non seulement du matérialisme scientifique, mais aussi de l'idéalisme transcendantal de Kant. Le second chapitre sera consacré à la naturalisation de l'épistémologie kantienne et à l'idéalisme esthétique. Nous aurons donc l'occasion d'évaluer l'affirmation de Léo Freuler selon laquelle « la physiologie des organes des sens [...] est le "kantisme développé ou légitimé" ²⁸ ». Il sera aussi question de la réappropriation des thèses pratiques proposée par Kant à travers le schème conceptuel du poète Schiller. La dernière section propose un retour réflexif sur les deux premiers chapitres afin d'évaluer la portée des apories épistémologiques et pratiques potentiellement présentes dans la philosophie de Lange. Nous chercherons à démontrer que malgré son caractère aporétique apparent, la philosophie de Lange conserve un aspect rigoureusement logique.

²⁸ Léo Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 154.

PREMIER CHAPITRE

Enjeux critiques : le matérialisme scientifique et l'épistémologie kantienne

Pour Lange, le matérialisme scientifique est à la fois objet de sympathie et sujet de critique. Comme les matérialistes, il reconnaît une primauté épistémologique de l'expérience empirique et considère l'homme comme un être naturel, susceptible de faire l'objet d'une étude scientifique rigoureuse²⁹. Il leur reproche néanmoins leurs dérives spéculatives et, ce faisant, leur manque de rigueur épistémologique. Comme nous le verrons, Lange s'oppose à la thèse matérialiste forte qui prétend trouver l'origine de la conscience et l'explication de la totalité de l'être dans le mouvement et l'agencement des particules de matière.

Afin de doter l'épistémologie de la rigueur qui lui incombe, l'auteur de *Histoire du matérialisme* propose, à l'instar de Kant, une critique visant à limiter les spéculations des matérialistes. Lange ne se contente toutefois pas de réitérer l'esprit du criticisme kantien, mais il désire reconsidérer les thèses kantiennes à l'aune des découvertes scientifiques du XIX^e siècle. Nous allons donc nous concentrer dans ce chapitre sur la critique du matérialisme et la reconsidération du criticisme kantien par Lange. Ce fil conducteur devrait nous permettre de comprendre les raisons qui mènent l'auteur à proposer la naturalisation de l'épistémologie kantienne.

LE MATÉRIALISME SCIENTIFIQUE

Par souci de précision, il faut savoir que Lange distingue deux espèces de matérialistes. La première espèce se réclame d'un matérialisme ontologique. Selon ces derniers, la totalité de l'être peut être ramenée « à la matière et au mouvement. En conséquence, l'intuition sensible n'est qu'un

²⁹ Massimo Ferrari suggère d'ailleurs que le matérialisme compris seulement comme une « "maxime" de la recherche scientifique [peut orienter] l'explication de la nature contre toute construction métaphysique arbitraire uniquement fondée sur des concepts. » Massimo Ferrari, *Retours à Kant: Introduction au néokantisme*, p. 24.

principe régulateur, et la matière est le principe métaphysique ». (HdM, II, p. 114) Le matérialisme ontologique est articulé, dans *l'Histoire du matérialisme*, autour d'une proposition spéculative de Laplace : l'ensemble des faits relatifs au domaine de la nature (étudiés par la chimie, physique, physiologie, etc.) et au domaine de l'homme (étudié par l'histoire, l'esthétique, la morale, la politique, etc.³⁰), peuvent être expliqués grâce au mouvement déterminé des atomes et à la transformation des forces³¹.

La seconde espèce de matérialistes se réclame d'un matérialisme épistémologique (sensualisme) : « la matière est une simple représentation - parce que le résultat immédiat de notre perception est sensation et non "matière" ». (HdM, II, p. 114) Le matérialisme épistémologique est esquissé dans *l'Histoire du matérialisme* dans le cadre d'une référence à l'astronome Zöllner.³² Contrairement au matérialisme ontologique, le sensualisme fait advenir la représentation physique propre à la science de la sensation ; il explique cette dérivation grâce à un processus d'abstraction³³.

Les deux tendances du matérialisme se recoupent en ce qu'elles font de la matière l'origine de la connaissance, et qu'elles rejettent de façon commune les spéculations idéalistes extérieures

³⁰ Les réductionnistes physiologiques traitent de la question des valeurs à partir de leur réduction à des faits historiquement, voire biologiquement, conditionnés. Voir, à ce propos, HdM, II, p. 64, 114 et 156.

³¹ Dans *l'Histoire du matérialisme*, la description de la réalité selon Laplace est établie à partir d'une conférence célèbre prononcée par Émil Du Bois-Reymond en 1872 intitulée *Sur les limites de la connaissance de la nature*. Lange explique en s'inspirant de ce texte célèbre « qu'une intelligence qui, pour un très court moment donné, connaîtrait la position et le mouvement des atomes de l'univers devrait être en état, d'après les règles de la mécanique, d'en déduire aussi tout l'avenir et tout le passé. Un tel génie pourrait, par une discussion convenable de sa formule du monde, nous dire qui était le Masque de fer ou comment sombra le *Président*. » (HdM, II, p. 157) Lange, comme Du Bois-Reymond, s'intéresse moins aux théories générales de Laplace qu'à une expérience de pensée proposée dans *Théorie analytique de la probabilité* (1814). Tous les deux critiquent l'expansion démesurée qu'y prend le concept de causalité et d'objet.

³² Contrairement à l'hypothèse de Laplace, les thèses de Zöllner ne sont qu'esquissées. Lange les emploie avant tout afin de démonter la non-pertinence de toute tentative de subordination de la sensation au mouvement des atomes. Selon lui, « sensation et mouvement des atomes sont pour nous également "réels" en tant que phénomènes ; la première toutefois est un phénomène immédiat ; le mouvement des atomes n'est qu'un phénomène médiateur, pensé. » (HdM, II, p. 173)

³³ « C'est seulement quand nous ramenons nos sensations et représentations de sensation, en abstraction, aux éléments les plus simples, à l'impénétrabilité, à la résistance et au mouvement, que nous obtenons la base nécessaire aux opérations de la science. » (HdM, II, p. 168) La pensée de Lange partage plus d'affinités avec le sensualisme qu'avec le matérialisme. C'est pourquoi il la critique modérément.

au cadre des recherches empiriques. Plus encore, les matérialistes des deux types affirment « que le monde spirituel est compréhensible, parce que l'une des tâches principales que s'impose le matérialisme, c'est d'expliquer complètement par les fonctions de la matière l'activité de l'âme... » (HdM, II, p. 161)

Malgré des différences, Lange croit qu'une même critique s'applique aux deux variantes du matérialisme. Puisque toutes deux méconnaissent les limites imparties au domaine de la connaissance scientifique, elles se querellent en vain afin de définir le mode d'accès à la réalité dernière de la nature et de la conscience. Or, selon Lange, cette querelle n'a pas lieu d'être puisqu'elle n'admet aucune réponse possible. En délimitant la sphère propre à l'investigation scientifique, Lange restreint aussi la portée du questionnement qui porte sur la voie d'accès à cette réalité.

Comme nous venons de le mentionner, la sphère propre à l'investigation scientifique est bornée par deux frontières. La première concerne la réalité dernière de la nature³⁴, la seconde la nature de la conscience³⁵. Pour ce qui est de l'ordre de la nature, le matérialisme ontologique prétend que la « [a.] métaphysique [développée par les idéalistes] est semblable à une science sans fondement solide ». (HdM, II, p. 152) Il considère ainsi que les notions de matière, d'atome et de force constituent des « fondements solides » qui rendent possibles la connaissance pleine et entière de la nature. Pour ce qui est de l'ordre de la conscience, le matérialisme ontologique prétend que la « [b.] psychologie n'est que la physiologie du cerveau et du système nerveux³⁶ ». (HdM, II, p.

³⁴ Le domaine de la nature est exploré dans les chapitres I et II de la deuxième section de *l'Histoire du matérialisme*. Ils sont intitulés *Le matérialisme et les sciences exactes* et *Force et matière*.

³⁵ Le domaine de la conscience est exploré dans les chapitres II et III de la troisième section de *l'Histoire du matérialisme*. Ils sont intitulés *Le matérialisme et les sciences exactes*, et *La psychologie conforme à la science de la nature*.

³⁶ Il convient de souligner que Lange présente deux autres arguments que pourrait utiliser un matérialiste contre une philosophie spéculative. Le premier concerne les lois de la pensée : « quant à la logique, nos succès sont la meilleure preuve que les lois de la pensée nous sont mieux connues qu'à vous avec vos impuissantes formules d'école. » (HdM, II, p. 143). La section qui concerne la critique de l'épistémologie kantienne, de même que le deuxième chapitre du

152) La représentation subjective du monde propre à la psychologie n'est plus qu'une apparence produite par la constitution physiologique du système nerveux. Nous allons donc maintenant explorer tour à tour la réfutation de ces deux arguments par Lange.

[a.] La science repose-t-elle en définitive sur des « fondements [si] solides » ?

Pour exposer les limites des « fondements [scientifiques] solides » sur lesquelles s'appuient les matérialistes ontologiques, Lange exploite l'écart entre ce que prétendent faire les théories *physiques* et ce qu'elles font réellement³⁷ : « [i.] Nous ne savons rien du monde mort, muet et silencieux des atomes vibrants [ii.] si ce n'est qu'ils constituent pour nous une représentation (*Vorstellung*) nécessaire, quand nous voulons exposer scientifiquement l'enchaînement causal des phénomènes³⁸. » (HdM, II, p. 170) Il parvient à cette première conclusion [i.] en opposant deux représentations de la nature : l'atomisme mécanique et l'atomisme mathématique³⁹.

Associée aux théories de Boyle et Dalton⁴⁰, la représentation mécanique de la nature emploie le concept d'atome, un élément premier et simple, afin d'expliquer l'essence de la matière. L'atome est une particule localisée dans le temps et l'espace. Il possède donc une masse et occupe une étendue. La quantité, le caractère et la disposition des atomes permettent la production de

mémoire, aborde implicitement la validité de l'effectivité scientifique et du concept d'association. Le second argument concerne la philosophie pratique : « L'éthique et l'esthétique n'ont rien de commun avec les principes théoriques qui servent de base à l'univers, et se laissent placer sur des fondements matérialistes aussi bien que sur tous autres. » (HdM, II, p. 143) L'appendice à la présente section s'attarde quelque peu à cette prétention. Elle sera cependant analysée plus en profondeur dans la seconde section

³⁷ Il importe de souligner que la critique des « fondements solides » de la science [a.] concerne moins le sensualisme que le matérialisme ontologique. Lange critique davantage [b.] le sensualisme lorsqu'il aborde la thèse psychologique forte des matérialistes.

³⁸ Pour une explication de la section [ii.], se référer à la note 49.

³⁹ Cette double conception de l'atome se trouve dans la conférence d'Émil Du Bois-Reymond mentionnée à la note 2. Lange s'en inspire afin de définir deux des trois limites de la connaissance scientifique : « Our knowledge of Nature is thus shut up between two limits, the one forevermore determining our incapacity to comprehend matter and force, the other determining our inability to understand mental facts from material conditions. » Émil Du Bois-Reymond, « The limits of our knowledge of nature », *Popular Science Monthly*, vol.5, 1874, p. 29. Cependant, si Lange se réfère explicitement à Du Bois-Reymond afin de discuter les limites de l'esprit, il reste muet quant à son influence dans le chapitre *Force et matière*. Ce chapitre concerne notre incapacité de connaître l'essence de la matière qui compose la nature.

⁴⁰ Cette représentation atomiste, présente dans la pensée de Newton, de Gassendi, de Hobbes, de Descartes, prend ses racines dans l'atomisme hellénique.

structures plus complexes. Ces atomes sont mus par des forces d'attraction et de répulsion (Newton), ou par un mystérieux principe d'affinité (Dalton).

À cet atomisme mécanique, il est toutefois possible d'opposer un atomisme mathématique ou dynamique associé aux noms de Gay-Lussac, Ampère, Cauchy et Faraday. Ces scientifiques emploient aussi le concept d'atome, mais comme un outil méthodologique leur permettant de se représenter les forces⁴¹. Ce point insécable, dépourvu d'extension, agit à titre d'hypothèse scientifique, afin de rendre mesurables les propriétés des forces qui se manifestent pour nous dans la nature. Ces forces n'ont dès lors en soi aucune réalité substantielle : « Une fois l'équation posée, toute image sensible cesse de jouer un rôle quelconque. La force n'est plus la cause du mouvement et la matière n'est plus la cause de la force ; il n'y a plus alors qu'un corps en mouvement et la force est une fonction du mouvement. » (HdM, II, p. 214) La représentation mathématique de l'atome et de la force ne prétend plus à une existence ontologique, mais se limite à une existence méthodologique.

Contre la représentation mécanique, Lange propose trois critiques. Il lui reproche d'abord son caractère purement subjectif. Les concepts mécaniques de force et d'atome sont établis par analogie avec la représentation sensible et quotidienne propre à l'homme. Un désir inné pour la recherche des causes dans la nature pousse l'homme à doter la matière d'une faculté d'agir, à se représenter la force sous la forme d'une main qui meut la matière inerte⁴² et l'atome comme une

⁴¹ La représentation mathématique trouve ses racines chez Boscovich. Elle est le résultat d'une mathématisation accrue de la physique au tournant du XIXe siècle et de la découverte des propriétés ondulatoires des atomes par Young (1801) et Fernel (1819) (Voir HdM, II, p. 201). Ce changement de paradigme fit en sorte que l'idée d'atome « dut de nouveau se prêter à toutes les variations qu'amena le besoin des calculs. » (HdM, II, p. 200)

⁴² Selon Lange, « il y a pour notre désir inné de rechercher les causes une espèce de satisfaction dans l'image d'une main qui se dessine involontairement devant notre œil intérieur, d'une main qui pousse la matière inerte, ou dans l'image d'un bras invisible de polypes au moyen desquels les molécules de matière s'étreignent... » (HdM, II, p. 212). Frederick Beiser ajoute : « Force [...] is really only a personification of the mathematical formulae that physicists use to describe and predict phenomena (205). We do not develop the formulae to describe the force, which somehow actually exists in nature, but we develop the idea of force to describe the formulae (205, 206). » (Frederick C. Beiser, « Friedrich Albert Lange, Poet and Materialist Manqué » dans *The Genesis of Neo-Kantianism*, p. 378). Cependant,

petite sphère pleine dotée d'un poids, d'une taille et d'une direction linéaire. Nous projetons ainsi ce que nous sentons sur le réel et nous cherchons après coup confirmation de cette projection.

C'est cette même projection illégitime qui est à la source de l'attribution par les matérialistes ontologiques du caractère de substance à la matière. Lange précise ainsi que « la catégorie de la substance nous force toujours à concevoir l'une de ces idées [la force ou la matière] comme *sujet* et l'autre comme *attribut*. » (HdM, II, p. 213). Dans ces circonstances, c'est donc la nature même du langage qui nous pousse à articuler la réalité naturelle suivant la relation d'un sujet à ses attributs. On pourrait nuancer le propos en ajoutant que l'entendement participe à ce processus de sélection qui permet de constituer pour nous des représentations unifiées et identiques à partir de l'enchevêtrement infini qui caractérise la nature⁴³. La raison a donc tendance à substantifier ces représentations, même si elles n'ont de réalité que dans la pluralité de leurs effets manifestes ou empiriques⁴⁴.

Finalement, Lange explique que les limites de l'entendement humain poussent l'imagination à produire un « substratum sensible » qui correspond à l'essence dernière de la nature. Sans cette dernière instance, la représentation mécanique de la matière, composée d'atomes, est sujette à une division à l'infinie⁴⁵. Le « substratum sensible » devient « en un mot, le *résidu incompris ou incompréhensible de notre analyse* [...] quelque loin que nous avançons. » (HdM, II, p. 213). L'existence d'un « substratum sensible » matériel ne constitue nullement selon

Lange ne dit pas que le concept de force est le produit d'une anthropomorphisation de la représentation mathématique qui en serait la cause. Il se contente de constater qu'une représentation mathématique du monde s'accompagne d'une tendance anthropomorphique.

⁴³ L'obscurité de la traduction de Pommerol nous fait ici préférer celle de Thomas : « For the operation of the category in this fusion with intuition always aims at synthesis in an isolated object, that is to say, an object which is dissociated in our conception from the infinite links that bind it to everything else. » Friedrich-Albert Lange, *History of Materialism and Criticism of its Present Importance*, trad. E. C. Thomas, Boston, James R. Osgood and C^{ie}, 1880, vol. 2, p. 386. Lange emploie les analogies de l'expérience développées par Kant dans la *Critique de la raison pure* pour démontrer l'implication de l'entendement humain dans la représentation de la nature.

⁴⁴ « Nous nommons forces les propriétés de la chose, que nous avons reconnues par leurs effets déterminés sur les choses. » (HdM, II, p. 231)

⁴⁵ Cet argument, Lange l'applique aussi à la notion de force.

Lange une réalité naturelle. Il s'agit d'un réquisit propre à l'entendement humain qui projette sur le monde atomique une stabilité analogue à celle présente dans le monde environnant qu'il expérimente par ses sens⁴⁶. Or, il n'existe pas une telle chose qui serait un « substratum sensible », matériel, inerte, sujet aux forces et qui en révélerait les propriétés dernières.

Ces trois arguments permettent à Lange d'étayer la présence d'un anthropomorphisme au sein de la représentation mécanique de la nature. En vertu de cet anthropomorphisme, nous croyons accéder de manière immédiate à l'essence de la nature, alors que nous n'avons accès en fait qu'à une représentation subjective médiée par les catégories propres à l'entendement humain.

Le même type d'arguments ne s'applique pas à l'atomisme mathématique, car il est plus modeste d'un point de vue métaphysique. En fait, Lange opte à peu de choses près pour cette représentation de la nature propre à l'atomisme mathématique qui permet de limiter les aléas subjectifs de l'anthropomorphisme. Une tel atomisme s'intéresse avant tout à la décomposition des phénomènes en des éléments simples susceptibles d'être mesurés et systématiquement mathématisés. Comme le souligne Lange, l'atomisme mathématique s'accompagne toujours d'une transformation qui limite grandement la portée explicative de la science ou, en tout cas, en précise la nature exacte : « Par le progrès de la science, nous acquérons toujours une connaissance plus sûre des rapports des choses entre elles et une connaissance de plus en plus incertaine du sujet de ces rapports. » (HdM, II, p. 215) Si la mathématisation de la science tend à démontrer l'incompréhensibilité de la réalité dernière de la nature, elle permet en revanche d'effectuer des prédictions plus précises et plus certaines.

⁴⁶ Émil Du Bois-Reymond soutient en ce sens que « we make no advance whatever toward an understanding of things, since we, in fact, carry over into the region of the minute and the invisible the concepts we obtained in the region of the gross and the visible. » Émil Du Bois-Reymond, « The limits of our knowledge of nature », p. 22.

La représentation mathématique en tant qu'auxiliaire méthodologique fait varier la nature des concepts au gré des nécessités des calculs⁴⁷. Un même concept doit ainsi admettre des définitions contraires⁴⁸ : on « regarde comme absolument vide l'espace relativement vide, comme absolument indivisible le corps relativement divisible. [...] [Elle néglige aussi] les puissances supérieures d'une grandeur infiniment petite. » (HdM, II, p. 205) Les concepts employés par la représentation mathématique sélectionnent et produisent une vision de la réalité propre à la prédiction. Elle nous fait cependant renoncer à la prétention de connaître l'essence dernière de la nature au profit d'une compréhension accrue des rapports entre des concepts devenus relatifs et provisoires⁴⁹. L'atome est tantôt une particule, tantôt une onde. Pour la représentation mathématique, l'essence de l'atome importe moins que les relations qu'elle permet de mettre en lumière. Il n'y a ainsi « qu'un corps en mouvement et la force est une fonction du mouvement. » (HdM, II, p. 214) Le concept de force est ainsi vidé de sa substantialité ; il ne correspond plus qu'à un rapport mathématique, partiellement adéquat avec l'intuition, et qui est exprimé sous la forme d'un nombre⁵⁰.

Cette transformation de la validité des concepts employés par la science restreint la validité des lois physiques. Cette validité dépend de la précision avec laquelle elle décrit les faits et en

⁴⁷ Voir HdM, II, p. 202 et p. 204

⁴⁸ Émil Du Bois-Reymond soutient que « within certain limits the atomic theory is serviceable, and ever indispensable for our physico-mathematical studies, but that when we overtax it, and make demands upon it that it is not intended to meet, then as a corpuscular philosophy it leads to interminable contradictions. » Émil Du Bois-Reymond, « The limits of our knowledge of nature », p. 21.

⁴⁹ [ii.] C'est en ce sens qu'il faut comprendre que le concept d'atome « constitue pour nous une représentation (*Vorstellung*) nécessaire, quand nous voulons exposer scientifiquement l'enchaînement causal des phénomènes » (HdM, II, p. 170). La représentation mathématique du monde implique une sélection et une fixation du concept partiel et temporaire d'atome qui est toutefois nécessaire à l'étude des forces qui unissent entre elles divers phénomènes. Lange ajoute que « l'atome serait une création du moi, mais deviendrait ainsi précisément la base nécessaire de toute science de la nature. » (HdM, II, p. 219) et il conclut qu'au mieux « nous avons affaire qu'aux conditions nécessaires de notre connaissance, non pas à ce que peuvent être les choses en soi, quand elles n'ont aucune relation avec notre connaissance. » (HdM, II, p. 220)

⁵⁰ « La vérité gît uniquement dans les équivalents de la force que j'obtiens par le calcul et l'observation. Les équivalents sont aussi, comme nous l'avons vu, les seules réalités de la chimie : ils sont exprimés, trouvés, calculés par des poids, c'est-à-dire par des forces. » (HdM, II, p. 228)

permet la prédiction. Or, même si « la conséquence, qui résulte de la théorie, est confirmée par les faits, la présupposition n'est encore nullement prouvée d'après les lois de la logique. » (HdM, II, p. 222) Une loi physique obéit aux mêmes règles qu'un *modus ponens* : on ne peut conclure à partir de la validité du conséquent, à une quelconque validité de l'antécédent. Une théorie permet de décrire et de prédire certains phénomènes, mais on ne peut conclure qu'elle est pour autant nécessairement vraie. Une « théorie [...] [peut] acquérir tellement de vraisemblance que, pour notre conviction subjective, elle approche entièrement de la certitude ; mais toujours sous la réserve qu'il ne puisse exister d'autre théorie donnant le même résultat. » (HdM, II, p. 223) L'idéal d'une explication totalisante de la nature guide certes la recherche empirique⁵¹. Les lois scientifiques tendent en effet chacune à une explication universelle, nécessaire et adéquate de l'expérience. Cependant, le caractère idéal de ce type d'explication se manifeste dans l'impossibilité d'élever une loi probable au statut de connaissance de la nature. Un matérialiste fait donc une erreur logique lorsqu'il prétend connaître la nature grâce à la méthode scientifique.

Nous avons mentionné précédemment que Lange opte avec quelques réserves pour la représentation mathématique de la nature⁵². Il nous faut ici souligner une critique qu'il lui adresse. Il soutient que « sensation et mouvement des atomes sont pour nous également "réels" *en tant que phénomènes* ; la première, toutefois, est un phénomène immédiat ; le mouvement des atomes n'est qu'un phénomène médiat pensé. » (HdM, II, p. 169) C'est dans cette optique qu'il donne du crédit à la tentative de Fechner qui décrit le rapport à la matière, d'un point de vue subjectif, grâce à son

⁵¹ Voir HdM, II, p. 227.

⁵² Dans le cadre d'un raisonnement concernant l'adéquation des mathématiques à la nature, Lange soutient que « le fait que les objets de la nature, quand ils s'agit non de les compter un à un ou dans leurs parties, mais de les mesurer et de les peser, ne peuvent jamais correspondre exactement à des nombres déterminés et sont tous incommensurables, ce fait ne change rien à ce que nous venons de dire. Les nombres sont applicables à tout objet avec un degré quelconque de précision. » (HdM, II, p. 18) Il ajoute, plus loin, que « nos représentations ordinaires de l'espace sont absolument non-mathématiques et constituent une source intarissable de subtiles illusions, précisément parce que nos sensations ne trouvent pas dans l'esprit un système de coordination tout prêt, d'après lequel elles pourraient se classer avec sûreté, mais parce qu'un semblable système, très imparfait, ne se développe d'une manière inconnue que par l'effet de la concurrence naturelle des sensations. » (HdM, II, p. 40)

aspect palpable. Une description de la force de résistance suivant un langage mathématique ne peut rendre compte de cet aspect subjectif propre à la sensation. Autrement dit, même si Lange reconnaît l'objectivité propre à la représentation mathématique, par opposition au caractère changeant et subjectif de la sensation, il n'en soutient pas moins qu'on ne peut subordonner la sensation à la représentation mathématique et inversement. La représentation scientifique, même si elle admet une compréhension plus systématique, ne possède pas un degré de réalité supérieure à la sensation⁵³. Toutes deux ne sont que des descriptions phénoménales.

Prétendre dès lors qu'une philosophie matérialiste repose sur des « fondements solides » est problématique. La représentation mécanique de la nature fait preuve d'un anthropomorphisme irréductible ; la représentation mathématique, en plus d'abdiquer toute prétention à une explication dernière de la nature, doit reconnaître les limites de son propre domaine, limites fixées par la perspective sensualiste. Il y a donc un écart infranchissable entre la prétention des matérialistes à connaître la totalité de l'être grâce à la matière et la portée somme toute limitée de l'explication scientifique.

[b.] La psychologie n'est-elle qu'une physiologie du cerveau et du système nerveux ?

Après avoir démontré que la philosophie matérialiste ne peut s'appuyer sur la science physique pour fonder ses prétentions métaphysiques, il convient en suivant Lange de s'attarder au volet psychologique. Il s'agit ici d'évaluer la thèse matérialiste selon laquelle la physiologie du cerveau permet d'expliquer la totalité des manifestations psychologiques. Pour articuler sa critique de la thèse psychologique inflationniste des matérialistes, Lange s'appuie de nouveau sur la

⁵³ Dans le même ordre d'idées, il est intéressant de souligner un second phénomène que la science ne peut expliquer : la présence de l'activité de la conscience chez autrui. Lange explique « [qu']en vertu de la loi de la science de la nature, nous ne pouvons connaître [...] que les signes et les "conditions" de la pensée en dehors de nous, et non cette pensée elle-même. » (HdM, II, p. 158) La perspective scientifique est aux prises avec un solipsisme indépassable. Le discours scientifique diffère du discours commun ou ordinaire, où autrui est d'emblée reconnu comme un homme. Il y a donc un décalage entre le discours scientifique, incapable de distinguer l'être humain et l'automate, et celui ordinaire au sujet du phénomène humain.

conférence d'Émil Du Bois-Reymond mentionnée plus haut. Il propose deux critiques qui concernent [i.] la nature de la *vie de l'esprit (Geistesleben)*⁵⁴ et [ii.] l'émergence de cette vie de l'esprit⁵⁵.

[i.] Pour Lange, prétendre connaître « certains phénomènes ou facultés intellectuelles comme la mémoire, la série des idées, etc. [grâce à une cartographie du cerveau revient à] se faire une illusion ; nous n'apprenons à connaître que certaines conditions de la vie de l'esprit, mais nous n'apprenons pas comment de ces conditions provient *la vie intellectuelle [Geistesleben] elle-même*. » (HdM, II, p. 159) Il parvient à cette conclusion en opposant deux conceptions de la psychologie : la première propose une psychologie traditionnelle des facultés, l'autre une psychologie des processus psychiques.

Lange associe la phrénologie de Gall et de Spurzheim, ainsi que les recherches physiologiques de Müller, à la psychologie traditionnelle. Malgré des différences, leurs études partagent une même tendance : elles réduisent la vie de l'esprit à ses facultés et leur assignent un lieu au sein du corps humain. On définit les facultés comme « des *classes* de faits psychiques, rapprochés d'après leurs analogies, distingués d'après leurs différences⁵⁶ ». Ces « classes de faits psychiques » n'ont d'identité que sous la forme d'une abstraction. Ces dernières se voient toutefois assigner à la région cérébrale - ou crânienne - qui participe à leur production⁵⁷. Ce faisant, l'explication physiologique des faits psychiques particuliers est restreinte à la région cérébrale

⁵⁴ Lange emploie la notion de *vie de l'intellect* pour désigner non seulement la certitude sensible et l'épreuve du plaisir et du déplaisir, mais aussi la conscience unitaire de l'individu, de ses facultés, mais surtout de son imagination. La *vie de l'intellect*, associée à la sphère d'investigation psychologique, implique un rapport immédiat et médiat à la nature.

⁵⁵ Pour une explication de la section [ii.], se référer à la note 63.

⁵⁶ E. Godot, cité dans André Lalande, « Faculté », *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2010, p. 336. Même si les études concernant les facultés psychologiques de l'âme humaine ne datent pas du XVIII^e siècle (ex. Aristote, Thomas d'Aquin, etc.), la partition de l'âme en sa faculté de connaître, de désirer et d'affection est associée, en Allemagne, à la psychologie empirique de Wolff et Kant. Voir Lange note 121 et Wilhelm Wundt, *Principes de psychologie physiologique*, trad. Élie Rouvier, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 12-18.

⁵⁷ Pour Gall et Spurzheim, les facultés de l'âme sont les causes premières des manifestations comportementales dont témoigne le crâne des individus. Pour Müller, l'existence des cinq sens dépend de la spécificité des nerfs, la représentation et la pensée se situent dans le cerveau alors que la volonté est associée à la moelle allongée - située à la jonction de la moelle épinière et du cerveau.

propre à la « classe de faits psychiques » à laquelle le fait psychique se rapporte. La psychologie des facultés semble donc reposer sur la méthode déductive.

Par opposition, la psychologie des fonctions psychiques, développée par Meynert, Hitzig, Nothnagel et Wundt⁵⁸, délaisse la segmentation psychologique de l'âme. Elle cherche plutôt à isoler les impulsions nerveuses et les fonctions psychiques afin de reconstruire le mécanisme psychique de coordination complexe qui articule des mouvements complexes déterminés en fonction d'un but donné : « Les fonctions psychiques, comme les fonctions somatiques, sont [considérés comme] des *processus* ou des *complexes* de phénomènes de nature différente⁵⁹ ». La primauté est donc donnée à l'étude de la structure nerveuse du corps humain qui participe indirectement à une pluralité d'actes psychiques ; les fonctions psychiques sont déconstruites en « des fonctions de parties du cerveau les plus simples possible. » (HdM, II, p. 371) La méthode inductive semble privilégiée par la psychologie des fonctions psychiques.

Lange propose trois arguments contre la psychologie des facultés. Il soutient d'abord que « la "faculté" psychologique n'est qu'un mot à l'aide duquel on élève en apparence à l'état d'une réalité particulière la possibilité du phénomène. » (HdM, II, p. 369) Le concept de « faculté » psychologique, employé dans la psychologie traditionnelle et reprise par la phrénologie, ne possède qu'une réalité nominale. Celle-ci sert à unifier de manière formelle une pluralité d'actes psychiques similaires, même s'il n'existe pas à proprement parler de facultés psychiques. Il est donc illusoire de chercher un corrélat substantiel aux facultés par delà leur manifestation empirique d'autant plus que cette manifestation est irrégulière et non nécessaire⁶⁰.

⁵⁸ Même si la critique d'une réduction de l'âme à ses facultés se trouve déjà chez Descartes, Spinoza et Maine de Biran, c'est à Herbart, en Allemagne, qu'on doit la critique des facultés employées dans le cadre de la phrénologie. Voir Lange, note 121.

⁵⁹ E. Godot, cité dans André Lalande, « Faculté », *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 336.

⁶⁰ « Toutes ces idées de la psychologie nous donnent un mot au moyen duquel une partie des phénomènes de la vie humaine est classée d'une manière très imparfaite ; à ce mot se joint l'illusion métaphysique d'une cause substantielle commune de ces phénomènes ; il faut que cette illusion soit détruite. » (HdM, II, p. 361) Il est intéressant de noter

Lange reproche aussi au classement des facultés de ne pas porter un soin particulier à leur origine et de se limiter à une évaluation fondée sur « certains rapports à la vie et ses buts...⁶¹ » (HdM, II, p. 361) La complexité de la structure nerveuse cérébrale a donc été négligée au profit d'une classification orientée sur un rapport subjectif des individus à la vie ordinaire. Plus précisément, c'est à partir des actes conscients de l'individu que sont thématisées les facultés. Cette classification laisse dans l'ombre l'apport mécanique secondaire, involontaire et inconscient, qui participe pourtant à l'émergence d'actes psychiques.

Lange évoque finalement des réserves à l'égard de la localisation des facultés au sein du cerveau⁶². Il reproche à Müller, qui associe les facultés intellectuelles supérieures de l'homme à la présence de deux hémisphères dans le cerveau, de négliger la complexité du processus cérébral. Pour ce faire, il emploie la relation de l'œil à la vision. Certes, la qualité de l'organe visuel améliore la vision ; il ne s'ensuit pas pour autant que la vision ait lieu dans cet organe. De manière analogue, il faut reconnaître l'implication nécessaire des deux hémisphères du cerveau dans la constitution des « facultés » supérieures de l'homme. Il ne s'agit pas pour autant d'une explication suffisante de la volonté ou de la pensée. Cette condition nécessaire ne peut rendre compte à elle seule du processus qui les génère⁶³.

que la critique de la tentative d'une localisation des facultés dans le cadre physiologique s'applique aussi dans un contexte différent, soit celui de l'épistémologie kantienne. De fait, dans la note 121, Lange reproche à « Kant [de] parle[r] fréquemment des facultés de l'âme », notamment d'une « faculté de pensée ». Dans la philosophie kantienne, le terme faculté (*Vermögen*) peut être pris dans un premier sens comme référant aux facultés de connaître, de désirer et de juger. Dans un second sens, toutefois le terme facultés réfère à la source des représentations, c'est-à-dire à l'intuition, l'entendement et la raison. Or, si on applique l'argument de Lange au second sens du terme facultés, les concepts d'entendement et d'intuition « élève[nt] en apparence à l'état d'une réalité particulière la possibilité du phénomène. » (HdM, II, p. 369)

⁶¹ Nous proposons ici une traduction légèrement altérée de Pommerol qui se rapproche de la traduction anglaise.

⁶² Dans les lignes qui suivent, nous nous intéressons à la critique de la physiologie de Flourens et ses successeurs plutôt qu'à celle de la phrénologie de Gall et Spurzheim. L'une des raisons est que Lange se moque des études phrénologiques dans *L'Histoire du matérialisme*. Il livre cependant une critique plus fine des études Müller et Flourens pour lesquelles il témoigne un plus grand respect.

⁶³ Cet argumentaire a une incidence sur la question de l'origine de la conscience et la thèse évolutionniste de Darwin. En effet, on en saurait réduire l'intellect à n'être que « la résultante insensiblement progressive de certaines combinaisons matérielles, [...] utiles à l'individu, dans la lutte pour l'existence, [...] élevé et perfectionné à travers une

Pour appuyer son point, Lange fait référence aux études physiologiques de Nothnagel qui démontre qu'une « stricte localisation des fonctions intellectuelles dans des centres déterminés de l'écorce du cerveau » (HdM, II, p. 370) est contraire à l'expérience. Par exemple, la destruction partielle d'une section du cerveau d'un lapin engendre momentanément une difficulté motrice⁶⁴. Or, après quelque temps, la difficulté s'estompe. Lange conclut avec Nothnagel que « ce qui avait été détruit n'a pas été rétabli ; c'est tout simplement le même produit qui a été créé par d'autres facteurs. » (HdM, II, p. 371) Il y a donc une persistance des « facultés » possible grâce à une compensation cérébrale, et ce, malgré l'altération de la région d'où provient un acte psychique.

On pourrait donc croire dès lors que les travaux de Meynert, Hitzig et Nothnagel qui font abstraction des facultés pour se limiter aux processus psychiques et leurs corrélats physiologiques bénéficient d'une objectivité accrue. C'est du moins ce qu'on pourrait conclure lorsque Lange recommande à celui qui veut étudier le processus de la pensée, du sentiment et de la volonté de ne pas chercher « les sièges des différentes forces, mais les voies de ces courants, leurs connexions et leurs combinaisons⁶⁵. » (HdM, II, p. 355)

Cependant, ces études physiologiques sont aux prises avec un saut conceptuel exposé par Lange à l'aide d'une citation de Wundt : « On se figure des fonctions complexes rattachées à des organes simples. Mais nous devons nécessairement admettre que des organes élémentaires ne sont susceptibles que de fonctions élémentaires. Or ces fonctions élémentaires sont, dans le domaine

série innombrable de générations. » (HdM, II, p. 153) Certes, les théories de Darwin permettent d'expliquer les transformations morphologiques et biologiques subies par diverses espèces au fil des générations ; elles ne peuvent cependant expliquer à elles seules le passage de la matière à la vie, même s'il s'agit d'une condition nécessaire. Ce faisant, on ne peut légitimement réduire l'avènement de la conscience à un processus matériel sans spéculations.

⁶⁴ Voir HdM, II, p. 360.

⁶⁵ « Si la réflexion du savant était concentrée tout entière sur le processus de la pensée, du sentiment et de la volonté, son premier soin serait de considérer le débordement de l'excitation d'une partie du cerveau sur l'autre, et le dégagement progressif des forces de tensions comme l'objectif de l'acte psychique. » (HdM, II, p. 355) Wundt et Boring créditent Herbart pour la critique du concept de facultés qu'il remplace par celui de force. Voir, Wilhelm Wundt, *Principes de psychologie physiologique*, p. 19. et Edwin G. Boring, *A History of Experimental Psychology*, New York, The Century Co., 1929, p. 253-255.

des fonctions centrales, des sensations, des impulsions de mouvement et non de l'imagination, de la mémoire, etc. » (HdM, II, p. 375) On pourrait ajouter à cette liste des fonctions complexes la perception que Lange examine dans le chapitre intitulé *La physiologie des organes des sens et l'univers en tant que représentation*⁶⁶.

Lange veut ainsi monter qu'il existe une discontinuité entre les fonctions élémentaires mécaniques et les fonctions complexes nominales, dont l'existence repose sur une division artificielle de la vie de l'esprit. Le mouvement des muscles, l'action des nerfs et la structure du cerveau ne sauraient expliquer « l'effet immédiat de notre conscience personnelle, intime, telle que chacun de nous ne la connaît que dans son for intérieur⁶⁷ » (HdM, II, p. 164). Lange donne ainsi l'exemple de deux mondes mécaniquement identiques, également remplis d'hommes qui partagent la même histoire universelle. Il explique qu'aussi identiques soient ces deux mondes, il pourrait persister une différence à savoir que « dans l'un, tout le mécanisme agirait comme les rouages d'un automate, sans aucune trace de sentiment ou de pensée, tandis que l'autre monde serait le nôtre. » (HdM, II, p. 164)⁶⁸ Le caractère intentionnel de la conscience, ainsi que sa forme unitaire - dont

⁶⁶ « On peut donc ramener, aussi et même plus facilement, la naissance de l'image psychique de l'intuition, qui devient consciente dans le sujet, à une synthèse directe de toutes les impressions distinctes, encore que celles-ci soient disséminées dans le cerveau. La possibilité d'une pareille synthèse reste une énigme ; on a même lieu de croire que toute l'hypothèse de la production d'une image psychique unitaire par les excitations nombreuses et distinctes n'est qu'une conception insuffisante, dont cependant il faut nous contenter. Toutefois on comprend qu'une pareille synthèse soit absolument nécessaire pour former le lien entre la conscience et les phénomènes atomiques. » (HdM, II, p. 425) Contrairement à Thomas Teo qui prétend que Lange ne s'en prend qu'aux études phrénologiques, nous croyons que la redéfinition des limites légitimes de la connaissance physiologique touche aussi les études physiologiques de Flourens, Meynert et Hitzig. Il faut néanmoins admettre que la critique des thèses de Gall et Spurzheim est plus vigoureuse. Voir, à ce propos, Teo Thomas, « Friedrich Albert Lange on Neo-Kantianism, Socialist Darwinism and a Psychology Without Soul », *Journal of History of Behavioral Sciences*. vol. 38, no. 3, été 2002, p. 289.

⁶⁷ « Cette représentation [mécanique] nécessaire n'explique pas les données immédiates de l'expérience, savoir nos sensations, mais seulement un certain ordre dans leur naissance et leur disparition, nous devons comprendre que cette représentation, d'après toute sa nature et ses principes nécessaires, n'est pas propre à nous révéler l'essence dernière, intime des choses. » (HdM, II, p. 165)

⁶⁸ Voir l'exemple des César dans Émil Du Bois-Reymond, « The limits of our knowledge of nature », p. 30-31. Il y conclut que « the mind imagined by Leibnitz, after fashioning the new Caesar and his many Sosiae, could never understand how the atoms he himself had disposed in order, and set into action with proper velocity, could give mental activity. ». Lange, tout comme Du Bois-Reymond, se garde « bien de parler de "l'influence des faits intellectuels sur les faits matériels", car si l'on y regarde de près, une pareille influence est scientifiquement incompréhensible. » (HdM, II, p. 163) Lange met plutôt l'accent sur l'existence de « la conscience unitaire de

témoignent la perception, la volonté et plus largement la pensée⁶⁹ - constitue une limite infranchissable pour l'investigation scientifique.

Même si Lange témoigne de la sympathie et de l'intérêt à l'égard de l'étude des fonctions psychiques, il veut en limiter les prétentions scientifiques exagérées. Il partage ainsi les réticences méthodologiques de Kant qui refuse de faire de la psychologie une science empirique. Il soutient que, malgré les tentatives de Herbart, de Fechner et de Weber, la psychologie s'accommode peu d'une description mathématique. Cette description demande une constance minimale que la psyché humaine ne pourrait dans tous les cas fournir. La méthode somatique semble plus adaptée aux études de la vie de l'esprit.

Cette méthode « veut que, dans les recherches psychologiques, on s'en tienne le plus possible aux faits matériels, liés indissolublement et forcément aux phénomènes psychiques. » (HdM, II, p. 412) La notion de « faits matériels » ne réfère pas uniquement à la réalité physiologique étudiée précédemment ; elle s'applique de manière générale à toutes les perceptions de la conscience produites grâce à l'association d'une pluralité de sensations⁷⁰.

La possibilité d'une telle étude repose sur un postulat régulateur, soit la correspondance de la vie de l'esprit à ses composants physiologiques ou à ses perceptions empiriques⁷¹. Tel que nous l'avons mentionné précédemment, étudier ces « faits matériels » est nécessaire, mais cette étude ne peut être considérée comme suffisante pour comprendre la complexité de la vie de l'esprit. Certes,

l'individu » (HdM, II, p. 159). Il préfère à l'argument kantien de la IIIème antinomie, un argument phénoménologique, peut-être plus près de la conscience intime du temps subjectif kantien.

⁶⁹ Voir HdM, II, p. 425 pour l'unité nominale de la perception, HdM, II, p. 370 pour l'unité nominale de la volonté et voir HdM, II, p. 375 pour l'unité nominale de la pensée. Il est donc pertinent de noter que Lange, appuyé par Wundt, continue d'employer le vocabulaire de la psychologie traditionnelle afin de classer l'activité de la conscience. Cette classification n'a cependant qu'une réalité nominale.

⁷⁰ Lange donne pour exemple l'étude par Drobisch de la versification d'un poète à l'aide d'une quantification. On pourrait ajouter l'exemple analogue de la statistique morale.

⁷¹ « Si, dans un domaine purement sensible, où, pour les phénomènes, on doit admettre des conditions organiques, il existe des faits qui ont une affinité essentielle avec les conclusions de l'entendement, cela augmente considérablement la probabilité que ces faits aussi reposent sur un mécanisme physique » (HdM, II, p. 451)

l'étude de la conscience demande qu'elle soit d'abord décomposée en ses éléments les plus simples, pour être par la suite recomposée grâce à un processus synthétique. Cependant, « la possibilité d'une pareille synthèse demeure une énigme ; on a même lieu de croire que toute l'hypothèse de la production de l'image psychique unitaire par les excitations nombreuses et distinctes n'est qu'une conception insuffisante, dont cependant il faut nous contenter. » (HdM, II, p. 443) La méthode somatique fournit au mieux une description des régularités manifestes qui permettent d'associer certains phénomènes de la conscience avec certaines réalités physiologique ou perceptive. Cependant, cette méthode ne peut expliquer les causes de l'émergence des phénomènes observés.

Prétendre dès lors, comme le fait le matérialisme scientifique, que la psychologie se limite à n'être « que la physiologie du cerveau et du système nerveux » est erroné. La vie intentionnelle de l'esprit déborde la physiologie du cerveau et du système nerveux. Malgré un apport à la connaissance, la physiologie ne peut expliquer l'intégralité de la vie de l'esprit.

Synthèse critique

Maintenant qu'on a étudié les limites de [a.] la connaissance de la nature et de [b.] l'esprit, il nous est possible d'observer des constantes dans la pensée de Lange. Nous retenons à cet effet quatre éléments. Articuler les uns aux autres, on perçoit clairement que Lange a pour but à travers eux de démasquer les prétentions ontologiques sans fondements du matérialisme scientifique qui croit parvenir à une explication dernière de la réalité.

D'abord, Lange reproche au matérialisme scientifique de dissimuler le caractère subjectif des concepts qu'il utilise. Le caractère subjectif de l'atome devient manifeste lorsqu'on le pense comme une sphère dotée d'une masse, d'une dureté et d'une étendue. Le caractère subjectif des facultés réside plutôt dans le fait qu'on se représente l'activité du cerveau comme l'activité d'un

homme : la description limitée à la cause finale masque la complexité associée aux causes matérielles (i.e. la mécanique complexe qui permet d'accomplir une action). Dans les deux cas, les concepts sont constitués à partir d'une projection de ce que nous sentons sur la réalité qui doit être expliquée. C'est cette projection que nous tentons par la suite de confirmer grâce à la science.

Ensuite, Lange dénonce la réification de ces mêmes concepts, considérés dès lors comme des réalités substantielles. À son avis, les atomes et les facultés sont des unités nominales et utiles dont se sert la science, mais il ne s'agit pas d'unités absolues ou substantielles de la matière qui seraient les causes premières des phénomènes observables. La science ne peut établir par sa méthode une telle causalité à partir de la matière entendue comme « substrat » premier.

À partir de ce point, Lange privilégie les concepts *relationnels* de forces et de processus psychique. Ces deux concepts diminuent l'influence subjective des hommes sur la représentation matérielle et permettent l'établissement d'une objectivité propre aux sciences. Lange mise aussi sur le caractère relationnel de la force et du processus psychiques pour éviter, dans les deux cas, une substantialisation de ces phénomènes⁷². Ainsi, ces deux concepts décrivent respectivement le mouvement dans la nature et la psyché humaine, sans prétendre en expliquer leurs soubassements. Dans les deux cas, la connaissance se limite à former des concepts nominaux qui n'ont pour seule réalité que la pluralité des événements empiriques observables⁷³. Le nominalisme de Lange doit être considéré non comme une thèse ontologique, mais plutôt comme une thèse épistémologique, voire une thèse purement « méthodologique ».

⁷² *Force* : Lange explique que « par le progrès de la science, nous acquérons toujours une connaissance plus sûre des rapports des choses entre elles et une connaissance de plus en plus incertaine du sujet de ces rapports. » (HdM, II, p. 215). Il n'y a ainsi « qu'un corps en mouvement et la force est une fonction du mouvement. » (HdM, II, p. 214) *Processus psychiques* : celui qui s'intéresse au processus de la pensée, du sentiment et de la volonté ne devrait pas chercher « les sièges des différentes forces, mais les voies de ces courants, leurs connexions et leurs combinaisons⁷². » (HdM, II, p. 355)

⁷³ L'interprétation physique que nous propose Lange n'est pas irréconciliable avec la conception dynamique de la physique proposée par Kant. Une exception majeure doit cependant être soulignée, soit le caractère nominal des lois mécaniques.

Finalement, Lange en vient au constat que la réalité dernière de la nature et l'esprit n'est pas accessible à la connaissance. Les sciences approchent la nature et l'esprit à travers une pluralité de perspectives qui s'avèrent en définitive irréconciliables. Une approche physique, empêtrée dans le double paradigme de l'atome - mécanique et mathématique -, de même qu'une approche sensualiste se partagent l'explication de la nature. Une approche physiologique et une approche sommative, qui reconnaît une validité à l'aspect phénoménologique de la psychologie, se partagent l'explication de la vie de l'esprit. Lange unifie les perspectives sur la nature et l'esprit en postulant dans chacun des cas une instance inconnaissable qui subsume sous son concept les diverses perspectives, c'est-à-dire une chose en soi. Il s'agit, à son avis, d'une hypothèse ou d'une fiction nécessaire « impérieusement exigée par notre organisation. » (HdM, II, p. 228) Nous y reviendrons dans le second chapitre.

L'ÉPISTÉMOLOGIE KANTIENNE

La dernière section nous a permis d'établir que Lange voulait limiter les prétentions que peuvent avoir les concepts et les lois formulées dans le cadre de la physique et de la psychologie. On reconnaît dans ce projet l'esprit du criticisme kantien dans la mesure où Lange cherche à limiter leurs dérives spéculatives du matérialisme scientifique et à établir un domaine légitime pour l'investigation scientifique. Le rapport de ce dernier à Kant ne se limite toutefois pas à la réitération de la question de la légitimité et des limites de la connaissance scientifique. En effet Lange prétend que « la physiologie des organes des sens est le kantisme développé ou rectifié... » (HdM, II, p. 431) En plus de constituer la trame de fond de *l'Histoire du matérialisme*, la philosophie kantienne constitue le point d'ancrage qui permet à Lange d'articuler son épistémologie naturalisée - et par extension sa philosophie pratique.

Or, comme le signale Lange lui-même, sa réappropriation de Kant ne va pas sans une certaine rectification de la doctrine kantienne. Cette rectification cherche à éclaircir ce qu'il croit être une ambiguïté spéculative dans la déduction des concepts de l'entendement et dans la « déduction » des formes de l'intuition sensible. Dans les deux cas, il propose une critique analogue : la recherche des conditions de possibilité de l'expérience repose sur une confusion non éclaircie par Kant entre le questionnement sur la validité de la connaissance et le questionnement sur l'origine de la connaissance. Nous verrons qu'en réalité cette entreprise se situe à mi-chemin entre la révision critique des thèses kantienne et la simple exposition d'une compatibilité possible entre le système kantien et les découvertes physiologiques de l'époque. Cette compatibilité sera explicitée dans le second chapitre. Pour l'instant, nous nous bornerons à un examen de l'influence de cette ambiguïté spéculative sur la déduction des catégories de l'entendement et sur la « déduction » des formes de l'intuition sensible.

La déduction transcendentale des catégories de l'entendement

Dans le cadre de la déduction des catégories de l'entendement, Lange reproche à Kant de remplacer « ce qui dans la chose en soi, sert de base au jugement synthétique *a priori*, par les concepts, les catégories, comme s'ils étaient l'origine de l'apriorique, tandis qu'ils en sont tout au plus l'expression la plus simple. » (HdM, II, n.125) En d'autres mots, Lange reproche à Kant de confondre le caractère nécessaire et universel des catégories et le processus déductif qui permet d'établir ces catégories comme condition de possibilité de l'expérience en général. Puisque le caractère nécessaire et universel des catégories ne peut être induit à partir de l'expérience empirique contingente, nous sommes portés à croire que « les propositions, ayant une valeur apodictique [doivent] aussi être déduites par des voies apodictiques, c'est-à-dire d'un principe existant *a priori* » (HdM, II, 34.) Suivant ce raisonnement, il semble légitime de présupposer

l'existence d'un principe universel et nécessaire, indépendant de l'expérience, à partir duquel peuvent être déduites de manière analytique ou discursive les catégories⁷⁴. On pourrait donc en conclure avec Lange que le criticisme kantien a hérité d'une forme spéculative du platonisme avec laquelle il n'est pas au clair⁷⁵.

On trouve d'ailleurs dans la *Critique de la raison pure* des passages (A64-66/B89-91 et A86-87/B118/119⁷⁶) qui pourraient fournir un appui textuel à cette lecture platonisante. Kant y assimile l'analytique des concepts à une « *décomposition [...] du pouvoir même de l'entendement, pour explorer la possibilité des concepts *a priori* en les cherchant dans l'entendement seul, leur lieu de naissance, et en analysant l'usage pur en général de celui-ci...* »⁷⁷ Cette citation fait de l'entendement le « lieu de naissance » des concepts *a priori*. Elle met aussi l'accent sur l'activité de production des catégories réservée à l'« entendement seul », sans égard au domaine empirique et, de prime abord, aux formes de l'intuition sensible.

Cette lecture platonisante des catégories de l'entendement fait place à un cercle logique dénoncé par Lange. Pour en prendre la mesure, il faut garder en tête la distinction produite par Kant entre phénomène et noumène. Comme ce dernier l'explique, les catégories de l'entendement participent à la formation de l'expérience en tant que pouvoir des règles. Autrement dit, en tant que condition de possibilité de l'expérience en général, les catégories peuvent être considérées comme une cause des phénomènes expérimentés. Or, si on reconnaît que la connaissance se limite à

⁷⁴ Cette conclusion a peut-être quelque chose à voir avec la définition de l'entendement proposée par Kant : « L'entendement pur se sépare complètement, non seulement de tout ce qui est empirique, mais même de toute sensibilité. Il est donc une unité subsistant par elle-même, se suffisant à elle-même et qui n'a pas à être augmentée d'additions provenant de l'extérieur. » Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, trad. Alain Renaut, Paris, Flammarion, 2001, [A65/B89], p. 153.

⁷⁵ Voir, HdM, II, n. 125.

⁷⁶ Ces deux références, tirées de l'article de Patricia Kitcher, « Revisiting Kant's Epistemology : Skepticism, Apriority, and Psychologism », *Noûs*, vol. 29, no. 3, 1995, p. 287, constituent deux des trois définitions qu'elle extirpe de la *Critique de la Raison pure*, afin d'établir la définition du terme « transcendantal » employée par Kant.

⁷⁷ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [A66-67/B90-91], p. 154. Voir aussi « une *déduction* des concepts purs *a priori* ne peut jamais être menée à bien sur ce mode, dans la mesure où, vis-à-vis de leur usage futur, qui doit être totalement indépendant de l'expérience, il faut que ces concepts produisent un tout autre acte de naissance que celui qui atteste leur dérivation à partir de l'expérience. » *Ibid*, [A86-87/B119-120], p. 171.

l'expérience et que les catégories ne peuvent être *induites* à partir de l'expérience qui ne permet la formation que des concepts empiriques contingents, une question surgit à l'horizon : faire des catégories une cause des phénomènes ne revient-il pas à prétendre accéder au contenu de la sphère nouménale et, ce faisant, à outrepasser la limite impartie à la connaissance ? La proposition semble pour le moins problématique d'où la tendance à associer d'une quelconque manière les catégories à des représentations phénoménales. En effet, la connaissance légitime de la raison humaine ne peut s'étendre au-delà de la sphère phénoménale.

Ce raisonnement introduit un nouveau problème : comment les catégories de l'entendement peuvent-elles prétendre structurer de manière nécessaire la totalité des phénomènes grâce au schématisme⁷⁸ si ces mêmes catégories ne peuvent être représentées que comme des phénomènes eux-mêmes conditionnés ?

Il nous faut ici revenir à Kant afin d'évaluer la proposition de Lange. Dans la *Critique de la Raison pure* (1781, 1787), Kant explique que « les catégories ne sont rien d'autre que ces mêmes fonctions du jugement, en tant que le divers d'une intuition donnée est déterminé par rapport à elles⁷⁹. » Or, « un jugement n'est pas autre chose que la manière de rapporter des connaissances données à l'unité objective de l'aperception.⁸⁰ » Les fonctions du jugement organisent la représentation de l'intuition sensible de sorte qu'en étant subsumée sous des concepts, elle s'élève au statut d'une connaissance objective⁸¹. Ils participent donc à la production d'une unité de l'aperception, c'est-à-dire à la « conscience de l'unité de l'acte » synthétique.

⁷⁸ Nous le verrons sous peu, Lange préfère évoquer l'organisation psychophysique, voire le mouvement réflexe (HdM, I, p. 52), pour expliquer la présence de la causalité dans la représentation phénoménale. Le mouvement réflexe devient par abstraction, advient par la suite la catégorie de la causalité.

⁷⁹ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [B143-144], p. 205.

⁸⁰ *Ibid*, [B141], p. 204.

⁸¹ « C'est en vertu de cette fonction originairement objectivante de la forme même du jugement que la synthèse de nos intuitions a lieu " d'après des principes de la détermination objective de toutes les représentations en tant qu'il en peut résulter la connaissance, lesquels principes sont tous tirés de l'unité transcendante de l'aperception. (B142) » Béatrice Longuenesse, *Kant et le pouvoir de juger*, PUF, Paris, 1993, p. 88.

Certes, les catégories - les fonctions du jugement grâce au schématisme - peuvent faire l'objet d'une déduction qui leur assure un caractère transcendantal ou plus simplement *a priori* et nécessaire. Cependant, en tant que fonction du jugement qui participe de l'unité de l'aperception, l'élaboration des catégories de l'entendement dépend de l'unité synthétique de la conscience, c'est-à-dire la conscience que *je pense* une pluralité de représentations sensibles. Cette conscience relève de la spontanéité du sujet transcendantal. Toutefois, l'unité synthétique de la conscience ne se dévoile que sous la forme d'une représentation dans le temps, ce qui signifie que la connaissance de l'instance à l'origine de la spontanéité de la conscience nous est ultimement inaccessible⁸². Les catégories de l'entendement ne sont donc que les fonctions du jugement, dépendant de l'unité de l'aperception et ultimement de la spontanéité du sujet transcendantal, non des idées de type platonicien dont l'existence serait indépendante de l'unité de la conscience⁸³.

⁸² « Cette unité, qui précède *a priori* tous les concepts de la liaison, ne saurait être le concept de l'unité [...] ; car toutes les catégories se fondent sur des fonctions logiques inscrites dans nos jugements, mais dans ces jugements se trouve déjà pensée la liaison, par conséquent l'unité, de concepts donnés. La catégorie présuppose donc déjà la liaison. » Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [B131], p. 198.

⁸³ Une lecture alternative de la déduction des catégories de l'entendement peut être proposée afin d'expliquer les raisons qui motivent la critique de Lange. À partir de la distinction entre la logique générale et la logique transcendantale, il aurait pu vouloir critiquer la distinction entre le jugement analytique et synthétique. La logique générale procède de manière discursive, au moyen de l'unité analytique de la conscience, afin d'établir les concepts généraux qui donnent forme à tous les jugements possibles. Par opposition, la logique transcendantale procède de manière synthétique, au moyen de l'unité de l'aperception, afin de subsumer le divers sensible sous les catégories - qui sont le pendant transcendantal des concepts de l'entendement. Pour faire court, la logique générale concerne ce qui est, la logique transcendantale concerne ce qui existe.

Cette lecture permet de rendre compte du passage où Lange reproche à Kant de « laisser subsister un entendement entièrement affranchi de l'influence des sens. [...] [II] n'est qu'à moitié dans le vrai quand il dit que la simple intuition, sans aucun concours de la pensée, ne donne pas de connaissance, mais que la pensée seule, même sans aucune intuition, conserve pourtant encore la forme de la pensée. » (HdM, II, p. 38) Cette citation expose clairement l'opposition que Lange perçoit entre ce qui relève du domaine de l'intuition - produit par l'unité analytique - et ce qui relève du domaine de l'entendement - produit par l'unité synthétique. Suivant ce dernier, les concepts d'intuition et d'entendement dérivent d'une racine commune.

Cette justification de la critique de Lange est elle aussi erronée. Kant indique clairement que c'est « le même entendement, et cela par les mêmes actes grâce auxquels il instaurait dans des concepts, par l'intermédiaire de l'unité analytique, la forme logique d'un jugement, qui introduit aussi dans ses représentations, par l'intermédiaire de l'unité synthétique du divers dans l'intuition en général, un contenu transcendantal... » Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [B105], p. 162. La logique générale et la logique transcendantales divergent quant à leur objet d'étude et leur méthode, non au sujet de leur origine. Tous deux prennent racine dans l'entendement qui, en tant que faculté de juger, repose sur l'unité synthétique de la conscience.

Malgré l'interprétation erronée de Lange qui tente de faire l'économie du lien qui unit l'entendement et l'unité synthétique de la conscience⁸⁴, son intention reste pour le moins limpide : il désire en effet mettre à jour « l'influence notable de cette théorie platonicienne d'une pensée pure, dégagée complètement des sens, qui se conservera à travers toute la métaphysique traditionnelle et trouva finalement chez Leibnitz une expression dont tout son système est imprégné et qui domine les conceptions de l'école de Wolff.⁸⁵ » (HdM, II, p. 38) Lange cherche à se prémunir contre une lecture métaphysique des concepts logiques qui n'est manifestement pas celle de Kant.

La « déduction » transcendantale des formes de l'intuition sensible

La reconduction de la philosophie kantienne par Lange mène non seulement à une critique de la déduction des catégories de l'entendement, mais aussi à une critique de la déduction des formes de l'intuition sensible. Il dénonce le manque de considération de Kant à l'égard de l'influence de l'organisme humain sur la représentation sensible spatiale et temporelle⁸⁶. Plus exactement, il s'en prend à l'interprétation kantienne de l'esthétique transcendantale motivée par la recherche d'un fondement *a priori* pour les mathématiques - la géométrie et l'arithmétique. Essentiellement, sa critique cherche à démontrer le caractère acquis du concept de l'espace. Il dit :

⁸⁴ Si on s'en remet au propos de Longuenesse, la lecture erronée de Lange est symptomatique d'une difficulté inscrite dans le texte de Kant. Plusieurs interprètes, dont Hermann Cohen, le fil directeur qui d'articuler la table des concepts et la table des catégories. Voir Béatrice Longuenesse, *Kant et le pouvoir de juger*, p. 92-96.

⁸⁵ Il faut souligner un élément qui permet de remettre en question notre argument. Lange dit « que la logique traditionnelle, par suite de sa connexion naturelle avec la grammaire et le langage, contient encore des éléments psychologiques qui, avec leur texture anthropomorphe, diffèrent beaucoup de la portion réellement logique de la logique » (HdM, II, p. 61). La fixation des catégories, telle que nous les connaissons aujourd'hui, dépend d'une transformation historique progressive. Néanmoins, Lange persiste à délimiter une sphère propre à la logique hors de la grammaire. Le statut de cette sphère demeure indéterminé tout au long de *l'Histoire du matérialisme*⁸⁵. La « portion réellement logique » de la logique semble néanmoins guider le développement des catégories de l'entendement à travers l'histoire. Il nous est cependant impossible de sonder plus en profondeur la pensée de Lange vu l'absence d'indice à ce sujet dans *l'Histoire du matérialisme*.

⁸⁶ Lange aborde notamment les problèmes liés au redressement de l'image rétinienne renversée, à la projection d'un espace tridimensionnel à partir d'une impression oculaire bidimensionnelle et à la complétion du champ visuel par association (l'expérience du point aveugle) dans un chapitre intitulé *La physiologie des organes des sens et l'univers en tant que représentation*.

Des faits nombreux prouvent que les sensations ne se groupent pas d'après une forme toute préparée, l'idée d'espace, mais qu'au contraire, l'idée d'espace est elle-même déterminée par nos sensations. [...] Nos représentations ordinaires de l'espace sont absolument non-mathématiques et constituent une source intarissable de subtiles illusions, précisément parce que nos sensations ne trouvent pas dans l'esprit un système de coordination tout prêt, d'après lequel elles pourraient se classer avec sûreté, mais parce qu'un semblable système, très imparfait, ne se développe d'une manière inconnue que par l'effet de la concurrence naturelle des sensations. » (HdM, II, p. 40).

Deux remarques s'imposent. La première concerne la complémentarité d'une représentation métrique et d'une représentation phénoménale de la réalité. La seconde concerne le caractère acquis de la représentation métrique.

D'abord, Lange reconnaît que le rapport subjectif à la sensation précède temporellement l'acquisition d'une représentation spatiale objective soumise à la métrique euclidienne. En effet, « non seulement le temps, mais encore l'espace ont de la réalité en nous, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir le concours des lois mathématiques. » (HdM, II, p. 454) Même si Lange est peu loquace sur la manière d'interpréter ce rapport subjectif au monde, on peut légitimement penser qu'il accorde un privilège au sujet comme le lieu et le moment singulier à partir duquel se déploie une représentation immédiate du monde ambiant. Par opposition, une représentation objective du monde, soumise à la métrique euclidienne, supprime cette primauté à l'origine du sujet puisque n'importe quel point dans l'espace est susceptible de devenir l'origine à partir duquel peut se déployer un jeu d'abscisses et d'ordonnées qui constitue un système de coordonnées pour un plan cartésien.

Il importe de mentionner que la primauté accordée à la perspective phénoménale est temporelle et non ontologique - ou logique. Autrement dit, Lange reconnaît que l'établissement d'une représentation objective et métrique de la nature, qui s'étend par delà le domaine de la subjectivité, nécessite « l'aide de conjectures qui, à leur tour, doivent se soumettre aux règles ordinaires de la logique des probabilités. » (HdM, II, p. 455) Si d'un point de vue temporel la

représentation métrique de la réalité constitue un produit dérivé de la représentation subjective ou phénoménale, on ne peut reconnaître d'un point de vue ontologique une primauté de la seconde sur la première. Il faut ici rappeler que « sensation et mouvement des atomes sont pour nous également "réels" *en tant que phénomènes* » (HdM, II, p. 169) Même si la perspective objective propre à la science émerge à partir de la perspective subjective, elle partage un même niveau de réalité « *en tant que phénomènes* ».

La seconde remarque au sujet de la citation en début de section, concerne le caractère acquis de la représentation spatiale. Cette caractéristique touche non seulement la représentation métrique de la spatialité⁸⁷, mais aussi la représentation spatiale de manière générale. Lange explique à ce sujet que « toute l'élaboration de la représentation d'espace reposant sur la vision est un processus d'association semblable à l'identification des sensations du toucher avec les sensations produites par les images de la vision. » (HdM, II, p. 439). Cette explication, qui fait référence au problème de Molyneux que l'on trouve exploré dans les travaux de Ueberweg, souligne la présence d'une genèse dans la représentation spatio-temporelle. L'aveugle à qui on redonne la vue ou le nouveau-né doivent tous deux acquérir un sens de la perspective spatiale qui n'est pas d'emblée formée. Une fois la perspective subjective formée, une perspective spatiale objective devient envisageable.

Il va sans dire que le caractère acquis reconnu à la spatialité remet en question le caractère *a priori* que lui confère Kant. Comme nous l'avons mentionné précédemment, « les sensations ne se groupent pas d'après une forme toute préparée, l'idée d'espace, mais qu'au contraire, l'idée d'espace est elle-même déterminée par nos sensations. » (HdM, II, p. 40). Cette explication s'oppose au propos de Kant pour qui « la représentation de l'espace ne peut être empruntée par

⁸⁷ « [...] nos sensations ne trouvent pas dans l'esprit un système de coordination tout prêt, d'après lequel elles pourraient se classer avec sûreté, mais parce qu'un semblable système, très imparfait, ne se développe d'une manière inconnue que par l'effet de la concurrence naturelle des sensations. » (HdM, II, p. 40).

expérience aux rapports qui structurent le phénomène extérieur, mais cette expérience extérieure n'est elle-même possible avant tout qu'à travers la représentation mentionnée.⁸⁸ » Le concept d'espace ne peut être tiré de l'expérience puisqu'il conditionne *a priori* celle-ci. Ce même raisonnement affecte « la possibilité d'une géométrie [euclidien] comme connaissance synthétique *a priori* ».⁸⁹

Or, malgré le caractère acquis de la représentation spatiale subjective et de la représentation métrique, Lange argumente qu'« autre chose est de considérer les idées d'espace dans leur développement, autre chose est de se poser la question : comment se fait-il que nous concevions en général au moyen de l'espace, c'est-à-dire que nos sensations par leur coopération, produisent l'idée d'un être juxtaposé mesurable d'après les trois dimensions, à laquelle vient ensuite se joindre, pour ainsi dire, comme quatrième dimension de tout ce qui existe, l'idée de la continuité du temps. » (HdM, II, p. 42) Lange explique que même si les formes de l'intuition ne sont pas d'emblée structurées, il n'en reste pas moins qu'elles sont l'actualisation nécessaire de certaines dispositions propres à la condition biologique de l'être humain. Cette interprétation lui permet d'affirmer que « la conscience de la nécessité (*Notwendigkeit*) et la stricte [universalité] (*Allgemeingültigkeit*) » des formes de l'intuition sensible « ne résulte pas de l'expérience, bien qu'elle ne se développe qu'avec l'expérience et à l'occasion de l'expérience. » (HdM, II, p. 27)

Lange argumente en faveur d'une indifférence de la question de la genèse de la représentation sensible à l'égard de la question de la nécessité et l'universalité des formes de l'intuition sensible. Autrement dit, le caractère inné ou acquis de la spatialité n'influence en rien la nécessité et l'universalité de la représentation spatiale en tant que condition de possibilité de l'expérience. L'usage de la locution disjonctive « autre chose est... autre chose est... » témoigne en

⁸⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [A23/B38], p. 120.

⁸⁹ *Ibid.* [A25/B41], p. 122.

ce sens : si le caractère inné de la forme spatiale répond à la question de l'origine de la connaissance, le caractère nécessaire, lui, répond à la question de la validité de la connaissance. Le même raisonnement pourrait tenir concernant la possibilité de concevoir une géométrie euclidienne *a priori*, malgré son caractère acquis.

Ainsi, la dissociation des questions relatives à l'origine de la connaissance et à sa validité permet à Lange d'amoindrir la tension qui existe entre le caractère acquis de la représentation sensible et sa nécessité. Mentionnons au passage qu'on trouve les germes de cette dissociation dans *l'Anthropologie d'un point de vue pragmatique* des considérations relatives à l'acquisition de la profondeur spatiale grâce à la complémentarité de la vue et du toucher⁹⁰. Lange s'attaquerait donc moins à Kant qu'à certains courants interprétatifs qui lui sont contemporains⁹¹. Ceci étant dit, en plus de limiter les prétentions métaphysiques et épistémologiques des matérialistes, *l'Histoire du matérialisme* propose une reconduction critique des thèses kantienne. Cette critique s'attarde à l'étude de la confusion entre le questionnement sur la validité de la connaissance et le questionnement sur l'origine de la connaissance. Cette critique prend pour cibles les concepts d'entendement et de formes de l'intuition sensible. Pour résumer, Lange critique l'aspect analytique et formel des concepts de l'entendement. Il propose aussi une lecture des formes de l'intuition sensible qui concilie l'apriorité de la spatialité et l'émergence de celle-ci.

⁹⁰ Hatfield nous renvoie entre autres à une lettre de Kant adressée à Kosmann (Sept. 1789) où il indique : « We can attempt a psychological deduction from our representations inasmuch as we regard them as effects, [i.e.,] regard their causes in connection with other things; or too we can attempt a transcendental deduction inasmuch as if we have assumed grounds that are not of empirical origin we seek out purely the grounds of possibility for how they [can be] a priori but have objective reality. » Citation à partir de Gary Hatfield, *The Nature and the Normative : Theories of Spatial Perception from Kant to Helmholtz*. Cambridge, The MIT press, 1990, p. 99. Voir aussi pp. 87-107 pour plus de détails sur la compatibilité du caractère acquis de la forme spatiale et de son caractère *a priori*.

⁹¹ Il importe de remarquer que les propos tenus par Lange ne sont pas nécessairement dirigés directement contre les thèses de Kant. L'enjeu de l'acquisition de la représentation spatiale en générale, et plus particulièrement sa compatibilité avec la géométrie euclidienne fait l'objet de nombreux débats au XIXe siècle suscités par l'effervescence des recherches physiologiques. Ces controverses opposent les tenants de la thèse innéiste (Müller, Hearing, Stumpf) aux tenants de la thèse empiriste (Steinbach).

En somme, le premier chapitre nous aura permis de mettre en valeur la critique adressée principalement aux matérialistes. La reconduction du criticisme kantien permet d'abord à Lange de souligner deux limites générales de la connaissance : on ne peut connaître ni « le monde mort, muet et silencieux des atomes vibrants » (HdM, II, p. 170), ni le monde de la conscience doté d'un caractère intentionnel et d'un point de vue limité sur la réalité.

À ce constat général, Lange ajoute une critique chirurgicale des paradigmes physique et psychologique. Il oppose pour ce faire la représentation mécanique et la représentation mathématique en physique, et en psychologie, la psychologie des facultés et la psychologie des processus psychiques. Il dénonce d'abord le caractère subjectif de la représentation mécanique et la psychologie des facultés. Tous deux en viennent à projeter une représentation sensible sur la réalité qu'il doit être expliquée. Il dénonce aussi l'hypostase des concepts qu'ils emploient et qui leur permettent de croire qu'ils ont un accès direct à la réalité dernière de la nature et de la conscience. Lange privilégie plutôt l'usage de concepts relationnels comme celui de « forces » et de « processus psychiques » dont les prétentions explicatives s'avèrent amoindries. Ces concepts doivent souligner le caractère nominal et pragmatique de la connaissance.

Suite à cette immersion dans la physique et la psychologie du XIX^e siècle, nous avons voulu évaluer le rapport de Lange à la philosophie kantienne qui guide son questionnement. Lange, s'il réitère la méthode critique de Kant, ne partage pas son idéalisme. Notre philosophe souligne ainsi le caractère métaphysique de la déduction des catégories transcendantes et le caractère acquis des formes *a priori* de l'intuition sensible. L'adhésion de Lange à la philosophie kantienne ne se fait donc pas sans concession.

Le prochain chapitre qui porte entre autres sur l'épistémologie de Lange nous permettra d'étayer la nature de ces concessions. Ultimement, il devrait aussi nous permettre de mieux comprendre la critique adressée par Lange aux matérialistes scientifiques.

SECOND CHAPITRE

La naturalisation de l'épistémologie kantienne et l'idéalisme esthétique

Le premier chapitre nous aura permis d'identifier, parmi les thèses proposées par Lange dans *l'Histoire du matérialisme*, deux tendances dans sa pensée à première vue contradictoire.

D'une part, la philosophie de Lange trouve son origine dans la philosophie kantienne. D'un point de vue épistémologique, comme nous l'avons vu, il se réapproprie la question de la possibilité des jugements synthétiques *a priori* afin de limiter l'esprit spéculatif qui accompagne le matérialisme scientifique. Cette reconduction passe, dans le cadre physique et psychologique, par le rejet du réalisme qui accompagne les sciences de la nature et par la mise en évidence du caractère pragmatique, nominaliste et contextuelle des connaissances acquises. Dans le cadre pratique⁹², comme nous le verrons sous peu, il adopte là aussi une posture dérivée du kantisme puisqu'il s'appuie sur l'interprétation du poète Schiller. Lange s'emploie alors à repenser le rapport qu'entretient la forme de la loi morale et son corrélat sensible, le sentiment moral, à l'aune d'une éducation esthétique.

D'autre part, il souhaite réinscrire l'être humain au sein de la nature et de l'histoire. Lange se méfie de l'apriorisme kantien et de sa tentative d'attribuer un caractère nécessaire et universel à des déterminations empiriques. Cette méfiance s'étend aussi à l'aspect inconditionnel et nécessaire de la loi morale kantienne. Lange reproche aux thèses kantiennes de faire l'impasse sur le conflit des valeurs qui caractérise en propre la sphère des jugements pratiques.

Cette oscillation entre la normativité de la philosophie kantienne et le constructivisme historique et scientifique, qu'on peut déceler tant dans l'épistémologie de Lange que dans sa

⁹² Le terme est ici entendu en un sens large et recoupe ce qui a trait aux domaines moral, juridique, politique, religieux et esthétique.

philosophie pratique, constituent les horizons, en apparence contradictoire, entre lesquels sa philosophie oscille. Ces deux tendances identifiées, on peut dès lors mieux apprécier les raisons qui poussent Lange à reconduire la philosophie kantienne. Nous analyserons donc tour à tour sa tentative de naturalisation de l'épistémologie kantienne et d'esthétisation de la philosophie pratique de Kant. Ces deux analyses nous permettront, dans un troisième chapitre, d'évaluer la systématicité de la thèse épistémologique et pratique proposée par Lange.

NATURALISATION DE L'ÉPISTÉMOLOGIE KANTIENNE

Débutons par la naturalisation l'épistémologie kantienne opérée par Lange. Ce dernier soutient que « la physiologie des organes des sens est le kantisme développé ou rectifié [; ce faisant] le système de Kant peut en quelque sorte être regardé comme le programme des découvertes récentes faites sur ce terrain. » (HdM, II, p. 431). Cette déclaration a de quoi surprendre le lecteur de *l'Histoire du matérialisme*. Même si Lange réitère en effet à plusieurs reprises cette thèse⁹³, il ne consacre pourtant aux études physiologiques qu'un chapitre d'une vingtaine de pages intitulé *La physiologie des organes des sens et l'univers en tant que représentation*⁹⁴.

Pour apprécier le sens des études physiologiques qu'il propose, il faut d'abord comprendre le concept clé de la « naturalisation » de l'épistémologie kantienne. Ce concept prend racine dans le refus de faire du fondement transcendantal de l'épistémologie kantienne une réalité métaphysique. Lange propose ainsi d'interpréter le concept transcendantal à la lumière des dispositions de la condition biologique de l'être humain, c'est-à-dire en rapport à son organisation physique et psychique⁹⁵.

⁹³ Voir par exemple HdM, II, p. 53, 81, 121, 398, 431, n.125, n.158

⁹⁴ Voir HdM, II, pp. 430 - 457.

⁹⁵ Lange dit du concept d'organisation psychophysique qu'il « tend à exprimer la pensée que l'organisation physique est, comme phénomène, en même temps l'organisation psychique », ou plutôt plus précisément qu'il s'agit de « ce qui

Or, la conciliation du transcendantalisme kantien et du naturalisme requiert, selon Lange, qu'une distinction soit faite entre deux niveaux de discours, l'un cognitif et l'autre métacognitif. Il précise ainsi qu'« [b.] autre chose est de considérer[, par exemple,] les idées d'espace dans leur développement [a.] autre chose est de se poser la question: comment se fait-il que nous concevions en général au moyen de l'espace, c'est-à-dire que nos sensations [...] produisent l'idée d'un être juxtaposé mesurable d'après les trois dimensions... ». (HdM, II, p. 42) Dans cette citation, Lange expose d'abord ce qui a trait [b.] au domaine métacognitif pour ensuite mentionner ce qui a trait [a.] au domaine cognitif. Par souci de clarté, nous inverserons cet ordre afin de présenter d'abord [a.] la thèse cognitive pour ensuite examiner comment s'y arrime [b.] la thèse métacognitive.

[a.] Le premier discours concerne la formation de l'expérience et de la connaissance en général. Dans la *Critique de la raison pure*, ce discours correspond à l'établissement du cadre épistémologique *a priori* qui rend possibles les jugements synthétiques *a priori* et l'expérience. [b.] Le second discours concerne la connaissance du processus par lequel est acquise la connaissance générale⁹⁶. Dans la *Critique de la raison pure*, Kant dit employer l'*analyse* ou la *réflexion* afin de produire une déduction des concepts de l'entendement. Il faut savoir cependant qu'au sein de la tradition néo-kantienne, le statut de ce discours est sujet à débat. Dès la première moitié du XIX^e siècle, on trouve dans les écrits de J. F. Fries l'origine d'un questionnement sur la compatibilité du naturalisme et de l'apriorisme kantien qui sera disputé par J. B. Meyer, E. S. Mirbt, K. Fischer, O. Liebmann, F. Überweg, F. E. Beneke, etc. Nous analyserons plus en détail maintenant comment ce problème du statut des deux niveaux de discours se pose chez Lange.

apparaît à notre sens extérieure comme la partie de l'organisation physique placée immédiatement en connexion causale avec les fonctions psychiques... » (HdM, n. 121)

⁹⁶ Par souci de clarté, nous employons la distinction proposée dans Léo Freuler, « Apriorisme et psychologisme sont-ils compatibles ? L'interprétation empiriste de la *Critique de la raison pure* de Beneke à J. B. Meyer », *Revue de Métaphysique et de Morale*, no. 3, « Un autre XIX^e siècle allemand », (Juillet-Septembre 2002), p. 354.

[a.] Thèse cognitive : entre dispositions biologiques et pragmatisme

Pour comprendre les bases de l'épistémologie de Lange, il convient tout d'abord de commencer par le discours cognitif sur la formation de l'expérience et de la connaissance en général. Ce discours compose avec deux réalités [i.] l'une biologique, [ii.] l'autre nominaliste et pragmatique.

[i.] Lange précise d'emblée que « ce ne sont assurément pas les concepts mêmes qui existent avant l'expérience, mais seulement des dispositions [*Einrichtungen*] telles que les impressions du monde extérieur sont aussitôt réunies et coordonnées d'après la règle fournie par ces concepts. » (HdM, II p.52) On remarquera ici que Lange évite l'emploi du terme « faculté » [*Vermögen*] au profit du terme « dispositions » [*Einrichtungen*]. La notion de « dispositions⁹⁷ » met l'accent moins sur une classification exhaustive des pouvoirs de la psyché humaine que sur l'aspect prescriptif qui encadre l'étude des manifestations psychophysiques. Ces dispositions psychophysiques coordonnent de manière immédiate l'« impression [sensible] du monde extérieur ». Il convient ici d'élaborer quelque peu au sujet du caractère immédiat et prescriptif de ces dispositions.

On retiendra deux moments où le caractère immédiat est thématisé. Le premier contexte concerne la reconduction des thèses kantienne par Lange. Il accentue pour ce faire le rôle de l'intuition sensible et de la synthèse empirique qui l'accompagne. L'intuition sensible est pour lui immédiate en ce sens qu'on « ne peut prétendre prendre la sensibilité isolée, pour ainsi dire sur le fait, pendant qu'elle fonctionne. » (HdM, II, p. 39) Elle fournit une représentation toujours déjà

⁹⁷ Dans les traductions de E. C. Thomas (1877-1891), les termes *Einrichtung*, *Anlage* et *Anordnung* sont interprétés comme des synonymes et traduits par le même mot : *disposition*. Dans la traduction de B. Pommerol (1990-1991) et *Einrichtung* et *Anlage* sont utilisés indifféremment afin de désigner les dispositions biologiques de l'organisme humain. Le terme *Anordnung* qui apparaît dans le cadre d'une étude sur l'actualité et la potentialité du concept d'être dans la scolastique est plutôt traduit par le terme *arrangement*. Certes, une rigueur sémantique manque au rapprochement fait entre les termes *Einrichtung* et *Anordnung*. Cependant, l'étude du terme *Anordnung* semble éclairer la logique sous-entendue par le terme *Einrichtung*.

structurée à partir de laquelle il est ensuite possible d'abstraire divers concepts. Il ajoute en ce sens que « la synthèse sensorielle des impressions est bien plutôt la base sur laquelle seulement une catégorie de la substance pourra se développer.⁹⁸ » (HdM, II, n.126). On peut ainsi conclure que l'existence des concepts de l'entendement et des formes de l'intuition sensible tient d'un processus d'abstraction qui cherche à fixer de manière conceptuelle et à l'aide de noms les dispositions qui se manifestent dans une « impression [sensible] du monde extérieur »⁹⁹. Le donné immédiat précède donc logiquement la fixité conceptuelle attribuée, peut-être à tort, aux concepts de l'entendement et aux formes de l'intuition sensible chez Kant.

Lange précise ce qu'implique l'immédiateté des dispositions, dans un second temps, lorsqu'il étudie plus particulièrement la physiologie des sens¹⁰⁰. Il fait alors de ces dispositions un « raisonnement fondé sur la vraisemblance [*Wahrscheinlichkeitsschluss*], un raisonnement [*Schluss*] emprunté à l'expérience » (HdM, II, p. 449). Même si de prime abord, il peut sembler inhabituel d'attribuer une capacité de produire des règles à l'intuition, on décèle aisément l'intention du philosophe qui désire déterrer la racine préthéorique et commune à partir de laquelle s'articulent l'entendement et l'intuition¹⁰¹. Il entend, de la même manière, limiter l'écart constant entre la physiologie des sens et le processus psychique qui produit la perception.

Il exemplifie son propos à l'aide de l'étude du phénomène optique de la tache aveugle. Cette disposition biologique de la fonction visuelle assure la complétion du champ visuel qui autrement serait obstruée. De fait, l'endroit où le nerf optique se dirige de l'œil vers le cerveau est insensible à la lumière. La lumière ne peut donc être traduite en une sensation visuelle. Cette

⁹⁸ Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, nous pouvons émettre certains doutes quant à la portée réelle de cette lecture proposée de Kant.

⁹⁹ « La forme n'est pas moins l'objet des sens que la matière ; bien plus, le véritable sensible nous donne toujours l'unité de la forme et de la matière. Nous n'acquérons ces idées que par l'abstraction, par la pensée. » (HdM, II, p. 90)

¹⁰⁰ Voir HdM, II, pp. 430 - 457.

¹⁰¹ Voir HdM, II, p. 90.

absence de sensation est toutefois compensée grâce aux sensations avoisinantes. La disposition visuelle discerne parmi les sensations présentes certains motifs et complète le champ visuel, malgré l'absence de stimuli.

L'association des dispositions psychophysiques à un raisonnement permet à Lange de souligner l'aspect actif de la perception. L'intuition est moins une forme fixe à travers laquelle est expérimentée la réalité qu'un processus immédiat qui sélectionne, structure et produit sa propre représentation¹⁰². Ce processus peut éventuellement se traduire sous une forme conceptuelle.

L'association permet aussi à Lange de reléguer la distinction entre ce qui a trait à l'organe sensoriel de la vue (physiologique) et ce qui a trait à la fonction visuelle (psychologique) au domaine de l'abstraction¹⁰³. L'unité immédiate ou l'ensemble du processus qui de l'œil mène à la fonction visuelle prime sur l'analyse possible qui peut en être faite.

Bref, que ce soit dans le contexte de la reconduction des thèses kantienne ou dans le contexte psychophysique, Lange cherche à isoler le caractère immédiat du processus associé aux dispositions biologiques. Il vise à rapprocher la sensation et l'entendement, la physiologie et la psychologie.

Nous avons discuté du caractère immédiat des dispositions. Il faut maintenant nous pencher sur l'aspect prescriptif qui les accompagne. L'usage du terme « disposition » témoigne de la prudence épistémologique de Lange. Il explique que « nos sensations en apparence les plus

¹⁰² Il explique que « si l'on n'interprète pas artificiellement le fait réel, la vision est, dans ce cas, elle-même un raisonnement et le raisonnement se traduit sous la forme d'une représentation visuelle, comme dans d'autres cas il se traduit sous forme de concepts exprimés par le langage. » (HdM, II, p. 450) Cette association des dispositions à un pouvoir des règles participe d'une remise en question générale de ce qui peut prétendre s'instituer comme une connaissance *a priori* : « Même les qualités des impressions des sens telles que les couleurs, le son, etc., ne méritent peut-être pas d'être rejetées aussi absolument comme quelque chose d'individuel, comme quelque chose de subjectif, d'où ne peuvent découler des propositions *a priori*, et d'où par conséquent ne peut sortir aucune objectivité. » (HdM, II, p. 39)

¹⁰³ « C'est à dessein que nous n'employons pas de termes plus précis [que celui de raisonnement], uniquement parce que nous ne voulons indiquer par là que l'ensemble des faits qui se manifestent depuis l'organe central jusqu'à la rétine, ensemble auquel on rapporte aussi la fonction visuelle » (HdM, II, p. 450)

simples sont non seulement déterminées par un phénomène naturel, qui, en soi, est toute autre chose que la sensation, mais constituent aussi elles-mêmes des produits complexes à l'infini... » (HdM, II, p. 432) Comme nous l'avons vu précédemment, Lange reconnaît certes l'existence d'un conditionnement biologique de la représentation sensible, mais il souligne tout aussi bien l'infinie complexité de ce conditionnement. Dans ce contexte, l'usage du terme « disposition » lui permet de modérer la prétention positiviste de fournir une explication causale objective et universelle à partir de la seule observation des faits grâce aux sens. Lange opte plutôt pour une description de la succession des phénomènes qui prend en compte la causalité sous sa forme hypothétique.

En somme, le scepticisme qui résulte de la complexité infinie des processus psychophysiques ne remet pas en question le fait que l'expérience humaine est conditionnée de manière biologique. Toutefois, ce conditionnement se présente comme un horizon prescriptif pour l'épistémologie. Le champ de la physiologie et de la psychologie constitue, selon Lange, un voie de premier ordre afin d'établir une théorie de la connaissance plus exhaustive, et ce, même si les limites de ces recherches risquent à tout coup de mettre en valeur la finitude de la capacité d'analyse de l'épistémologue.

Ces concessions faites au naturalisme, c'est-à-dire l'immédiateté et de la complexité infinie des processus psychophysiques, ne doivent toutefois pas occulter l'esprit proprement kantien de la philosophie de Lange. Le caractère *a priori* est conservé sous la forme des dispositions biologiques qui coordonnent et associent de manière immédiate et nécessaire « les impressions du monde extérieur ». Ces dispositions jouent un rôle comparable à celui de la synthèse de l'aperception kantienne. On se souviendra que cette synthèse a pour fonction d'unifier la conscience qui accompagne chacune des représentations sensibles. Les actes de liaisons peuvent

ensuite être conceptualisés et isolés grâce à un processus d'abstraction¹⁰⁴, ce qui, chez Kant, s'effectue par le biais de la réflexion. Ce processus permet d'établir une table des catégories.

Si l'apriorisme kantien semble par cette voie conciliable avec le naturalisme de Lange, il existe toutefois une différence marquée qui distingue la théorie de la connaissance des deux auteurs. Cette différence concerne la voie empruntée afin d'expliquer l'opposition entre la sphère des phénomènes et la sphère nouménale¹⁰⁵.

Chez Kant, thématiser l'existence d'une sphère nouménale comme un concept limite est une exigence requise afin « d'éviter d'étendre l'intuition sensible jusqu'aux choses en elles-mêmes, et donc pour limiter la validité objective de la connaissance sensible¹⁰⁶. » Puisque le cadre de l'expérience empirique nous est donné *a priori*, l'expérience se voit imposer une structure qui limite l'accès aux choses telles qu'elles sont en elles-mêmes : l'unité du phénomène, attribuable aux formes spatiales et temporelles de l'intuition sensible, devient ainsi la condition de possibilité de l'objectivité de toutes connaissances.

Le postulat d'une sphère nouménale permet aussi à Kant de limiter la portée des concepts de l'entendement établis de manière analytique : « [...] les catégories simplement pures [...] sont dépourvues de tout usage si on les isole de toute sensibilité, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent être appliquées à rien qui prétende constituer un objet¹⁰⁷. » En l'absence des conditions formelles qui rendent possibles l'intuition sensible, l'entendement ne peut prétendre constituer un objet. L'entendement n'a pas accès à une intuition intellectuelle qui lui dévoilerait le monde tel qu'il

¹⁰⁴ L'abstraction s'oppose à l'induction dans la mesure où « procéder par abstraction ne signifie pas *dérivé* des connaissances générales de connaissances singulières, mais *remonter* du singulier à l'universel, ou de la conséquence au principe, en décomposant le singulier donné au départ. » Léo Freuler, « Apriorisme et psychologisme sont-ils compatibles ? L'interprétation empiriste de la *Critique de la raison pure* de Benneke à J. B. Meyer », p. 357.

¹⁰⁵ Lange emploie plutôt le concept de la sphère des choses en soi.

¹⁰⁶ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [A254/B310], p. 306.

¹⁰⁷ *Ibid*, [A248/B305], p. 301.

serait en lui-même. Il se limite à produire des concepts formels, non contradictoires et applicables à l'expérience phénoménale de manière générale.

Or, chez Lange, la nécessité de thématiser l'existence d'une sphère des choses en soi provient des études physiologiques et psychologiques. Comme nous l'avons vu jusqu'à présent, le philosophe reconnaît un rôle actif prépondérant à la physiologie de l'homme dans la constitution de l'expérience. Il tient cependant à être plus circonspect au sujet de la portée dernière de la physiologie dans le processus de connaissance : « Les recherches empiriques, guidées par l'idée de causalité, nous ont montré que le monde de l'oreille ne correspond pas au monde de l'œil, que le monde des conclusions logiques est tout autre que celui de l'intuition immédiate » et pourrait-on ajouter, que le monde psychique diffère de celui physique. Il existe donc pour Lange une pluralité de perspective, ontologiquement équivalente en tant que phénomènes. Or, pour coordonner ces perspectives, le postulat d'une chose-en-soi semble s'imposer. Produit par le besoin d'unité de l'homme, la chose en soi joue le rôle d'un corrélat unique, bien qu'inconnaissable, pour la pluralité des perspectives.

Il faut cependant savoir que ce postulat n'a de réalité que dans la perspective propre à l'homme. L'idée d'une chose en soi se limite à n'être que le « produit d'une opposition déterminée par notre organisation, opposition dont nous ne pouvons dire si, en dehors de notre expérience, elle a une valeur. » (HdM, II, p. 59) L'idée d'une chose en soi constitue un concept utile, qui s'impose à des fins de cohérence, mais dont la pertinence universelle au plan de connaissance demeure limitée, voire douteuse. Le concept est pertinent au plan méthodologique, il devient « impertinent » lorsqu'on postule son existence métaphysique. Bref, la chose en soi ne réfère plus à une sphère au-delà de la temporalité, mais plutôt une sphère au-delà la pluralité infinie des perspectives.

Ainsi, la thèse naturaliste reconduit le criticisme kantien en mettant l'accent sur l'immédiateté de la représentation sensible et de la complexité infinie des processus psychophysiques. Or, même si l'intuition immédiate propose une représentation en apparence unifiée, l'explication de cette dernière produit un complexe de perspectives qui s'avère irréductible les uns aux autres.

[ii.] Pour avoir un portrait complet de la thèse cognitive proposée par Lange, il nous faut étudier la thèse nominaliste et pragmatique qui joue le double rôle de complément et d'antagoniste pour la thèse naturaliste que nous venons d'esquisser.

C'est dans le premier tome de l'*Histoire du matérialisme*, plus précisément dans le cadre d'une critique du réalisme platonicien, qu'on trouve exposée la thèse nominaliste :

Toute tentative pour définir les choses réelles est infructueuse [*schlägt fehl*] ; on peut fixer arbitrairement l'emploi grammatical d'un mot : mais, quand ce mot doit désigner une classe d'objets, d'après leurs caractères communs, on reconnaît toujours, tôt ou tard, que les objets doivent se classer différemment, et qu'ils ont d'autres caractères déterminants que l'on n'avait pas remarqués d'abord. L'ancienne définition devient inutile et il faut la remplacer par une nouvelle qui, de son côté, ne peut pas plus que la première prétendre à une éternelle durée. [...] Toutes les fois que de nouvelles recherches font faire un grand progrès à la science, les anciennes définitions doivent disparaître ; les objets concrets ne se règlent pas d'après nos idées générales ; ce sont, au contraire, ces dernières qui doivent se régler d'après les objets individuels que saisit notre perception. (HdM, I, p. 66)

La thèse proposée met en scène deux manières de se rapporter au monde. D'une part, la perception offre un accès immédiat à la représentation des objets individuels. D'autre part, une interprétation pragmatique, heuristique et nominaliste, confère aux événements particuliers, une fois rapportés à une classe d'objets, une signification. Les mots constituent le simple produit d'un processus d'abstraction à partir d'une pluralité d'événements qui présentent entre eux certaines régularités. Le processus qui conduit à la fixation des concepts permet d'établir des unités de sens qui ont pour fonction d'évaluer et de classer les événements particuliers de telle sorte qu'ils

soient communicables¹⁰⁸. Si Lange reconnaît aux deux manières de se rapporter au monde une égale validité¹⁰⁹, seule la classification pragmatique est susceptible d'être objective et donc, à proprement parler, de constituer une connaissance.

Cette connaissance reçoit donc l'épithète « pragmatique » pour deux raisons. La première concerne les prétentions de la connaissance. La seconde concerne le mode d'accès aux objets.

En ce qui a trait aux prétentions de la connaissance, il faut savoir que les distinctions sémantiques sont utiles, commodes et indispensables pour s'orienter dans le monde. Lange en vient d'ailleurs à soutenir que « toute tentative pour définir les choses réelles est infructueuse » (HdM, II, p. 66) Il faut noter que dans cette citation la traduction de Pommerol de l'expression *schlägt fehl* par l'adjectif « infructueuse » introduit dans les circonstances un contre sens. Certes, la tentative afin d'établir la vérité dernière sur le monde s'avère « infructueuse ». Cette tentative est plus exactement impossible. Les définitions et les jugements présupposent en effet une représentation phénoménale qui les rend possibles. Or, cette dernière est elle-même conditionnée par les dispositions biologiques de l'être humain. On précisera toutefois qu'à partir d'un ensemble de phénomènes donnés, Lange juge qu'une description adéquate peut être élaborée¹¹⁰, même si elle ne veut pas dire dans son esprit que l'on puisse prétendre épuiser la totalité des phénomènes donnés ou fournir une description entièrement adéquate. La description adéquate n'en permet pas moins d'ordonner et d'exposer les diverses relations entrelacées au sein de l'ensemble des phénomènes donnés¹¹¹. L'adjectif « infructueuse » masque donc l'aspect pragmatique des prétentions de la connaissance chez Lange.

¹⁰⁸ HdM, I, p. 67.

¹⁰⁹ HdM, II, p. 169.

¹¹⁰ « L'utilité pratique, l'accord avec le témoignage des sens dans l'expérience provoquée par l'idée, l'incontestable supériorité sur les conceptions adverses - voilà qui suffit pour donner à l'idée le droit de bourgeoisie dans le royaume de la science. » (HdM, II, p. 184)

¹¹¹ « Cette organisation [biologique] nous conduit à distinguer des caractères particuliers dans les choses et à concevoir successivement ce qui est fondu inséparablement et simultanément dans la nature, puis à fixer cette

La connaissance est aussi dite pragmatique pour une seconde raison. Celle-ci concerne la mise en relation des propriétés à un objet :

La séparation idéale de la substance et de l'accident est assurément un moyen commode et peut-être indispensable de s'orienter ; mais on doit reconnaître que la différence de la substance et de l'accident disparaît devant un examen approfondi. Il est vrai que chaque chose a certaines propriétés unies entre elles d'une manière plus durable que d'autres ; mais aucune propriété n'est absolument durable, et en réalité toutes subissent des modifications continues. (HdM, I, p. 182-183)

On touche ici au fondement de l'épistémologie de Lange qui nous fournit les raisons derrière la critique de la représentation mécanique et de la psychologie des facultés présentées dans le chapitre précédent.

La division entre substance et accident n'est plus établie, comme le voulait la tradition, par référence à l'identité essentielle ou formelle d'un objet, mais grâce à la persistance d'un caractère dans le temps. En ce sens, la distinction entre substance et accident est redevable à Kant pour qui « toute existence et tout changement survenant dans le temps ne peuvent jamais être considérés que comme un mode de ce qui demeure et persiste¹¹². »

La thèse proposée par Lange diffère néanmoins quelque peu de la thèse de Kant. Pour ce dernier, la substance n'est définie qu'en rapport à un substrat, la forme permanente de l'intuition interne, c'est-à-dire le temps. La substance correspond à ce qui est réel parmi les phénomènes, ce qui « comme substrat de tout changement demeure le même. » (A182/B225) Or, selon Lange, le concept de substance n'a d'existence que dans un contexte donné : « Si l'on voit dans la substance un être isolé, [...] on est forcé, pour en déterminer complètement la forme, de limiter l'examen qu'on en fait à un certain laps de temps et de considérer, pendant ce laps de temps, toutes les propriétés dans leur manifestation comme la forme substantielle, et celle-ci comme l'unique

conception dans des jugements ayant sujet et attribut. Tout cela non seulement précède l'expérience, mais en est encore la condition. » (HdM, II, p. 33)

¹¹² Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [A183/B226], p. 254.

essence de la chose. » (HdM, I, p. 182-183) L'accent placé sur les « modifications continues » que subissent les propriétés efface le caractère permanent du substrat temporel. Par contraste avec la thèse de Kant, Lange privilégie la mise en rapport des durées entre elles afin d'expliquer l'existence des concepts de substance et d'accident. Autrement dit, la validité des distinctions sémantiques dépend de la juxtaposition de certaines propriétés qui nous permettent de décrire un objet quelconque dans un temps donné. Les unités sémantiques produites dépendent moins de la permanence d'un substrat de la représentation empirique que de l'unité d'un contexte délimité.

C'est ainsi que, par exemple, Lange en vient à critiquer la représentation mécanique de la nature qui tend à « substantifier » ou à « substantialiser » les concepts de « force » et d'« atome » au détriment du contexte dans lequel ils sont formulés. Dans le cas de l'atome, c'est le contexte mécanique qui détermine ses propriétés. Elles n'ont donc pas la même validité dans un contexte ondulatoire. Le concept d'atome a une valeur méthodique et doit faire preuve de flexibilité puisqu'après tout il ne s'agit que d'une représentation utile afin d'illustrer le rapport d'une fonction au mouvement en général. Le même raisonnement pourrait s'appliquer à la critique des facultés dans le cadre psychologique.

Nous avons maintenant un portrait relativement complet de la théorie cognitive de Lange qui tente de concilier une thèse naturaliste et une thèse nominaliste. La thèse naturaliste fait des dispositions biologiques de l'être humain la source des représentations phénoménales. Ces dispositions servent à expliquer l'affinité qui existe entre l'expérience empirique et les concepts anthropomorphiques de sujet et d'attributs. L'usage du terme « dispositions » limite toutefois les prétentions explicatives de Lange ; il fait preuve de scepticisme quant à la possibilité d'exposer l'ensemble des causes biologiques qui conditionnent l'expérience.

Cette prudence qui accompagne l'usage du terme « disposition » est aussi présente dans la thèse nominaliste. Les concepts, élaborés par abstraction à partir des dispositions biologiques, n'ont de sens que dans des contextes limités. Ces derniers possèdent une forme nominale et n'existent que s'ils se rapportent à l'unité empirique de l'expérience, c'est-à-dire s'ils se rapportent à quelque chose qui existe¹¹³. Le scepticisme qui règne autour du terme « disposition » permet à Lange de juxtaposer l'explication biologique et l'explication grammaticale afin d'expliquer l'émergence des catégories de notre entendement et des jugements de connaissance qu'elles rendent possibles¹¹⁴.

[b.] Thèse métacognitive : du naturalisme au perspectivisme

Si la théorie cognitive de Lange, qui porte sur l'existence des connaissances *a priori*, s'efforce de concilier une thèse naturaliste et une thèse nominaliste, la théorie métacognitive, qui porte sur le processus qui mène à la connaissance *a priori*, est sans l'ombre d'un doute une thèse naturaliste.

¹¹³ La thèse pragmatique de Lange implique une thèse nominaliste. Il expose cette thèse grâce à l'exemple des cent thalers de Kant qui lui permet de distinguer entre l'existence et l'être. Il explique que « [la] valeur nominale [qui] exprime le montant de ce qui est attendu comme possible, avec une [certaine] probabilité [...] [et] la valeur réelle [qui] n'a rien à faire avec le montant de la valeur possible. » (HdM, I, p.180-181) L'accent est mis ici sur la « valeur nominale » Les concepts produits par le jugement ne sont qu'un produit abstrait de l'expérience, ayant une « valeur nominale » et probabiliste. Or, comme nous l'avons vu précédemment, cette valeur dépend d'un contexte donné, ce qui signifie que les concepts n'ont en dernière analyse pour seule existence que l'actualité singulière de l'expérience empirique.

¹¹⁴ Lange se détache encore clairement de Kant sur ce point : « Kant attachait une trop grande valeur aux divisions de la psychologie empirique, qu'il croyait pouvoir utiliser pour une classification complète des facultés de l'entendement. Il oubliait que la logique traditionnelle, par suite de sa connexion naturelle avec la grammaire et le langage, contient encore des éléments psychologiques qui, avec leur texture anthropomorphe, diffèrent beaucoup de la portion réellement logique de la logique, portion qui attend encore aujourd'hui le moment d'être dégagée entièrement des éléments inconciliables avec lesquels elle est amalgamée. » (HdM, II, p. 61)

Comme nous l'avons mentionné à quelques reprises déjà, l'épistémologie de Lange est marquée par l'effervescence des études physiologiques au XIX^e siècle. L'une des figures de proue dans ce contexte est le physiologiste Johannes Peter Müller (1801-1858)¹¹⁵.

Dans le *Manuel de physiologie* (*Handbuch der Physiologie des Menschen* (1834-1840), un ouvrage de référence en physiologie dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Müller explore le concept d'« énergie spécifique des nerfs ». Selon ce dernier, la perception ne nous donne pas un accès direct aux objets transcendants, mais plutôt aux qualités sensibles (énergie) produit par les nerfs¹¹⁶. Müller met ainsi l'accent sur l'aspect actif de la constitution nerveuse de l'être humain dans la production de l'expérience. Contrairement à Kant, il refuse dans les mêmes circonstances de distinguer ce qui a trait à la connaissance phénoménale et à l'inaccessibilité nouménale. Pour Müller, il existe par exemple une correspondance entre la grandeur réelle d'un objet et la grandeur apparente projetée sur la rétine ; l'idée de la profondeur vient s'ajouter à la sensation sous la forme d'un jugement afin de compléter la perception spatiale. Il est donc possible de connaître les objets situés à l'extérieur de notre représentation phénoménale, moyennant une légère altération par le jugement.

Dans un autre ordre d'idées, Müller soutient l'existence d'une opposition entre la connaissance absolue de la grandeur, de l'étendue et des relations qu'ils entretiennent, et la connaissance qualitative davantage subjective et dérivée des sens. Même si les nerfs ont un rapport

¹¹⁵ Dans le cadre de cette mise en contexte historique, nous n'aborderons que la figure de Müller - les études de Lange portent aussi sur les thèses de Helmholtz et Ueberweg. Nous cherchons dans les circonstances à expliciter en quoi consiste la référence constante à la physiologie des sens comme une thèse primordiale dans l'épistémologie de Lange. Nous avons choisi de nous limiter à cette figure puisque la comparaison des diverses conceptions physiologiques aurait impliqué l'étude de certains débats dont Lange ne fait pas mention (par exemple : chaque sens possède-t-il sa propre ramification nerveuse (spécificité nerveuse) ?)

¹¹⁶ Selon Müller : « Sensation consists in the sensorium's receiving through the medium of the nerves, and as the result of the action of an external cause, a knowledge of certain qualities or conditions, not of external bodies, but of the nerves of sense themselves. » cité à partir de Edwin G. Boring, *A History of Experimental Psychology*, p. 82. Dans le cas de la constitution de la représentation spatiale, Müller soutient de manière générale que « the judgment of true size results from a combination of apparent size (equivalent tot retinal image size) with the idea of distance... » cité à partir de Gary Hatfield, *The Nature and the Normative : Theories of Spatial Perception from Kant to Helmholtz*, p. 154.

défini avec le monde extérieur, la connaissance qualitative et subjective ne peut aspirer au même degré d'adéquation que la connaissance des « qualités premières »¹¹⁷.

La raison pour laquelle nous abordons ici les thèses de Müller est qu'on en trouve les traces dans les spéculations de Lange sur l'origine de « l'idée de causalité dans le mécanisme du mouvement réflexe et de l'excitation sympathique » (HdM, II, p. 52-53) Lange espère ultimement que les développements scientifiques mènent à ce que « la raison pure de Kant [soit] traduite en physiologie et rendue ainsi plus évidente »¹¹⁸. » (HdM, II, p. 53) La reconduction des catégories de l'entendement et des formes de l'intuition sensible à la lumière de la physiologie des sens participe d'un effort afin d'étendre le statut de l'apriorité, limité, comme on sait, par Kant aux formes de l'intuition sensible et aux catégories de l'entendement. Dans cette nouvelle perspective, la notion de « conditions de possibilité de l'expérience » devrait s'étendre aux diverses fonctions biologiques qui permettent de constituer la perception sensorielle propre à l'homme : « Ce qui fait en nous, sous le point de vue, soit physiologique, soit psychologique, que les vibrations de la corde deviennent un ton, est *a priori* dans ce phénomène de l'expérience »¹¹⁹. » (HdM, II, p. 33)

Cette naturalisation du cadre épistémologique transcendantal kantien, sous l'influence de la physiologie de Müller, ne va toutefois pas sans poser problème du point de vue métacognitif. D'une part, nous avons vu que la condition biologique est responsable du caractère *a priori* et *nécessaire* des formes l'intuition sensible et des concepts de l'entendement. D'autre part, la condition biologique de l'être humain est reconnue comme potentiellement *contingente* : le

¹¹⁷ Voir à ce sujet : Gary Hatfield, *The Nature and the Normative : Theories of Spatial Perception from Kant to Helmholtz*, pp. 152-164 ; Edgar Scott, « The Physiology of the Sense Organs and Early Neo-Kantian Conceptions of Objectivity : Helmholtz, Lange, Liebmann » dans Flavia Padovani, Alan W. Richardson, Jonathan Y. Tsou, (dirs.), *Objectivity in Science*, Cham, Springer, 2015, pp. 101-122 et Edwin, G. Boring, *A History of Experimental Psychology*, pp. 80-94.

¹¹⁸ Voir aussi (HdM, II, p. 90)

¹¹⁹ « Même les qualités des impressions des sens, telles que la couleur, le son, etc., ne méritent peut-être pas d'être rejetées aussi absolument comme quelque chose d'individuel, comme quelque chose de subjectif, d'où ne peuvent découler des propositions *a priori*, et d'où par conséquent ne peut sortir aucune objectivité. » Voir HdM, II, p. 39.

darwinisme fait, par exemple, des organes sensoriels de l'être humain le produit d'un processus sélectif susceptible d'engendrer de nouvelles modifications¹²⁰. La cohérence du propos de Lange demande dès lors que soient dissociées la question de la validité des jugements synthétiques *a priori* et la question de l'origine de la connaissance confrontée aux fluctuations biologiques possibles de l'organisme humain.

Cette dissociation est traitée à l'aide d'une métaphore optique qui emploie l'image d'un télescope. Lange invite à nous imaginer un télescope possédant des verres tachés. L'observateur qui utilise un tel télescope et qui ignore la présence d'un biais, formulera alors des jugements spatiaux qui sont *pour lui* nécessaires. Or, s'il utilise un second télescope exempt de défaut, il constatera alors son erreur et pourra à *nouveau* produire un jugement nécessaire. Cet exemple illustre la persistance de la validité de la forme « nécessaire » et « strictement générale » des jugements de connaissance malgré la présence d'erreurs *a priori*¹²¹. Indépendamment des fluctuations de la constitution organique de l'être humain qui structure la matière de la représentation, la forme nécessaire du jugement demeure¹²². En contrepartie, on peut aussi conclure que la condition de possibilité de la mise en forme nécessaire de l'expérience est biologiquement conditionnée ou relative à une espèce¹²³. Autrement dit, si la forme du jugement et

¹²⁰ « Nous ne pouvons poser que des thèses probables sur la question de savoir si les idées et les formes de pensées que nous sommes maintenant forcés d'admettre comme vraies, sans aucune preuve, dérivent de la nature durable de l'homme ou non ; si, en d'autres termes, elles sont les véritables idées fondamentales de toute connaissance humaine, ou si elles finiront par être rejetées comme des erreurs *a priori* ». (HdM, II, p. 37)

¹²¹ « Le plus souvent, l'erreur *a priori* n'est pas une idée inconsciemment imposée par l'expérience, mais une idée qui nous est nécessairement imposée par l'organisation physique et psychologique de l'homme avant toute expérience particulière. ; un idée qui par conséquent se manifeste [...], sans l'intervention de l'induction, mais qui est renversée avec la même nécessité, par la force d'idées *a priori* plus profondément enracinée, dès qu'une certaine série d'expériences a donné la prépondérance à ces dernières. » (HdM, II, p. 36).

¹²² Voir HdM, II, p. 24

¹²³ Edgar Scott, « The Physiology of Sense Organs and Early Neo-Kantian Conception of Objectivity : Helmholtz, Lange, Liebmann », p.115. Lange explique que « nous ne pouvons nommer vrai que ce qui paraît nécessairement, à tout être d'organisation humaine, tel que cela nous paraît à nous-mêmes, et cet accord ne peut se trouver que dans les connaissances dues aux sens et à l'entendement. » (HdM, II, p. 183)

de l'expérience possède une validité normative nécessaire et universelle, cette même forme trouve son origine dans la condition biologique spécifique de l'être humain, susceptible de fluctuations biologiques.

Ces quelques développements permettent de conclure que l'épistémologie kantienne, une fois naturalisée, aboutit à un perspectivisme. L'organisation psychophysique de l'homme se porte garante de la connaissance, malgré sa contingence. L'impossibilité pour l'homme de se représenter une perspective qui ne soit pas d'emblée contaminée par ses dispositions biologiques s'ajoute comme une limite à la perspective humaine. Cette finitude biologique métacognitive, qui restreint l'homme à une perspective singulière et contingente sur le monde s'accompagne aussi d'un perspectivisme cognitif. La décomposition de l'expérience en une pluralité de sphères qui possèdent chacune, dans un contexte une signification, offre une pluralité de perspectives sur l'expérience humaine non réductible les unes aux autres. Même si les thèses cognitive et métacognitive aboutissent à un perspectivisme similaire, on ne doit pas perdre de vue que l'agencement des deux types de discours soulève des tensions. Celles-ci seront étudiées dans le prochain chapitre.

L'IDÉALISME ESTHÉTIQUE

Pour comprendre maintenant l'unité du projet de Lange, c'est-à-dire comprendre comment il articule à son épistémologie une philosophie pratique, il convient de revenir à l'intention directrice de l'*Histoire du matérialisme*. L'auteur tente de dégager une sphère propre à l'agir morale et à l'édification spirituelle au sein d'un monde que l'on estime désormais pouvoir expliquer intégralement par les sciences de la nature. Cette intention trouve sa source dans le processus de sécularisation qui accompagne la critique de la religion par certains matérialistes.

L'opinion de Lange sur ces critiques est mitigée. Nous retenons ici deux volets plus importants de cette critique ; l'un concerne le rapport social de la religion, l'autre le rapport symbolique.

Le matérialisme et la neutralité pratique

Lange adhère à un premier volet social de cette critique matérialiste qui touche la corruption de la classe cléricale. Cette classe maintient une « hiérarchie perfide qui mine systématiquement la liberté des peuples » (HdM, II, p. 584), une hiérarchie qui oppose au grand nombre, la caste des prêtres, celle des « dispensateurs privilégiés des mystères divins » (HdM, II, p. 582). Il suggère que « les lois psychologiques [...] rendent toute hiérarchie, tout clergé, placé au-dessus du peuple, avide de pouvoir et jaloux du maintien de son autorité... » (HdM, II, p. 524). Cette critique, même si elle est mainte fois réitérée¹²⁴, n'est cependant pas appuyée par des développements exhaustifs.

L'intention plus profonde de Lange se trouve donc ailleurs. De fait, il cherche plutôt à montrer que la validité de la critique de l'institution ecclésiastique n'autorise pas, d'un point de vue épistémologique rigoureux, une remise en question de l'aspect spéculatif ayant pour but d'orienter l'agir moral. De fait, Lange entérine la critique des matérialistes, mais il montre que la diffusion de l'esprit scientifique qui s'accompagne d'une critique de la superstition et l'expansion de l'économie politique qui valorise l'égoïsme ont tous deux contribué à limiter, voire éradiquer, les effets pratiques bénéfiques que pouvait avoir la religion¹²⁵.

¹²⁴ Voir par exemple HdM, II, p. 500-502, 524-525, 574, 582. La lecture de Beiser, qui soutient que Lange « shared none of the materialists' hostility towards religion as such, and he feared that their critique of superstition and enthusiasm might destroy all religion », passe évidemment sous silence le fait que Lange partage d'une part des critiques adressées à la religion par les matérialistes. Frederick C. Beiser, « Friedrich Albert Lange, Poet and Materialist Manqué » dans *The Genesis of Neo-Kantianism*, Oxford, Oxford University Press, 2015, pp. 389.

¹²⁵ En ce qui a trait au bénéfice pratique de la religion, Lange explique qu'« aux joies, aux souffrances, aux craintes, aux désirs et aux espérances de l'homme se rattache toute religion comme toute poésie, et si l'on rappelle souvent, au détriment de la religion, qu'elle est née de la crainte et de la cupidité, on peut répondre que la religion est précisément un terrain propre à épurer et ennoblir la crainte et la cupidité. » (HdM, II, p. 526-527). Aussi est-il intéressant de noter, comme le souligne Beiser la proximité qu'entretient cette analyse de Lange avec les thèses développées par Weber concernant la modernité. Voir Frederick C. Beiser, « Friedrich Albert Lange, Poet and Materialist Manqué », p. 390.

Lange constate d'ailleurs que la religion se trouve confrontée à la possibilité de sa disparition à moins bien sûr qu'elle ne se réforme en profondeur. Lange craint en fait que la disparition totale de la religion ou, encore plus grave, du sentiment religieux aboutisse à un appauvrissement intellectuel et ce faisant à un appauvrissement moral ; il explique qu'enchaîner à la réalité scientifique la liberté de l'imagination et les sentiments qui poussent à l'édification morale risque de produire « des formes plus grossières que celles que l'on aura heureusement détruites. » (HdM, II, p. 573) Pour éviter cette dérive ruineuse, Lange propose de mettre en valeur la partie poétique et morale, déjà présente dans la religion, et de la détacher du contenu doctrinaire ou dogmatique voué à disparaître sous les coups de butoir de la science positive. En somme, même si Lange cautionne la critique matérialiste de l'institution religieuse, il refuse d'y voir un argument en faveur d'une théorie morale dérivée du matérialisme. La critique de l'effectivité de l'institution n'affecterait en rien le statut épistémologique du discours spéculatif moral et spirituel dont l'une des sources est la religion.

Lange fait sien un second volet de la critique des matérialistes qui concerne la confusion du domaine du symbole et de l'expérience empirique. Il dit à ce sujet : « Tous les grands malentendus, toutes les erreurs de l'histoire universelle, ne proviennent-il pas, [...] de ce qu'on a confondu ces deux modes de représentation, en faisant entrer en conflit les productions de la poésie [...] avec les vérités fournies par la connaissance... » (HdM, II, p. 507) Ce qui a trait au domaine de l'utile, de l'exact et du convenable, autrement dit ce qui a trait au produit des sciences exactes, s'avère l'objet d'une aversion de la part de l'Église. Cette aversion en vient à altérer la valeur attribuée à la sphère de l'expérience empirique et à la sphère de l'expérience symbolique. L'altération des limites de ces deux discours « comprime de toute part l'essor d'une âme libre. »

(HdM, II, p. 582) Or, malheureusement, cette critique, répétée à quelques reprises par Lange, n'est pas accompagnée d'une élaboration exhaustive.

Cette critique sert plutôt à défier l'opinion matérialiste qui prétend qu'il existe une unité entre les domaines de l'épistémologie et de la philosophie pratique puisqu'ils seront fondés sur une conception métaphysique du monde articulé autour des sciences de la nature. Lange soutient que « l'éthique et l'esthétique n'ont rien en commun avec les principes théoriques qui servent de base à l'univers, et se laissent placer sur des fondements matérialistes aussi bien que sur tous autres. » (HdM, II, p. 143) La réfutation de la prétention matérialiste constitue l'une des clés de compréhension de *l'Histoire du matérialisme*. Tout au long de son ouvrage, Lange tente de circonscrire et de distinguer soigneusement le discours épistémologique sur l'expérience empirique produite par l'entendement et le discours pratique et symbolique dérivé de l'imagination, afin d'accorder ses droits à chacun de ces deux domaines. Voyons maintenant comment il s'y prend.

Il soutient d'abord que l'expérience n'est pas formellement structurée de la même manière suivant qu'elle est abordée par l'un ou l'autre des domaines. Dans le cadre du discours scientifique, l'expérience est conditionnée par des lois nécessaires. Par opposition, le discours symbolique pense l'expérience à partir des concepts du point de vue [*Meinung*] et de l'intention [*Absicht*]¹²⁶. Lange dit à ce sujet que « nous pouvons psychologiquement expliquer l'idée comme un produit du cerveau ; comme valeur intellectuelle [(*gestigen Werth*)], nous ne pouvons que la mesurer à des valeurs analogues. » (HdM, II, p. 184) Le discours sur l'idéal est associé à la sphère de la vie de l'esprit [*Geistesleben*] par opposition au discours scientifique associé à la sphère de la nature.

¹²⁶ « Or, une connexion existe aussi entre nos idées et ces connaissances sensibles : la connexion dans notre esprit, dont les conceptions ne dépassent la nature que comme opinions [*Meinung*] et intentions [*Absicht*], tandis que, comme pensées et produit de l'organisation humaine, elles sont néanmoins aussi des membres de ce monde des phénomènes où nous trouvons tout enchaîné par des lois nécessaires. » (HdM, II, p. 183)

Ensuite, le discours scientifique et spirituel diverge dans la mesure où ils ne répondent pas aux mêmes penchants de l'homme. Le discours scientifique dissèque la réalité complexe en ses plus simples éléments pour en comprendre l'enchaînement causal. Par opposition, le discours spirituel cherche à « répond *au penchant synthétique* qui caractérise notre entendement, avide d'une unité dans toutes ses études ». (HdM, II, p. 179)

Finalement, la validité du discours scientifique et spirituel ne se mesure pas à l'aune du même étalon de mesure. Une théorie scientifique acquiert sa validité grâce à son degré de certitude empirique, alors que le discours spirituel repose sur « le contentement et l'harmonie du cœur » (HdM, II, 183), c'est-à-dire la valeur. Cette dernière correspond à « un rapport avec l'essence de l'homme, avec son essence parfaite, idéale. » (HdM, II, p. 183). La valeur du discours spirituel tient ainsi de la forme propre à « l'architecture des représentations¹²⁷ », c'est-à-dire à l'agencement formel d'une pluralité de représentations en vue de produire une impression sur l'homme.

Si Lange soutient l'incommensurabilité des discours scientifique et pratique qui divergent au sujet du domaine de validité, de la méthode et du critère d'évaluation, il cherche cependant à montrer que les matérialistes ont échoué à maintenir cette distinction. *L'Histoire du matérialisme* cherche à exposer la présence d'un décalage entre les prétentions des matérialistes et leur pratique concrète. L'auteur veut ainsi démontrer que le matérialisme aboutit à un pessimisme moral. Il dériverait directement du discrédit de l'aspect spéculatif propre au domaine pratique. Nous retenons deux exemples à cet effet.

Le premier concerne les effets de la méthode scientifique. Lange prétend que le pessimisme moral produit par la disjonction de la sphère épistémologique et de la sphère pratique

¹²⁷ « Là, la véritable valeur des représentations est dans la forme, pour ainsi dire dans le style de l'architecture des représentations et dans l'impression que cette architecture des représentations produit sur l'âme ici, au contraire, il faut que toutes les représentations, dans leur isolement comme dans leur connexion, soit matériellement exactes. » (HdM, II, p. 507)

est le résultat du réalisme scientifique¹²⁸. À la blague, Lange lance que « l'univers, tel que nous le comprenons dans une conception purement conforme à la science de la nature, ne peut pas plus nous enthousiasmer qu'une Iliade que l'on épellerait » (HdM, II, p. 568). La science qui emploie une approche analytique souligne l'indifférence de la nature à l'égard de l'homme. Autrement dit, la méthode scientifique expose les défauts de l'anthropomorphisme ; elle dissout les unités symboliques constituées naturellement par l'homme et accentue « la froide cruauté de la nature, les souffrances et les imperfections de tous les êtres ». (HdM, II, p. 569). Ainsi, l'accent mis sur la méthode scientifique par les matérialistes fait naître un pessimisme moral.

Le second exemple concerne la vision du monde atomisée propre à l'économie politique moderne. Lange fait ici preuve d'une grande prudence et refuse premièrement d'associer par la causalité ces deux éléments. Il concède à cet effet qu'il existe autant de matérialistes qui souscrivent à une vision du monde atomiste et qui défendent la religion que de matérialistes qui prêchent en faveur de sa destruction. Aussi existe-t-il autant de matérialistes républicains qui se réclament du principe de sympathie que des matérialistes libéraux qui mettent l'accent sur l'égoïsme¹²⁹.

Dans d'autres passages, Lange explique pourtant qu'il existe un lien profond entre le matérialisme théorique et le matérialisme moral : « L'image d'une perfection idéale naît dans le cœur, et la contemplation de cet idéal devient une étoile d'après laquelle se règlent tous les actes. Le matérialisme théorique ne peut, sans inconséquence, s'élever à ce point de vue, parce que, pour lui, partir de l'ensemble et d'un principe général antérieur à toute expérience, constitue une erreur. » (HdM, II, p. 531) Puisque le matérialisme théorique dérive uniquement ses concepts de

¹²⁸ « Si maintenant un matérialiste devient critique d'art, il tendra nécessairement, plus qu'un critique suivant une autre direction, à ne rechercher dans l'art que la vérité naturelle ; mais il méconnaîtra et dédaignera l'idéal et le beau proprement dits, surtout quand ils se trouveront en conflit avec la vérité naturelle. » (HdM, I, p. 391)

¹²⁹ « Les deux principes peuvent, sans aucune influence des idées transcendantes ou d'hypothèses superstitieuses, être déduits simplement de la nature sensorielle de l'homme... » (HdM, II, p. 531)

l'expérience empirique, il ne peut sans contradiction admettre qu'il existe une sphère spéculative au sein de laquelle figurerait un principe idéal et normatif pour l'agir moral. Le matérialisme moral conséquent doit respecter sa « loi suprême », c'est-à-dire la composition de concepts à partir de l'expérience. Cette « loi suprême » du matérialisme s'oppose à l'existence de l'idée « d'une perfection idéale » qui constituerait *a priori* l'humanité même de l'homme. Même si Lange jongle avec l'idée de faire de cette « perfection idéale » une loi psychologique, il indique qu'elle n'aurait pas la même nécessité et la même universalité que devrait posséder une telle loi. Bref, Lange parvient à démontrer que la méthode empirique propre aux matérialistes limite la possibilité de prétendre à un fondement pratique spéculatif nécessaire et universel.

Dans le même ordre d'idées, Lange propose un second argument au sujet la confusion du domaine du symbole et de la réalité. Il donne une grande importance à la loi psychologique « d'après laquelle, dans l'application de nos principes, les premiers points de départ acquièrent toujours une certaine prépondérance, parce qu'on les répète le plus souvent et qu'ils pénètrent plus avant dans le cœur. » (HdM, II, p. 532) Cette loi psychologique décrivant le mécanisme derrière la formation du goût d'un individu ou d'un peuple permet d'expliquer entre autres choses la popularité des théories de l'économie politique comme celle d'Adam Smith. Elles simplifient et systématisent sous forme de lois les processus d'échanges commerciaux ce qui leur donne les apparences de la scientificité. L'expansion des sciences naturelles augmente la crédibilité du matérialisme, et ce faisant, non seulement la crédibilité de la critique de celui-ci contre le mysticisme et la morale du christianisme, mais aussi la crédibilité des théories morales ou comportementales des théoriciens de l'économie. De plus, le gain en crédibilité du matérialisme dépend de l'efficacité et de l'utilité de la méthode empirique qui limite fortement la valeur de toute

forme de spéculation. L'altération du goût par la science voile ainsi la disjonction qui existe entre ce qui a trait au domaine spéculatif et au domaine de l'expérience empirique.

Or, selon Lange, l'économie politique qui profite de l'emballement pour la science s'avère peu convaincante, voire inutile, lorsqu'il s'agit de proposer une norme au service de l'édification morale et spirituelle de l'humanité. L'économie politique et la science tentent en vain de combler le vide moral et spirituel laissé béant par la religion. Leur tentative est vouée à l'échec, car « la question de l'origine de la loi morale [...] conduit sans cesse au-delà des limites de l'expérience ». Lange en conclut qu'il « sera impossible de regarder comme complète et absolument exacte une conception du monde qui ne repose que sur l'expérience. » (HdM, II, p. 532) Contre ces deux sources du pessimisme – la science et le matérialisme – il propose une thèse que se veut optimiste et qui prend ses racines dans l'esthétique et la poésie. Il l'affirme de manière éloquente dans le passage suivant : « Car la poésie, dans le sens élevé et étendu, où il faut l'admettre ici, ne peut pas être regardée comme un jeu, comme un caprice ayant pour but de distraire par de vaines inventions ; elle est au contraire un fruit nécessaire de l'esprit, un fruit sorti des entrailles mêmes de l'espèce, la source de tout ce qui est sublime et sacré ; elle est un contrepoids efficace au pessimisme, qui naît d'un séjour exclusif dans la réalité. » (HdM, p.72) Il s'agit maintenant, et pour la fin de ce chapitre, d'élaborer la thèse esthétique optimiste proposée par Lange

L'éducation esthétique

La philosophie pratique de Lange met en valeur la satisfaction des besoins de la conscience et de l'imagination. Le jugement pratique trouve ainsi son ancrage dans la condition naturelle ou biologique de l'homme. Il explique que « le principe de l'éthique existe *a priori*, non comme conscience formée et développée, mais comme disposition de notre nature originelle dont nous ne pouvons apprendre à en connaître l'essence [que] [...] peu à peu, *a posteriori*, et partiellement. »

(HdM, II, p. 503) On trouve dans cette citation un raisonnement analogue à celui qui guide l'élaboration des catégories de l'entendement et des formes de l'intuition sensible. Ces dernières adviennent à la conscience par abstraction grâce à la fixation conceptuelle des « dispositions » de l'organisme humain. Au fil de sa vie, les dispositions morales se dévoilent à l'homme, se précisent et se fixent de manière partielle et progressive grâce à l'expérience¹³⁰.

En plus d'assurer un ancrage naturel aux dispositions morales, la condition naturelle de l'être humain est à la source de l'esprit poétique. Par le libre jeu de cet esprit est produit « un monde fantastique, pour exprimer d'autant plus fortement à la matière si mobile une forme, qui a en elle-même sa valeur et son importance, indépendamment des problèmes de la connaissance ». (HdM, II, p. 564) Cette mise en forme est guidée par « le même principe, qui règne en maître absolu sur le terrain du beau, dans l'art et la poésie [qui] apparaît sur le terrain de l'action comme la véritable norme éthique, comme le fondement de tous les principes de la morale et, sur le terrain de la connaissance, comme le facteur déterminant et façonnant de notre conception de l'univers » (HdM, II, p. 565)

La première tâche de l'esprit esthétique consiste donc à proposer des visions du monde harmonieuses susceptibles d'organiser les relations des hommes entre eux. Lange s'appuie pour ce faire sur le concept d'« idéal » emprunté à la *Critique de la faculté de juger* de Kant¹³¹. Il définit le terme « idéal » dans le premier tome de l'*Histoire du matérialisme* comme « un prototype de chaque espèce, exempt de toutes les vicissitudes auxquelles sont soumis les individus et qui

¹³⁰ Il importe cependant de noter la différence qui existe entre le terme « dispositions » employé dans le cadre épistémologique (*Einrichtung, Anlage et Anordnung*) et le même terme dans le cadre pratique (*Grundstimmung, Stimmung*). Le parallèle entre la thèse épistémologique et la thèse pratique se limite donc à n'être qu'une analogie.

¹³¹ « *Idée* signifie proprement : un concept de la raison, et *Idéal* : la représentation d'un être singulier en tant qu'adéquat à une *Idée*. » Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, trad. Alain Renaut, Paris, Flammarion, 1995, [232], p. 212. Helmut Holzhey explique à ce sujet que « le terme "Idée" est utilisé en un sens très vague et très large, puisqu'il couvre un spectre qui va des idées que les individus se font sur la conjecture actuelle ou future et sur les utopies jusqu'aux principes qui guident la vie aux visions du monde ». Helmut Holzhey, « Idéalisme et matérialisme. Hermann Cohen, sur Friedrich-Albert Lange », *Revue de métaphysique et de morale*, 2011, vol. 1, no. 69, p. 12.

apparaîtra comme *type*, comme *idéal*, de tous les individus et, à son tour, comme une *individualité* absolument parfaite. » (HdM, I, p. 70) L'idéal correspond donc à « une création des *sens* destinée à exprimer aussi parfaitement que possible l'idée abstraite. » (HdM, I, p. 70) L'idéal agit donc à titre de symbole, obtenu par réflexion et abstraction à partir d'une pluralité d'expériences particulières.

Lange emploie ce concept de manière élargie afin de désigner indifféremment toutes les représentations pratiques produites par l'esprit poétique qui vise l'édification morale et spirituelle de l'homme. Ces idéaux sont obtenus par l'accentuation de certaines facettes du caractère humain et sont élevés au statut de principe architectonique. Ils n'ont pas la valeur d'une vérité absolue, mais peuvent néanmoins posséder un contenu bien défini, c'est-à-dire être logiquement et harmonieusement constituée sous la forme d'une hypothèse dérivée de l'essence humaine¹³². Lange met d'ailleurs l'accent sur le fait que « la valeur et l'essence de l'objet ne consistent pas dans le simple concours de tels ou de tels facteurs, mais dans le mode de leur concours, et ce mode - pour nous la chose la plus importante du point de vue pratique - n'est reconnaissable que dans l'ensemble proprement dit, et non dans les facteurs abstraits. » (HdM, II, p. 506) On comprend donc que la forme, « le mode de leur concours », prime ici sur le contenu de la représentation.

Un exemple peut aider à comprendre le rôle assigné par Lange à ces représentations esthétiques ou symboliques. Dans *l'Histoire du matérialisme*, l'économie politique constitue l'une des visions du monde possibles. Il s'agit d'un schème conceptuel ou d'une représentation esthétique permettant de mieux comprendre la place et le déploiement de l'égoïsme au sein d'une communauté. Selon Lange, cette représentation esthétique atteint son paroxysme dans la *Fable des abeilles* de B. Mandeville et dans *La richesse des nations* d'A. Smith.

Lange condamne cependant l'application unilatérale de l'économie politique par certains matérialistes. Il les accuse de négliger le caractère nécessairement partiel de ces représentations.

¹³² « Toutes les vérités absolues sont fausses ; par contre les relativités peuvent être exactes. » (HdM, II, p. 461)

Or, omettre la finitude et la partialité de cette perspective conduit à un appauvrissement intellectuel et surtout moral. D'une part, l'application dogmatique « contribu[e] à donner à l'économie politique une teinte de science rigoureuse, en amenant une simplification considérable de tous les problèmes de transactions » (HdM, II, p. 461). D'autre part, l'application dogmatique de l'économie politique entraîne une transformation pratique concrète : la vie n'est plus vouée à la jouissance, mais au travail en vue de combler une pluralité de besoins qui ne cessent de s'accroître. Il y a une augmentation de la soif de jouissances, une excitation du désir de l'amour propre et une détérioration des critères d'évaluation qui permettent aux hommes de se démarquer les uns des autres. Au final, « la situation de la classe ouvrière ne décèle aucun progrès décisif, et [...] la fureur de s'enrichir ne diminue aucunement dans les classes possédantes ». (HdM, II, p. 466)

L'esprit poétique ne doit donc jamais perdre de vue la partialité des perspectives et la nécessité de leur complémentarité ; l'application unilatérale d'un schème pratique, c'est-à-dire le fait de prendre un schème pour vrai, et non pas seulement pour exact, entraîne une régression intellectuelle et morale. Lange explique à ce sujet que « le progrès intellectuel n'est pas plus la conséquence du progrès moral que le progrès moral n'est la conséquence du progrès intellectuel ; mais tous deux ont les mêmes racines : le désir d'approfondir un sujet, la compréhension sympathique de l'ensemble du monde des phénomènes et le besoin naturel d'en harmoniser les parties. » (HdM, II, p. 472) L'approfondissement de la conscience morale dépend donc de la complémentarité et des tensions qu'introduisent ces perspectives, et donc de l'approfondissement de la compréhension de l'homme par lui-même¹³³. Suivant ce raisonnement, il faut admettre que la représentation esthétique de l'économie politique approfondit la conscience morale dans la mesure

¹³³ La même idée se trouve dans Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, trad. Robert Leroux, Paris, Montaigne, 1943, XXII, p. 269 : « Ce qui tend nos forces intellectuelles et les invite à constituer des idées abstraites a pour effet de fortifier notre esprit et de l'aguerrir à toute espèce de résistance, mais aussi de l'endurcir dans la même mesure et d'affaiblir notre réceptivité dans la proportion où notre autonomie est accrue. »

où elle corrige les excès de l'égoïsme arbitraire. Il est cependant nécessaire que cette vision du monde soit contrebalancée, selon Lange, par des représentations appuyant le caractère sympathique et altruiste de l'homme¹³⁴. Bref, la production de symboles a pour tâche l'approfondissement de la conscience intellectuelle et morale.

Il faut finalement ajouter que Lange, s'il admet l'existence formelle du goût chez tous les êtres doués de raison, refuse d'y lier un corrélat matériel qui soit universellement partagé. Il met ainsi l'accent sur l'histoire et la culture lorsqu'il explique que « ce n'est pas le goût subjectif d'un individu, mais bien l'ensemble de la culture des peuples, qui détermine essentiellement le mode prédominant des associations d'idées et une certaine disposition fondamentale [*Grundstimmung*] de l'âme, amenés par l'action d'un nombre infini de facteurs. » (HdM, II, p. 511) Il ajoute que les représentations esthétiques doivent être « assez puissantes peut-être pour dominer, par leur charme, des époques et des nations ; cependant elles ne sont jamais universelles et moins encore immuables. » (HdM, II, p. 182) Le corrélat moral qui accompagne chacune des représentations

¹³⁴ Il est intéressant de souligner que l'opinion de Lange sur ce que devrait être le goût pour ses contemporains est un point litigieux ; il révèle une ambiguïté importante au sein de la philosophie pratique de Lange. Celui-ci admet deux postures pratiques opposées. La première postule revêt les atours du stoïcisme : « L'élévation de l'esprit dans la foi devient ici une fuite vers le pays des pensées de la beauté, dans lequel tout travail trouve son repos, toute lutte sa paix et tout besoin sa satisfaction. Mais le cœur, qu'effraye la terrible puissance de la loi, à laquelle aucun mortel ne peut résister, s'ouvre à la volonté divine qu'il reconnaît pour la véritable essence de sa propre volonté et se trouve ainsi réconcilié avec la divinité. » (HdM, II, p. 573) Suivant cette citation, on comprend que l'homme cherche à se réconcilier avec la réalité grâce à l'image idyllique qu'il y projette. Cette réconciliation n'est toutefois possible que si les imperfections et la souffrance se voient relayées au statut de « teinte[s] d'un paysage qui réjouit nos yeux et élève notre cœur » (HdM, II, p. 565) L'optimisme, selon Lange, vante l'unité qu'il introduit lui-même à partir d'un regard distant, esthétique et contemplatif.

La seconde posture contraste avec la première puisqu'elle met de l'avant l'impératif d'un engagement social progressiste : « Quand une ère nouvelle doit commencer et une ère ancienne disparaître, il faut que deux grandes choses se combinent : une idée morale capable d'enflammer le monde et une direction sociale assez puissante pour élever d'un degré considérable les masses opprimées. » (HdM, II, p. 583) Cette seconde posture prône l'engagement politique envers l'idée du bien. Elle prend acte de la misère des « masses opprimées » et refuse d'y voir la « teinte d'un paysage qui réjouit nos yeux et élève notre cœur ». Lange propose une réforme pratique qui veut limiter les antagonistes dans la société et ainsi rallier les diverses classes sociales sous l'égide d'un État esthétique unifiée. Il y a une tension dans l'idéalisme esthétique de Lange au sujet de la manière de se rapporter aux idéaux esthétiques. Il y a une opposition entre une posture contemplative – qui fait écho à la seconde tâche de l'esprit poétique – et une posture engagée – affilié avec la première tâche de l'esprit poétique.

esthétiques, de même que l'unité du concept de beauté, se voit ainsi relativisé ; l'adéquation d'une représentation dépend ainsi de l'époque et la nation.

Le pragmatisme de Lange vient mettre en place les derniers traits qui nous permettent d'apprécier la structure de sa philosophie pratique esthétique. Cette dernière est motivée par la volonté de proposer un contrepoids au pessimisme des matérialistes. Elle repose sur le libre jeu de l'esprit poétique chargé de produire des représentations symboliques exactes, mais partielles. La complémentarité et l'opposition de ces représentations doivent servir l'édification morale et spirituelle de l'homme par l'approfondissement de la connaissance de l'homme par lui-même. Finalement, le principe qui guide la production symbolique se veut pragmatique, heuristique et donc historique, plutôt que transcendantal ou idéaliste.

Esthétique et néo-kantisme

Il ne nous reste plus, pour clore ce chapitre, qu'à revenir sur un élément mentionné dans l'introduction de ce chapitre, soit l'inscription de la philosophie pratique de Lange dans l'horizon du criticisme kantien. À la lumière de l'esquisse que nous avons proposée, on remarque une transformation drastique de la philosophie kantienne qui concerne en particulier le rôle joué par la loi morale. Cette métamorphose peut être expliquée, comme nous le verrons, par l'interprétation des thèses kantiennes que propose Schiller et l'influence qu'une telle interprétation a pu avoir sur la propre interprétation de Lange.

Pour Kant, l'agir moral est déterminé par le concept d'une loi morale nécessaire et universelle qui demande à ce que l'action morale soit voulue pour elle-même¹³⁵. Contrairement à certaines interprétations rigoristes, l'agir moral n'est jamais totalement dénué chez Kant de toute

¹³⁵ Pour des fins de comparaison, nous limiterons notre analyse des thèses kantiennes aux *Fondements de la métaphysique des mœurs*. La thèse de Kant concernant la liberté, et donc l'autonomie, se complexifie lorsqu'il fait de la loi morale la *ration cognoscendi* et de la liberté la *ration essendi*. Voir Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, trad. Jean-Pierre Fussler, Paris, Flammarion, 2003, [V 4], *Préface*, p. 90.

inclination sensible. Ces inclinations, susceptibles de ne produire que des maximes hypothétiques, sont cependant subordonnées à l'impératif catégorique qui garantit l'« universalité » et la « nécessité » des maximes morales adoptées par l'individu¹³⁶.

Or, il ne suffit pas simplement reconnaître la loi morale comme un pur concept rationnel extérieur à l'être humain. Elle doit aussi déterminer la volonté. « Cette propriété qu'a la volonté d'être à elle-même sa loi (indépendamment de toute propriété du vouloir)¹³⁷ » correspond pour Kant au concept d'autonomie. La volonté doit se contraindre elle-même à suivre la loi morale universelle et nécessaire. Or, l'autonomie n'est possible que si la volonté possède la possibilité de se déterminer elle-même, c'est-à-dire « d'agir indépendamment des causes étrangères qui la *déterminent*¹³⁸ ». Cette définition négative de la liberté demande à être traduite dans un concept positif. Dans cette optique, il faut savoir que la raison, en tant que pouvoir des règles, possède le pouvoir de produire des lois dont le contenu ne dépendra que d'elle-même, c'est-à-dire un contenu purement formel, c'est-à-dire universel et nécessaire. Or, « une volonté libre et une volonté soumise à des lois morales sont par conséquent une seule et même chose¹³⁹. » Seul un être rationnel, susceptible de se donner sa propre loi, est dit libre ou autonome. L'idée de liberté s'ajoute ainsi comme un postulat pratique qui rend possible l'autodétermination de la volonté suivant la loi morale¹⁴⁰.

Certes, Kant tente de rapprocher la faculté de désirer (source des lois pratiques de liberté) et le sentiment subjectif de plaisir et de déplaisir dans la *faculté de juger*. Pour ce faire, il érige le

¹³⁶ C'est ainsi que le respect pour la loi morale, par exemple, est considéré par Kant « non comme la *cause* [...], mais comme l'*effet* de la loi sur le sujet. » Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Victor Delbos, Paris, Librairie Général Française, 1993, p. 68.

¹³⁷ Il ajoute que « Le principe de l'autonomie est donc : de toujours choisir de telle sorte que les maximes de notre choix soient comprises en même temps comme lois universelles dans ce même acte de vouloir. » *Ibid*, p. 121.

¹³⁸ *Ibid*, p. 127.

¹³⁹ « Je dis donc : tout être qui ne peut agir autrement que *sous l'idée de la liberté* est par cela même, du point de vue pratique, réellement libre ». *Ibid*, p. 128.

¹⁴⁰ *Ibid*, p. 129.

beau en un symbole du bien moral¹⁴¹. Ce symbole plaît de manière immédiate et désintéressée¹⁴² ; ce symbole, produit par la spontanéité de l'imagination, a pour corrélat le goût, comme principe universel, mais subjectif, à l'origine de l'appréciation du beau. Ainsi, « la vraie propédeutique pour la fondation du goût est le développement des Idées morales et la culture du sentiment moral¹⁴³. » Il faut cependant remarquer que malgré l'exhortation à une éducation esthétique, le sentiment moral n'en reste pas moins subordonné à la faculté de désirer, c'est-à-dire, ultimement, à la loi morale qui trouve son assise dans la raison.

Comme nous l'avons mentionné, pour comprendre la transition de Kant à Lange, un bref détour par Schiller s'impose. Ce dernier reproche à Kant l'aspect abstrait de sa morale qui ne tient pas compte de l'expression de la sensibilité nécessaire à l'actualisation de l'humanité qui caractérise en propre l'homme¹⁴⁴. La théorie morale de Schiller prend racine dans la dialectique entre deux instincts, l'un formel, chargé de « rendre l'homme libre, [d']introduire de l'harmonie dans la diversité de ses manifestations, [et d']affirmer sa personne, en dépit de tous les changements de ses états¹⁴⁵ », et l'autre sensible, chargé « d'insérer l'homme dans les limites du temps et de le transformer en matière.¹⁴⁶ » Même si les intérêts respectifs des deux instincts divergent, ils participent d'une manière égale à la production de l'expérience morale.

¹⁴¹ Le symbole agit de manière analogue aux schèmes c'est-à-dire qu'ils « appliquent le concept à l'objet d'une intuition sensible, et, ensuite, deuxièmement, [...] [applique] la simple règle de la réflexion sur cette intuition à un tout autre objet dont le premier est seulement le symbole. » Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, p. 341.

¹⁴² Contrairement à la loi morale qui s'articule à partir réflexion conceptuelle, la satisfaction liée au jugement esthétique trouve son origine dans une intuition réfléchissante.

¹⁴³ *Ibid.* p. 345

¹⁴⁴ « L'État ne doit pas honorer dans les individus seulement leur caractère objectif et générique, mais encore leur caractère subjectif et spécifique et en étendant les bornes du royaume invisible de la moralité il ne doit pas dépeupler celui de l'apparence. » Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, IV, p. 89.

¹⁴⁵ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, XII, p. 171. Beiser fait remarquer que « While Schiller completely accepts Kant's account of the morality of an action, he is convinced that Kant still needs a theory of the morality of a person. » Friedrich Beiser, *Schiller as Philosopher : A Re-Examination*, Oxford, Clarendon Press, 2005, p. 178.

¹⁴⁶ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, Op-cit, XII, p. 167.

Afin d'articuler les deux instincts , Schiller postule l'existence d'un troisième terme au sein duquel les deux instincts doivent « s'aboli[r] et la volonté affirme[r] entre eux une pleine liberté.¹⁴⁷ » Ce troisième terme réside dans l'unité de la volonté comme condition de possibilité de la liberté : « La volonté [...] se comporte à l'égard des deux instincts comme une puissance (comme fondement de la réalité), aucun d'eux ne pouvant par lui-même se comporter comme une puissance à l'égard de l'autre.¹⁴⁸ » Cet état de « pleine liberté » où se déterminent mutuellement les deux instincts correspond à l'état esthétique, caractérisé par l'expression de la volonté et de « l'instinct de jeu. » Ce tiers instinct a pour but d'« enlever aux sentiments et aux passions leur influence et leur puissance dynamique » afin de les accorder avec « des Idées de la raison » et d'ôter « aux lois de la raison leur contrainte morale » afin de les réconcilier « avec l'intérêt des sens.¹⁴⁹ » L'autonomie morale proposée par Kant devient avec Schiller une autonomie esthétique, c'est-à-dire une disposition qui ne prend « sous sa protection aucune des fonctions particulières de l'homme, est par cela même favorable à toutes sans distinction [...] pour cette seule raison qu'elle est le fondement de la possibilité de toutes¹⁵⁰. » L'autonomie morale devient l'expression de ce qu'il nomme l'instinct de création ou l'instinct de jeu.

Contrairement à Kant qui propose une éducation morale aidée par l'art, Schiller propose une éducation esthétique holistique. Celle-ci devra mettre l'accent sur l'actualisation de la personnalité et de l'humanité dans son ensemble, et non pas se limiter à l'éveil du caractère moral¹⁵¹. L'instinct formel et l'instinct sensible devront tous deux s'émuler et se limiter de telle

¹⁴⁷ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, XIX, p. 245.

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ *Ibid.*, XIV, p. 195.

¹⁵⁰ *Ibid.*, XX, p. 269.

¹⁵¹ « While moral education cultivates the will to comply with rational norms, aesthetic education addresses the person as a whole, developing the greatest possible harmony of our rational and sensible powers. » Friedrich Beiser, *Schiller as Philosopher : A Re-Examination*, p. 185.

sorte que l'homme puisse « désirer plus noblement afin de n'être pas mis dans la nécessité de vouloir avec sublimité.¹⁵² »

La philosophie morale de Lange trouve chez Schiller des raisons non seulement anthropologiques, mais surtout métaphysiques, pour limiter la pertinence de la loi morale kantienne au profit d'un ancrage dans la réalité sensible pour la volonté.

En effet, Lange reproche à Kant de vouloir « éviter la contradiction flagrante qui existe entre " l'idéal et la vie ", contradiction inévitable » (HdM, II, p. 70-71) qui mène nécessaire à une évaluation pragmatique des idées morales. Selon Lange, distinguer entre phénomène et noumène afin de dégager une sphère propre à l'agir moral constitue « un caprice ingénieux ayant pour but de distraire par de vaines inventions. » (HdM, II, p. 72) Il reproche à Kant d'ignorer que « dans tout combat moral il ne s'agit pas de la volonté en soi, mais de l'idée que nous avons de nous-mêmes et de notre volonté, et cette idée reste incontestablement un phénomène. » (HdM, II, p. 71) Ce reproche, déjà présent chez Schiller¹⁵³, implique une réinterprétation de la typique de la raison pure pratique présentée par Kant dans la *Critique de la raison pratique*. Kant emploie alors l'entendement comme un type ou un symbole afin d'expliquer le passage de la loi morale vers le domaine de l'expérience empirique. Pour Kant, la loi morale et la loi causale de la nature ont en commun « la *forme de la conformité à la loi* » ; cette conformité lui permet de faire *comme si* le règne de la loi morale pouvait s'accorder avec le règne de la nature.

Or, pour Lange, la typique est plutôt l'occasion de prouver l'impossibilité de postuler l'existence d'une sphère nouménale dont a besoin l'autonomie morale. Nous n'avons accès à nous-mêmes et à la volonté de manière générale que sous la forme d'une idée ou d'une représentation

¹⁵² Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, XXIII, p. 287.

¹⁵³ « For if we connect the noumenal will with its actions in the phenomenal realm, so that there is some *necessary* connection between them, the will again becomes subject to the natural laws that hold for all phenomenal events. » Friedrich Beiser, *Schiller as Philosopher : A Re-Examination*. p. 216.

qui « reste incontestablement un phénomène. » (HdM, II, p. 71) Autrement dit, la représentation de la volonté reste conditionnée par les mêmes catégories qui rendent possible l'expérience. Ce n'est donc pas un hasard si la loi morale et la nature partagent une même « *conformité à la loi* ». Lange en vient à dire que « toute la différence entre un automate et un homme agissant moralement est, sans aucun doute, la simple différence entre deux phénomènes entre eux. » (HdM, II, p. 71) La typique n'a donc plus lieu d'être puisqu'on ne peut pas légitimement postuler l'existence d'une sphère nouménale selon Lange.

Il s'ensuit une conclusion d'ordre pragmatique : « C'est dans le monde des phénomènes que prennent racine les idées de valeur, d'après lesquelles nous trouvons ici un jeu insignifiant, là un acte sérieux et supérieur. » (HdM, II, p. 71) Contrairement à Schiller qui semble persister à voir dans l'impératif catégorique une justification adéquate de la moralité d'une action, Lange souligne uniquement l'implication de l'instinct de jeu et l'instinct de création dans la constitution des idéaux symboliques¹⁵⁴.

Ceci étant dit, on peut affirmer de manière générale que la philosophie pratique de Lange prend racine dans le criticisme kantien ; elle n'y adhère toutefois qu'à lui suite d'une transformation radicale. En effet, il délaisse la distinction métaphysique entre le règne de la nature et le règne de la liberté afin de privilégier une distinction épistémologique, voire sémantique, entre le domaine

¹⁵⁴ Il se départit du même coup d'une double ambiguïté qui mine la cohérence de la philosophie de Schiller.

[i.] La première concerne la possibilité de maintenir dans son intégrité la pureté de la loi morale. La valeur accordée au sentiment moral entre en conflit avec la formalité de la loi morale exempte de toute inclination.

[ii.] La seconde ambiguïté concerne la finalité de l'état esthétique. Dans les *Lettres sur l'éducation esthétique*, Schiller deux thèses simultanément : l'état esthétique est considéré comme un moyen dans la mesure où il délivre les individus des chaînes de leur condition naturelle et les rend libres de réaliser leurs principes moraux ; l'état esthétique est aussi considéré comme une fin en soi, dans la mesure où c'est seulement dans l'incarnation de cet état que les deux inclinations de l'homme peuvent s'abolir et ce faisant faire advenir une société libre.

[i.] Lange délaisse donc la distinction métaphysique kantienne entre phénomène et noumène au profit d'une distinction épistémologique, voire sémantique. Il met ainsi à profit l'instinct de jeu ou de création chargé de systématiser les inclinations sous la forme de représentations esthétiques partielles et exactes. [ii.] Seul importe dès lors, l'approfondissement de l'esprit esthétique de l'homme, c'est-à-dire le fait d'éprouver et de cultiver l'instinct sensible et l'instinct formel afin de rendre possible l'expression de la personnalité ou de l'humanité de l'être humain.

de la certitude empirique et le domaine des idéaux symboliques. Cette distinction est motivée avant tout par la volonté de dénoncer la portée de la critique matérialiste contre toute forme de spéculation morale ; elle cherche aussi à limiter l'influence insidieuse du matérialisme scientifique sur le domaine réservé au jugement pratique. Lange articule plutôt sa philosophie pratique autour de la libre expression de la volonté esthétique, qui témoigne de l'influence du poète Schiller sur sa philosophie pratique. C'est donc la production d'idéaux symboliques, en définitive incommensurables, qui permet l'approfondissement de la connaissance de l'homme par lui-même et l'édification du sentiment moral. Autrement dit, la libre production des idéaux symboliques participe à l'expression et l'épanouissement de l'humanité propre à l'homme.

En somme, ce chapitre nous aura permis d'observer les ramifications du criticisme kantien dans la pensée de Lange. Le criticisme lui permet d'établir un cadre normatif qui délimite le domaine légitime des théories scientifiques et en définit la nature. Il lui permet aussi de rendre légitime une sphère dédiée à la philosophie pratique.

La section épistémologie de ce chapitre expose l'arrière-plan philosophique qui permet d'expliquer les critiques faites dans le premier chapitre au matérialisme scientifique et à l'idéalisme kantien. L'épistémologie de Lange distingue un discours cognitif et le discours métacognitif. La thèse cognitive compose avec un pendant naturaliste et un pendant pragmatique. Nous avons vu que Lange procède à la naturalisation de l'épistémologie kantienne. Il associe le cadre épistémologique *a priori* proposé par Kant aux dispositions psychophysiques de l'organisme humain. Ces dispositions sont à l'origine de la forme des concepts en général et de l'expérience. Notre philosophe soutient aussi que le caractère pragmatique de la connaissance empirique. Les concepts empiriques sont le produit heuristique d'une fixation conceptuelle qui classifie et rend communicables les événements particuliers. Les concepts empiriques sont donc chargés de fournir

le contenu de la connaissance. Lange juxtapose une thèse métacognitive naturaliste à la thèse cognitive. Il y souligne la persistance des jugements nécessaire malgré la fluctuation possible des dispositions de l'organisme psychophysique.

Comme nous venons de le voir, le criticisme kantien permet aussi de faire une place à philosophie pratique. Lange préfère à la distinction métaphysique entre la nature et la liberté de Kant une distinction épistémologique. Celle-ci lui permet d'affirmer que la philosophie pratique concerne non pas la science, mais la libre expression de l'esprit poétique. La production d'idéaux symboliques permet l'approfondissement de la connaissance humaine et l'édification morale et esthétique de l'homme.

Ceci étant dit, il convient de remarquer que l'exposition systématique des ramifications du criticisme kantien nous a demandé de limiter notre jugement concernant la cohérence de la thèse de Lange. Les tensions auxquelles elle fait place constituent l'objet du dernier chapitre.

TROISIÈME CHAPITRE

De l'épistémologie à la philosophie pratique

Jusqu'à présent nous nous sommes contentés d'exposer les thèses épistémologiques et pratiques formulées par Lange dans *l'Histoire du matérialisme* de la manière la plus exhaustive possible. Ce dernier chapitre sera l'occasion d'étudier plus particulièrement la nature du rapport qu'entretient l'épistémologie et la philosophie pratique de l'auteur.

Jusqu'à présent, nous n'avons identifié qu'une constante structurelle qui traverse la philosophie de Lange, c'est-à-dire le caractère critique qui constitue l'armature de sa pensée. Dans le cadre épistémologique, le criticisme lui a permis de limiter le réalisme des scientifiques matérialistes qui prétendent accéder à la réalité dernière de la conscience et de la nature. Dans le cadre pratique, le criticisme lui a permis de souligner le caractère essentiellement normatif de l'agir moral et de dénoncer l'« impertinence » de l'apparente scientificité de l'économie politique. Dans les deux cas, le criticisme kantien a permis à Lange d'esquisser les limites respectives du discours scientifique, évalué à l'aune de la certitude empirique, et du discours pratique, marqué par l'expression de l'humanité de l'homme. Lange reconduit le criticisme kantien sans référence à la distinction métaphysique entre nature et liberté proposée par Kant. Bref, le motif critique assure une continuité entre l'épistémologie et la philosophie pratique de Lange. Il constitue, si l'on veut, l'arrière-plan à partir duquel le reste de ses thèses s'articule.

Nous chercherons dans ce chapitre à dépasser l'aspect structurel du criticisme de Lange pour étudier plus précisément deux aspects problématiques de sa pensée qui ont chacune des répercussions épistémologiques et pratiques. Le premier concerne le perspectivisme épistémologique et pratique. Le second porte sur la nature des relations internes ou externes qui définissent la connaissance et les valeurs.

Ultimement, nous désirons par l'étude de ces deux problématiques évaluer l'hypothèse formulée dans l'introduction et établir l'étendue de l'influence de l'épistémologie de Lange sur sa philosophie pratique. Pour donner un caractère systématique à notre analyse comparative, nous aborderons tour à tour chacune des deux problématiques. Dans chacun des cas, nous exposerons d'abord le pendant épistémologique de la problématique, puis son pendant pratique pour enfin les mettre en parallèle dans un troisième temps afin de tracer, s'il est possible, un lien qui permettrait d'expliquer la présence de certaines similarités.

[1.] PREMIÈRE PROBLÉMATIQUE : LE PERSPECTIVISME

Afin de cerner le premier enjeu qui concerne le perspectivisme, il faut s'attarder un instant à une distinction introduite par Kant et qui concerne deux manières pour la faculté de juger de se rapporter à l'expérience, soit de manière déterminante et constitutive ou soit de manière réflexive et réfléchissante. Cette distinction est cruciale dans l'appréciation des apories théoriques et pratiques de la philosophie de Lange puisqu'elle permet d'établir l'objectivité de la connaissance et des valeurs.

Pour exposer cette distinction, nous retenons deux extraits¹⁵⁵. Le premier se trouve dans la *Critique de la raison pure* où Kant affirme :

Cela équivaut à dire par exemple que les choses du monde doivent être considérées *comme si* elles tenaient leur existence d'une suprême intelligence. Sur ce mode, l'Idée n'est à proprement parlée qu'un concept heuristique et non pas ostensif, et elle indique, non pas comment un objet est constitué, mais de quelle manière, sous la direction de ce concept, nous devons *chercher* la constitution et la liaison des objets de l'expérience en général¹⁵⁶.

Kant oppose dans ce segment les deux types de jugements. L'un est dit heuristique et l'autre ostensif. Le premier, le jugement régulateur répond à un intérêt formel de la raison pure qui cherche à introduire une systémativité dans la connaissance. Friedman explique à juste titre :

¹⁵⁵ Michael Friedman, « Regulative and Constitutive », *The Southern Journal of Philosophy*, vol. 30, 1991, pp. 73.

¹⁵⁶ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [A670-671/B698-699], p. 576.

« Regulative concept and principles therefore present us, not with objects corresponding to them, but rather with a task¹⁵⁷ ». Le jugement régulateur a donc un caractère programmatique ; c'est à lui que revient la tâche de faire advenir l'unité de la connaissance qui se déploie suivant un horizon asymptotique. L'idée selon laquelle il est simplement *possible* que l'expérience fasse preuve d'une telle systématisme permet de justifier le bien-fondé de cet horizon de recherche, même si, en définitive « l'idée ne peut *in concreto* jamais être donnée d'une manière qui lui soit adéquate¹⁵⁸. » On comprend dès lors pourquoi Kant emploie l'expression « comme si » ; il entend marquer le décalage inévitable entre la connaissance recherchée et la connaissance existante.

Juxtaposée au jugement réflexif on trouve un second type de jugement, le jugement constitutif. Ce dernier concerne la formation de l'expérience en général. Même si l'extrait laisse peu de latitude à l'interprétation, on peut légitimement affirmer au sujet du jugement constitutif qu'il fournit les règles qui mettent en forme l'expérience en général et qui s'appliquent à chacun des concepts empiriques possibles. Le jugement constitutif prend racine dans un concept dernier ou inconditionné afin d'expliquer la chaîne des concepts qu'il conditionne. C'est pourquoi Friedman précise que le jugement constitutif « leave nature entirely undertermined with respect to the possible *empirical* concepts and laws that may be instantiated therein¹⁵⁹. »

Kant revient ailleurs dans la *Critique de la faculté de juger* sur sa distinction entre jugement déterminant et jugement réfléchissant:

La faculté de juger en général est le pouvoir de penser le particulier comme compris sous l'universel. Si l'universel (la règle, le principe, la loi) est donné, la faculté de juger qui subsume sous lui le particulier est déterminante (même quand, comme faculté de juger transcendante, elle indique a priori les conditions conformément auxquelles seulement il peut y avoir

¹⁵⁷ Michael Friedman, « Regulative and Constitutive », *The Southern Journal of Philosophy*, vol. 30, 1991, pp. 73.

¹⁵⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [A327/B384], p. 350.

¹⁵⁹ Michael Friedman, *Op-cit.*

subsomption sous cet universel.) Mais si seul le particulier est donné, pour lequel l'universel doit être trouvé, la faculté de juger est simplement *réfléchissante*¹⁶⁰.

Le jugement constitutif, ou dans ce cas-ci déterminant, procède à partir de principes et de règles universelles. Il permet d'expliquer les modalités formelles présentes dans chacun des concepts particuliers, qu'ils soient empiriques ou transcendants. Ces modalités, telles qu'expliquées précédemment, concernent la forme et non le contenu des concepts.

C'est le jugement réflexif ou réfléchissant qui est chargé d'agencer la matière contingente présente dans les représentations empiriques sous la forme de concepts empiriques dotés d'un certain degré de généralité. Chacune des associations produites à partir de l'expérience aspire par la suite à un degré de validité supérieure qui la rapproche du caractère nécessaire et universel propre aux lois *a priori*. Cette disposition n'est pas sans rappeler le caractère asymptotique des jugements réflexifs. Non seulement ce type de jugement cherche-t-il à réaliser l'unité systématique de la connaissance, mais il permet aussi d'expliquer la tendance de chacun des concepts empiriques à aspirer à la plus grande généralité possible.

En résumé, nous avons affaire chez Kant à deux types de jugements. Le jugement constitutif concerne les lois formelles qui permettent de structurer l'expérience en général. Le jugement régulateur permet la formation des concepts empiriques et cherche à introduire une unité dans la connaissance.

[1.a.] Le perspectivisme d'un point de vue épistémologique

Ces quelques développements concernant les deux types de jugements éclairent la théorie cognitive de Lange et met en lumière une tension fondamentale qui émerge lorsqu'on tente de concilier sa théorie cognitive et métacognitive.

¹⁶⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, [179-180], p. 158.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que la formation de la connaissance factuelle dépend à la fois d'une thèse naturaliste et d'une thèse pragmatique. Dans cette perspective, la naturalisation de l'épistémologie kantienne offre à Lange la possibilité de conserver le caractère *a priori* de la connaissance sous la forme de dispositions physiques et psychiques de l'organisme humain. Malgré certaines concessions faites aux positivistes¹⁶¹, cette transformation permet de maintenir l'existence des jugements constitutifs. Les dispositions psychophysiques constituent un pouvoir des règles qui structure de manière formelle et *a priori* la représentation du réel propre à l'homme. Elles fournissent ainsi les règles qui structurent chacun des concepts empiriques. L'universalité et la nécessité propres à ce pouvoir des règles ne sauraient être acquises à partir de l'expérience empirique qui ne fournit que des principes ou des concepts contingents. Il faut donc considérer les dispositions psychophysiques comme *a priori*.

Or, cette perspective naturaliste contraste avec la perspective pragmatique. En insistant sur la distinction entre les mots et les choses auxquels ils réfèrent, Lange assimile la connaissance à un produit nominal et contextuel qui assure une classification heuristique de la réalité. Ce type de connaissances concerne la production du contenu des concepts empiriques à partir d'évènements particuliers. Ainsi, le processus par lequel sont constituées ces unités de sens peut être assimilé à un jugement réflexif identique à celui présenté précédemment.

Si on se limite à ne considérer que le niveau cognitif de l'épistémologie proposé par Lange, les deux perspectives, naturaliste et pragmatique, peuvent aisément être agencées l'une à l'autre. La perspective naturaliste, associée au jugement constitutif, produit *a priori* les règles universelles et nécessaires qui structurent la représentation du réel et détermine la forme des concepts empiriques.

¹⁶¹ Nous faisons ici référence à l'accent mis sur l'immédiateté de la représentation sensible et le caractère potentiellement limité de la connaissance de dispositions humaine. Ces deux notions ont été abordées dans le précédent chapitre.

La perspective pragmatique permet alors seulement de décrire la nature des concepts empiriques particuliers constitués *a posteriori* à partir de l'expérience.

Cet agencement devient toutefois problématique lorsqu'on tente de concilier la nature de la connaissance factuelle et le processus qui mène à sa découverte, c'est-à-dire lorsqu'on tente de concilier le discours cognitif et le discours métacognitif. Dans son discours métacognitif, Lange ne réfère qu'aux recherches psychophysiques. C'est dans ce contexte qu'il rejette l'interprétation platonicienne des catégories kantienne. Ces dernières ne peuvent être établies de manière strictement analytique ou logique ; elles doivent être découvertes de manière synthétique grâce à l'expérience empirique et à l'investigation scientifique. Les catégories sont plus exactement le produit d'une fixation conceptuelle des dispositions psychophysiques.

Or, cette découverte des implications épistémologiques de l'organisation psychophysique s'effectue grâce à une investigation scientifique qui implique avant tout des jugements réflexifs. Nous n'avons donc accès au cadre épistémologique qui conditionne l'expérience et les concepts empiriques qu'à partir d'un concept empirique celui-ci regroupant tant bien que mal des phénomènes ayant trait à la mécanique des organes sensoriels et à leur corrélat dans la représentation subjective. Lange est donc condamné à assimiler ce qui conditionne de manière nécessaire et universelle l'expérience à un phénomène, lui-même conditionné. Il y a donc un contraste entre le caractère inconditionné attribué par Kant au cadre épistémologique et le caractère conditionné que lui reconnaît Lange.

Même si sa philosophie semble s'engager dans un « vicieux » cercle logique, il faut toutefois se garder de tirer trop rapidement cette conclusion qui dévoilerait en dernière instance l'incohérence de l'épistémologie de Lange. En effet, découvrir l'organisation psychophysique de l'homme grâce à l'expérience n'infirme pas la *possibilité* qu'elle conditionne entièrement notre

expérience du monde, sans être elle-même conditionnée. Cependant, puisqu'on ne la connaît qu'à travers l'expérience, on ne peut à coup sûr et sans spéculer attribuer un statut apriorique, nécessaire et inconditionnel à ce concept empirique marqué du sceau de la contingence. Au mieux on peut faire de la psychophysique un horizon de recherche, c'est-à-dire une idée régulatrice pour l'épistémologie, plutôt que l'unique condition de possibilité de l'expérience établie hors de tout doute. Une telle concession n'est toutefois pas sans faire une légère entorse au texte de Lange. On peut donc conclure que le statut des dispositions psychophysiques fait place à une confusion entre le jugement constitutif et le jugement réflexif.

[1.b.] Le perspectivisme d'un point de vue pratique

Maintenant que nous étudie l'influence des jugements constitutifs et réflexifs dans l'épistémologie de Lange, il convient de s'attarder à leur influence sur sa philosophie pratique.

Pour ce faire, il nous faut d'abord glisser un mot sur la pertinence des deux types de jugements dans la philosophie pratique de Kant, puisqu'elle n'est pas nécessairement évidente. Cette digression nous permettra par la suite de mieux comprendre la transformation que lui fait subir Lange.

Kant affirme explicitement que « la loi morale est l'unique principe de détermination de la volonté pure. Mais, comme cette loi est simplement formelle, c'est-à-dire n'exige autre chose que la forme universellement législative des maximes, elle fait abstraction, comme principe de détermination, de toute matière, par conséquent de tout objet de la volonté¹⁶². » La loi morale conditionne de manière immédiate, universelle et nécessaire la volonté. Contrairement aux maximes particulières dérivées d'inclinations sensibles, la loi morale est inconditionnée et donc a

¹⁶² Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, [V.109], p. 230.

priori, puisqu'elle se prend elle-même pour fin. Elle constitue ainsi une norme universelle et nécessaire qui permet d'évaluer la moralité des maximes qui prétendent guider l'action morale.

L'écart métaphysique qui sépare le domaine de la liberté et le domaine de la nature force Kant à considérer l'implication du phénomène sensible dans la réalisation possible de la loi morale. Cette prise en considération prend la forme d'un jugement réflexif dans la *Critique de la raison pratique*. Il est alors question de la réalisation du Souverain bien considéré comme l'unité totale et inconditionnée du bien suprême - la vertu articulée autour de la loi morale - et du bonheur. L'implication du jugement réflexif dans l'agencement des deux domaines est aussi explorée dans la *Critique de la faculté de juger*, grâce au jugement esthétique et au jugement téléologique. Même si de plus amples explications pourraient être nécessaires, il est néanmoins clair qu'on trouve dans la philosophie pratique de Kant la présence de la distinction entre le jugement déterminant et le jugement réfléchissant. La loi morale détermine la volonté au sein du concept d'autonomie et la raison fournit des concepts régulateurs (Dieu, l'immoralité, la liberté) pour rendre pensable l'actualisation de celle-ci.

Ceci étant dit, on peut passer au problème qui naît du rejet de l'autonomie comme fondement de la loi morale et de sa substitution au profit du jugement esthétique dans la philosophie de Lange.

Nous avons vu précédemment que « le principe de l'éthique existe *a priori*, non comme conscience formée et développée, mais comme disposition [*Einrichtung*] de notre nature originelle [*ursprünglichen Anlange*] dont nous ne pouvons apprendre à en connaître l'essence [que] [...] peu à peu, *a posteriori*, et partiellement. » (HdM, II, p. 503) Lange reconduit de cette manière dans sa philosophie pratique, le caractère nécessaire et universel associé au concept d'autonomie dans la philosophie kantienne.

Cependant, nous avons argumenté dans le second chapitre que la reconduction de ce principe ne peut être comprise qu'à travers le filtre de l'interprétation de la morale kantienne proposée par le poète Schiller. Pour ce dernier, l'autonomie pratique correspond à cet état particulier où l'instinct sensible et de l'instinct formel en viennent à s'émuler et se limiter de manière réciproque. Schiller soutient aussi que dans cet état les deux instincts s'abolissent afin de permettre l'émergence de l'instinct de création qui permet l'actualisation de l'humanité propre à l'homme.

Ce n'est donc plus l'autonomie morale de Kant qui agit à titre de principe constitutif de la philosophie pratique, mais plutôt l'autonomie esthétique de Schiller, légèrement altérée par Lange. Ces réappropriations s'accompagnent d'un effritement du caractère moral de l'autonomie au profit du libre jeu de l'esprit esthétique. Au final, il ne reste plus qu'une liberté formelle ne prenant « sous sa protection aucune des fonctions particulières de l'homme, est par cela même favorable à toutes sans distinction [...] pour cette seule raison qu'elle est le fondement de la possibilité de toutes.¹⁶³ » Seul importe pour Lange que l'instinct de jeu soit « dirigé vers la création de l'unité, de l'harmonie, de la forme parfaite » (HdM, II, p. 564)

Or, le caractère *a priori* associé au libre jeu de l'esprit esthétique semble toutefois affecté involontairement par la critique de l'autonomie morale kantienne. Comme nous l'avons vu précédemment, Lange soutient que nous n'avons accès qu'à des représentations de notre volonté qui « reste incontestablement un phénomène. » (HdM, II, p. 71) Il ajoute que l'investigation pratique nous apprend « à [...] connaître l'essence [de la disposition pratique] [que] [...] peu à peu, *a posteriori*, et partiellement » (HdM, II, p. 503) Ces deux éléments soulignent la finitude de nos représentations de la volonté et plus particulièrement, le caractère essentiellement réflexif des idéaux symboliques par lesquelles nous y accédons.

¹⁶³ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, XX, p. 269.

Dans ces circonstances, ériger la volonté esthétique comme source des jugements constitutifs devient problématique. On peut légitimement se demander comment l'idéalisme poétique, l'une des perspectives sur la réalité pratique, c'est-à-dire l'un des idéaux symboliques possibles, peut être en mesure de s'établir comme *la perspective objective* sur la dynamique du conflit des valeurs¹⁶⁴.

On pourrait croire dès lors que la philosophie pratique de Lange s'engage, elle aussi, dans un cercle logique. On aurait tort ici aussi d'en conclure ainsi. Certes, le caractère réflexif associé à l'esprit esthétique remet en question la portée constitutive à laquelle elle prétend parvenir. Il faut cependant noter que son caractère réflexif n'infirme pas la possibilité qu'elle constitue la condition de possibilité de l'expérience morale. Seulement, d'un point de vue rigoureux, on ne peut seulement affirmer que la *possibilité* d'une détermination *a priori* de l'expérience morale par la volonté esthétique. On ne peut donc à coup sûr et sans spéculer attribuer un statut apriorique, nécessaire et inconditionnel à l'esprit esthétique marqué du sceau de la contingence.

En respectant les limites imparties au jugement constitutif et au jugement réflexifs, on peut au mieux faire de volonté esthétique un idéal régulateur pour la philosophie pratique. Il faut toutefois remarquer que cette conclusion modifie la teneur même du propos de Lange.

[1.c.] Le perspectivisme est-il aporétique ?

D'emblée, nous pouvons répondre par la négative à une partie de l'hypothèse formulée dans l'introduction : le perspectivisme n'introduit pas dans la philosophie de Lange une aporie puisque le philosophe ne défend pas deux arguments incommensurables. Certes, le caractère réflexif des jugements qui démontrent l'implication de l'organisation psychophysique dans l'expérience et la connaissance, et l'implication de la volonté esthétique dans la production des idéaux symboliques

¹⁶⁴ On trouve une ambiguïté similaire chez Schiller lorsqu'il dit : « Vis avec ton siècle, mais sans être sa créature. » Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, IX p. 141.

ne permet pas de conclure que ces deux concepts contingents (i.e. l'organisation psychophysique et la volonté esthétique) déterminent respectivement l'expérience et la connaissance, et la production d'idéaux symboliques. Cependant les jugements réflexifs, du fait de leur contingence relative, rendent seulement *possibles* les jugements constitutifs. À partir des jugements réflexifs, on ne peut infirmer l'existence des jugements constitutifs.

Dans un second ordre d'idée, il faut noter que la présence d'une confusion similaire des jugements déterminant et réfléchissant en épistémologie et en philosophie pratique conduit à confirmer une seconde partie de notre hypothèse de départ : il existe une relative systématisme dans la pensée de Lange. De fait, les thèses épistémologiques et pratiques subissent de manière similaire les contrecoups du perspectivisme. Dans les deux cas, Lange prétend fonder un cadre conceptuel permettant des jugements constitutifs, mais dans les deux cas, cette prétention se trouve mise à mal par l'étendue insoupçonnée des jugements réflexifs. On ne peut connaître l'organisation psychophysique qu'à partir d'une investigation scientifique ; la volonté esthétique, elle n'est qu'un idéal symbolique parmi d'autres. Finalement, dans les deux cas, la présence des jugements réflexifs ne suffit pas pour infirmer la possibilité que l'organisation psychophysique ou que la volonté esthétique conditionne *a priori* l'expérience empirique et pratique. La présence d'un jugement constitutif est en contrepartie seulement possible

[2.] DEUXIÈME PROBLÉMATIQUE : RELATION INTERNE ET EXTERNE

Dans la section précédente, nous avons pu déceler dans l'épistémologie de Lange et sa philosophie pratique une confusion similaire concernant le jugement constitutif et le jugement réflexif.

Une seconde problématique s'ajoute afin de renforcer l'hypothèse selon laquelle il existe une relative systématisme dans la philosophie de Lange. Ce point concerne le type de relations qui

permet de définir la nature de la connaissance épistémologique et la validité des idéaux symboliques.

Afin d'apprécier cette seconde problématique, une distinction s'impose entre les relations internes et externes qu'entretiennent un sujet et ses prédicats. Pour assurer la clarté et la systématique de cette distinction, nous nous aiderons de l'entrée « Relations : Internal, External » écrite en 1967 pour *The Encyclopedia of Philosophy* par Richard Rorty¹⁶⁵. Ce dernier oppose deux thèses : [i.] l'une selon laquelle tous les relations prédiquées d'une chose définissent cette dernière de manière intrinsèque [ii.] l'autre selon laquelle aucune des relations prédiquées d'une chose ne la définit de manière intrinsèque. Il faut savoir cependant qu'il existe, tant pour la relation interne que pour la relation externe, de nombreux degrés et variations. Le recours à Rorty nous permettra donc moins d'établir un panorama exhaustif, qu'un argumentaire type pour défendre chacune des thèses situées aux extrémités du spectre.

[i.] D'abord on trouve dans le principe d'identité des indiscernables formulé dans le *Discours sur la métaphysique* par Leibniz l'exemple par excellence d'une thèse internaliste. Ce dernier soutient qu'« il n'est pas vrai que deux substances se ressemblent entièrement et soient différentes solo numero¹⁶⁶ ». En effet, si deux substances individuelles possèdent le même ensemble de prédicats, ils sont, selon Leibniz, indiscernables *in-esse*, c'est-à-dire avant même l'expérience. Le philosophe ajoute :

Cela étant, nous pouvons dire que la nature d'une substance individuelle ou d'un être complet est d'avoir une notion si accomplie qu'elle soit suffisante à comprendre et à en faire déduire tous les prédicats du sujet à qui cette notion est attribuée¹⁶⁷.

¹⁶⁵ Même si Rorty s'attarde avant tout au propos d'auteurs contemporains (Moore, Blanshard, Nagel, Ryle et Sprigge), il offre une classification qui nous semble pertinente pour notre étude.

¹⁶⁶ Wilhelm Gottfried Leibniz, « Discours sur la métaphysique » dans *Discours de métaphysique et autres textes*, Paris, Flammarion, 2001, IX, p. 214.

¹⁶⁷ *Ibid.*

La thèse internaliste souligne ainsi le caractère analytique de la relation qui associe un prédicat à son sujet. L'identité d'une substance individuelle dépend de l'ensemble de ses prédicats et de manière réciproque chacun des prédicats participe de manière nécessaire *in-esse* à l'identité d'une substance individuelle. Ainsi, l'absence d'un prédicat nous met en présence d'une substance individuelle différente.

On trouve, une variation de cet argument qui prend racine dans la nature de la causalité. Traditionnellement, plusieurs épistémologues ont distingué la nécessité logique et la nécessité causale afin d'expliquer la présence de certains prédicats dans un même sujet. La nécessité logique réfère aux prédicats qui subsistent dans le sujet et forme son identité substantielle. La nécessité causale permet plutôt d'expliquer la présence des accidents qui se trouvent dans un même sujet à un même moment grâce à la loi de la causalité, mais qui ne qualifie pas en propre ce sujet.

Or, si on se réfère, par exemple, à l'expérience de pensée de Laplace, la distinction entre les deux types de nécessité devient secondaire. L'hypothèse de Laplace, que nous avons abordé dans le premier chapitre, stipule « qu'une intelligence qui, pour un très court moment donné, connaîtrait la position et le mouvement des atomes de l'univers, devrait être en état, d'après les règles de la mécanique, d'en déduire aussi tout l'avenir et tout le passé. » (HdM, II, p. 149) On trouve dans cet extrait l'idée selon laquelle l'identité d'une substance individuelle correspond à la somme des causes qui permettent d'expliquer l'ensemble des prédicats qui la composent. Autrement dit, du point de vue de l'observateur situé à l'extérieure de la nature conditionnée, il est légitime d'affirmer que l'identité d'une substance particulière dépend uniquement de la totalité des liens causaux qui la constitue. On peut donc argumenter que la nécessité causale participe de l'identité logique et réciproquement l'identité logique implique une nécessité causale.

[ii.] Maintenant que nous avons esquissé deux déclinaisons de l'argument phare associé à la thèse internaliste, il convient d'esquisser l'argument principal en faveur de la thèse externaliste. Pour ce faire, Rorty reprend le dernier argument présenté en faveur de la thèse internaliste.

Confronté au même contexte déterministe, les partisans de la thèse externaliste soulignent le fait que la disparition de l'opposition entre substance et accident nous laisse seulement en présence de substrats particuliers indéterminés (i.e. des substrats qui admettent logiquement un prédicat et son contraire) dont la description admet une pluralité d'universaux qui n'ont pour la plupart aucun lien entre eux. Les prédicats sélectionnés afin de décrire en propre une substance revêtent ainsi un caractère relativement arbitraire. Pour être plus exacte, Rorty explique que « [the] point is not that we *arbitrarily* select which characteristics of an individual shall count as essential but that the criteria of selection is pragmatic, dictated by our present interest and the modes of classification which it have, in the past, found it convenient to adopt¹⁶⁸. »

Ainsi, afin de prédiquer des universaux à une substance particulière, ceux qui soutiennent une thèse externaliste tiennent à réhabiliter la distinction entre substance et accident, mais dans une perspective pragmatique. Pour ce faire, ils reconnaissent que « thus notion of "internal" is thus not only made a matter of degree but also is relativized to the interests and purposes of those who are discussing X.¹⁶⁹ » Le fait de relativiser la prédication, ou pourrait-on ajouter de la mettre en contexte, permet de limiter son caractère arbitraire. Il permet aussi de mettre l'accent sur le caractère synthétique associé à la prédication.

Les propos de Rorty nous permettent donc de discerner deux types de prédications. La thèse internaliste prétend que tous les prédicats soit se trouvent *in-esse* dans la substance individuelle, soit déterminent de manière causale l'identité d'une substance individuelle. La thèse

¹⁶⁸ Richard Rorty, « Relations, Internal and External » dans Paul Edwards (ed.), *The Encyclopedia of Philosophy*. New York, Macmillan, 1967, vol. 7 p. 129.

¹⁶⁹ *Ibid*, p. 131.

externaliste souligne le caractère arbitraire, ou plutôt pragmatique qui permet de décrire un concept individuel.

[2.a.] Relation interne et externe d'un point de vue épistémologique

La distinction esquissée entre la relation interne et externe nous permet maintenant de mieux apprécier la nature et l'étendue de la connaissance de même que le rapport de la volonté aux idéaux symboliques dans la philosophie de Lange. Nous évaluerons d'abord l'implication deux types de relation dans son épistémologie pour ensuite passer à sa philosophie pratique. Pour ce faire, nous porterons une attention plus particulière à la conciliation du naturalisme kantienne et du pragmatisme nominaliste dans un même niveau de discours cognitif. Pour faciliter l'évaluation, nous contrasterons rapidement les thèses de Lange avec celles de Kant desquelles elles s'inspirent.

D'abord, il faut savoir que la distinction kantienne entre ce qui a trait à l'être et ce qui a trait à l'existence permet d'éviter le type de prédication interne élaborée par Leibniz. Kant lui reproche d'ailleurs, dans *l'Amphibologie des concepts de la réflexion*, de négliger le caractère phénoménal lié à la représentation sensible des objets et ainsi d'étendre de manière erronée le principe des indiscernables à tous les phénomènes comme s'il s'agissait de concepts. Ce principe s'avère n'être qu'une « règle analytique de la comparaison des choses par simples concepts¹⁷⁰. »

Malgré la naturalisation de l'épistémologie kantienne, Lange reconduit lui aussi la critique kantienne contre Leibniz : il distingue « les formes de l'affirmation et les modes de l'être. » (HdM, I, p. 172). Il reprend dans ce contexte l'exemple des cent thalers de Kant afin de démontrer que « la possibilité d'une propriété ou d'un état quelconque ne peut pas être inhérente à une chose.

¹⁷⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [A272/B327], p. 317. « Puisqu'il n'avait donc sous les yeux que [le concept d'une chose], et non pas leur place, dans l'intuition, dans laquelle seulement les objets peuvent être donnés, et comme il ne prêtait aucune attention au lieu transcendantal des concepts (à savoir si l'objet est à mettre au compte des phénomènes ou à celui des choses en soi), il ne pouvait aboutir qu'à étendre aussi aux objets des sens [...] son principe des indiscernables, qui ne vaut que pour les concepts des choses en général [...] aux objets des sens. » *Ibid.*

Cette possibilité n'est que l'objet d'une combinaison d'idées (*combinirenden Vorstellung*). Aucune propriété ne peut se trouver dans les choses comme simplement possibles, la possibilité n'étant pas une forme d'existence, mais une forme de pensée. » (HdM, I, p. 182) Lange refuse donc, comme Kant, l'idée de Leibniz selon laquelle une substance individuelle possède *in-esse* une identité logique.

En ce qui a trait à la seconde formulation de la thèse internaliste, il nous faut d'emblée souligner que Kant et Lange refusent d'adhérer au réalisme métaphysique qu'elle sous-tend. Kant argumente en ce sens à l'aide de la distinction entre la sphère phénoménale et la sphère nouménale. Elle lui permet d'affirmer que les prédicats phénoménaux ne peuvent être liés de manière intrinsèque à la substance nouménale qui les rend manifestes. Si Lange est tantôt critique et tantôt sceptique¹⁷¹ à l'égard de la distinction entre phénomène et noumène, il en vient quand même à affirmer que « le fondement transcendantal de notre organisme, nous reste [...] inconnu aussi bien que les choses qui ont de l'action sur nos organes. Nous n'avons jamais devant nous que le produit de deux facteurs. » (HdM, II, p. 448) Aussi bien Kant que Lange reconnaissent que nous n'avons accès qu'à une représentation phénoménale de la réalité.

Il faut par la suite remarquer que Kant admet l'existence d'un conditionnement de la nature par la loi de la causalité appliquée par notre entendement au divers sensible. Cela pourrait lui conférer une affinité avec la seconde version de la thèse internaliste. Cependant, Kant persiste à reconnaître l'importance épistémologique de la distinction entre substance et attribut : « D'après le principe de causalité, ce sont toujours des actions qui constituent le premier soubassement de tout changement des phénomènes, et ces actions ne peuvent donc pas résider dans un sujet qui lui-même change, parce que sinon, seraient requises d'autres actions, ainsi qu'un autre sujet qui

¹⁷¹ « Ces deux idées [(phénomène et noumène)] ne sont ni plus ni moins que le dernier produit d'une opposition déterminée par notre organisation, opposition dont nous ne pouvons dire si, en dehors de notre expérience, elle a une valeur quelconque. » (HdM, II, p. 59)

déterminerait ce changement¹⁷². » Kant maintient donc la pertinence de la distinction entre substance et attribut au sein de la sphère phénoménale, même s'il reconnaît les implications déterministes de la loi de la causalité¹⁷³. Même si Kant reconnaît le caractère synthétique de la connaissance empirique, il maintient au sein de la sphère phénoménale l'existence du concept de substance et d'attributs associé à un mode de prédication interne.

On pourrait donc penser que la naturalisation de l'épistémologie kantienne par Lange suffit pour maintenir la distinction entre substance et attribut, une fois transformée sous forme d'inclinations psychophysiques. De fait, il admet le caractère anthropomorphique de cette distinction. Cependant, il défend plutôt une thèse nominaliste et contextualiste qui partage, avant le temps, un caractère similaire à la thèse externaliste décrite par Rorty.

Contrairement à Kant, Lange soutient que la distinction entre la substance et l'attribut, dépend du contexte, ou plus précisément de la durée de la persistance d'une propriété¹⁷⁴. Il souligne ainsi le caractère heuristique de la distinction : « La séparation idéale de la substance et de l'accident est assurément un moyen commode et peut-être indispensable de s'orienter ; mais on doit reconnaître que la différence de la substance et de l'accident disparaît devant un examen approfondi. » (HdM, I, p. 182-183) Il y a donc une opposition entre le mode de prédication interne lié au naturalisme kantien, et reconnu à demi-mot par Lange, et le mode de prédication externe lié au pragmatisme nominaliste.

Contrairement à Kant, Lange soutient une thèse externaliste qui relativise le type de description rendu possible par le cadre épistémologique *a priori*. Il souligne le caractère éphémère, nominal et contextuel des unités de sens et de la distinction entre la substance et ses attributs.

¹⁷² Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, [A205/B250], p. 268.

¹⁷³ Cette distinction réside dans la persistance d'un substrat temporel, la substance, auquel se réfère constamment ce qui change, c'est-à-dire les prédicats accidentels.

¹⁷⁴ « Il est vrai que chaque chose a certaines propriétés unies entre elles d'une manière plus durable que d'autres ; mais aucune propriété n'est absolument durable » (HdM, I, p. 183)

[2.b.] Relation interne et externe d'un point de vue pratique

Jusqu'à présent, nous avons pu démontrer l'existence d'une opposition dans l'épistémologie de Lange entre le naturalisme kantien qui rend possible la persistance de la thèse internaliste et le pragmatisme nominaliste associé à la thèse externaliste. Il convient maintenant d'étudier l'implication de cette distinction dans sa philosophie pratique.

Pour ce faire, il faut d'abord se tourner vers la philosophie pratique de Kant et plus particulièrement vers sa morale. Il convient de porter une attention particulière à la relation interne qu'entretiennent la liberté et la loi morale au sein du concept de l'autonomie.

Dans la première section des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Kant explique qu'une « action accomplie par devoir tire sa valeur morale *non pas du but* qui doit être atteint par elle, mais de la maxime d'après laquelle elle est décidée¹⁷⁵. » Dans cet extrait, le philosophe explique que seule peut prétendre être morale l'action qui est voulue pour son caractère moral ; toute autre maxime motivée par une inclination sensible particulière ne saurait prétendre détenir un caractère moral similaire.

L'importance de cette détermination de la volonté dévoile son ampleur lorsqu'on considère l'autonomie comme l'unique chemin afin d'échapper au déterminisme du règne de la nature : « La *volonté* est une sorte de causalité des êtres vivants, en tant qu'ils sont raisonnables, et la *liberté* serait la propriété qu'aurait cette causalité de pouvoir agir indépendamment de causes étrangères qui la *déterminent*¹⁷⁶ ». Ainsi, seule peut prétendre être autonome la volonté qui se détermine indépendamment des inclinations extérieures. Une fois reformulée de manière positive, on peut affirmer que seule la volonté qui se détermine en fonction de sa participation au règne des fins, et manifeste ce faisant son caractère libre, peut se dire morale. On peut donc conclure que la loi

¹⁷⁵ Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, p. 66.

¹⁷⁶ *Ibid*, p. 127.

morale constitue la seule maxime qui permet à la volonté de ne pas aliéner sa liberté. Il y a donc un lien intime et interne qui unit la liberté et la loi morale au sein du concept d'autonomie. C'est d'ailleurs ce qu'on trouve exprimé dans la *Critique de la raison pratique* lorsque Kant dit de la liberté qu'elle est la *ration essendi* de la loi morale et de la loi morale qu'elle est la *ration cognoscendi* de la liberté ¹⁷⁷.

Si on se tourne maintenant vers Lange, on remarque une tension dans sa philosophie pratique puisqu'il semble soutenir à la fois un discours internaliste et externaliste.

Comme le remarque C. Bouriau, : « Lange dépasse [...] le dualisme kantien de la nature et de la liberté en inscrivant la liberté dans la continuité des racines vitales de l'individu. ¹⁷⁸ » À cette liberté naturalisée, Lange ajoute une tendance naturelle de l'homme, soit « le désir d'approfondir un sujet, la compréhension sympathique de l'ensemble du monde des phénomènes et le besoin naturels d'une harmonie des parties. » (HdM, II, p. 473.) Finalement, Lange reconnaît que « le principe de l'éthique existe *a priori*, non comme conscience formée et développée, mais comme [une] disposition [*Einrichtung*] de notre nature originelle [*ursprünglichen Anlage*] dont nous ne pouvons apprendre à en connaître l'essence [que] [...] peu à peu, *a posteriori*, et partiellement » (HdM, II, p. 503). Ces trois éléments nous permettent de conclure que les déterminations de la volonté ne sont au final que des manifestations des instincts de l'homme. Il y aurait alors un rapport interne et naturel de la volonté à ses idéaux symboliques.

Cependant, Lange manifeste à d'autres moments des réticences sérieuses contre la continuité établie entre la sphère de la nature et la sphère des valeurs. Cette réduction aurait pour effet de limiter l'explication des idéaux obtenus par le libre jeu de l'esprit poétique à un processus naturel psychophysique. Lange, conscient de l'écueil, distingue les deux sphères : « [...] Nous

¹⁷⁷ Voir Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Préface, [V 4], p. 90.

¹⁷⁸ Christophe Bouriau, « Lange face au dualisme kantien de la matière et de la forme », *Revue de métaphysique et de morale*, vol.3, no, 35, 2002, p. 374.

pouvons psychologiquement expliquer l'idée comme un produit du cerveau ; comme valeur intellectuelle, nous ne pouvons que la mesurer à des valeurs analogues. La cathédrale de Cologne ne se compare qu'à d'autres cathédrales ; ses pierres, à d'autres pierres » (HdM, II, p. 183) La volonté de distinguer la question de la valeur des idéaux symboliques et la question de leur origine est indéniable. Le concept de valeur ne saurait être mesuré à l'aune d'une cause psychologique ; il doit l'être à la lumière de valeurs analogues¹⁷⁹. L'origine naturelle des instincts est donc secondaire afin d'établir la valeur des idéaux symboliques. Une seconde conclusion en découle : si Lange refuse l'explication naturaliste des valeurs, il nous faut reconsidérer le type de relation qu'implique ce paradigme.

Il faut alors se tourner vers la métamorphose du concept d'autonomie pour être en mesure de comprendre le type de relation qu'entretiennent la volonté esthétique et ses idéaux symboliques. Nous avons observé précédemment que la transformation du concept de l'autonomie kantienne par Schiller et Lange est marquée par un effritement du caractère moral au profit du caractère l'esthétique. Nous avons aussi vu que le concept d'autonomie esthétique prend racine, chez Schiller, dans la dialectique entre un instinct formel, chargé de « rendre l'homme libre, [d']introduire de l'harmonie dans la diversité de ses manifestations, [et d']affirmer sa personne, en dépit de tous les changements de ses états¹⁸⁰ », et un instinct sensible, chargé « d'insérer l'homme dans les limites du temps et de le transformer en matière.¹⁸¹ » Cette dialectique permet l'émergence d'une tierce disposition, l'instinct de jeu, qui ne prend « sous sa protection aucune des

¹⁷⁹ Plusieurs questions surgissent d'ailleurs de cette distinction : quelle validité doit-on reconnaître au désir d'harmonisation de l'homme ? D'où vient l'importance qu'il accorde à l'unification formelle des idées directrices ? Quelle pertinence y aurait-il alors de souligner la présence d'un sentiment moral et de l'esprit poétique ? Lange peut-il conserver la validité de ces modalités du jugement pratique en faisant fief de leur origine ?

¹⁸⁰ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, XII, p. 171. Beiser fait remarquer que « While Schiller completely accepts Kant's account of the *morality of an action*, he is convinced that Kant still needs a theory of the *morality of a person*. » Friedrich Beiser, *Schiller as Philosopher : A Re-Examination*, p. 178.

¹⁸¹ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, *Op-cit*, XII, p. 167.

fonctions particulières de l'homme, est par cela même favorable à toutes sans distinction [...] pour cette seule raison qu'elle est le fondement de la possibilité de toutes.¹⁸² »

La reconduction de cette thèse par Lange sous la forme de la libre expression de l'esprit esthétique souligne le caractère externe de la relation qu'entretienne les idéaux symboliques et la volonté esthétique, déjà possiblement en germe chez Schiller.

C'est d'ailleurs ce que démontre Lange lorsqu'il dit que « le terrain de l'histoire est favorable à n'importe quel principe aussi bien qu'à celui de l'égoïsme. » (HdM, II, p. 485) Il ajoute : « Le triomphe [d'un] principe ne signifie en pratique que la direction dans laquelle le développement ultérieur doit s'opérer. » (HdM, II, p. 485) La première citation met l'accent sur l'historicité des idéaux symboliques, la seconde sur le caractère pragmatique qui oriente leur production¹⁸³. On remarque ainsi que seule importe l'expression de l'humanité par la pluralisation des idéaux symboliques ; ce processus permet un approfondissement de la connaissance de l'homme et son édification morale¹⁸⁴.

On peut ainsi conclure que Lange se réapproprie l'aspect formel de la morale kantienne. Il refuse toutefois la normativité associée à l'autonomie morale kantienne. Le caractère esthétique de la volonté la contraint à entretenir une relation extérieure avec le contenu des idéaux symboliques.

¹⁸² Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, XX, p. 269.

¹⁸³ Lange en vient même à remettre en question, sans peut-être sans rendre compte, lorsqu'il soutenait l'importance de certains idéaux symboliques qui font fi de la libre expression de la volonté esthétique comme l'économie politique ou la sympathie chrétienne. Le lecteur en vient alors à se demander s'il n'est pas pensable que la volonté esthétique puisse, pour le bien d'une époque ou une patrie, devoir disparaître.

¹⁸⁴ Ceci étant dit, il faut reconnaître que chacun des idéaux symboliques correspond à « un rapport avec l'essence de l'homme » (HdM, II, p. 183) puisqu'ils correspondent à une manifestation de son humanité. Les idéaux symboliques entretiennent donc un rapport interne au concept idéal de l'homme. Néanmoins, l'expression de cette humanité, c'est-à-dire le rapport qu'entretient chacun des idéaux symboliques avec la volonté esthétique, s'avère contingent, historiciste et pragmatique.

[2.c.] Le mode de prédication épistémologique et pratique est-il aporétique ?

Ceci étant dit, nous pouvons maintenant répondre à l'hypothèse formulée dans l'introduction. La présence d'un mode de prédication interne et externe dans l'épistémologie de Lange et dans sa philosophie pratique semble conduire à une aporie.

Dans le cadre épistémologique, le philosophe reconnaît à demi-mot que les dispositions psychophysiques partagent une affinité avec les catégories de substances et d'attributs. Cette affinité pourrait nous laisser croire qu'il réitère le mode de prédication interne exploité par Kant. Cependant, Lange refuse les liens qu'on pourrait tracer à partir de la reconduction naturaliste des thèses kantienne. Il propose plutôt une thèse nominaliste et pragmatique qui souligne le caractère externe ou contingent de la connaissance.

Dans le cadre pratique, Lange admet la présence d'instincts naturels qui oriente la production des idéaux symboliques. La distinction critique entre le domaine de la certitude empirique et le domaine des valeurs lui permet toutefois de négliger ces instincts afin d'établir la valeur des idéaux symboliques. Il privilégie la libre expression de l'esprit esthétique, dérivé de l'autonomie morale kantienne et de l'autonomie esthétique de Schiller. Or, cette volonté esthétique formelle, après avoir perdue de son caractère moral, n'admet plus la même normativité des idéaux symboliques. Ce rapport est externe, c'est-à-dire pragmatique et historique. Bref, même si Lange reconnaît que les dispositions psychophysiques sont susceptibles de produire une prédication interne, il refuse cette conclusion pour mettre de l'avant la prédication externe.

Ces conclusions fournissent une réponse à la seconde partie de notre hypothèse : il existe une tension similaire au sujet du type de prédication (interne ou externe) dans l'épistémologie de Lange et sa philosophie pratique. Il faut néanmoins reconnaître que cette similarité s'explique par des raisons différentes. Le choix du pragmatisme s'explique d'abord par une forme de prudence

épistémologique. Les fluctuations possibles de l'organisme humain limitent la fixité du cadre épistémologique. L'identité de la connaissance qui en résulte est ébranlée. Le choix s'explique peut-être aussi par l'influence des thèses de Darwin qui explique les variations biologiques à l'aide du critère pragmatique de l'opportunisme. Le cadre épistémologique n'aurait donc pas en vue la connaissance de la nature et de l'homme ; il serait le produit d'un processus de sélection naturelle. Quant à l'idéalisme esthétique, le choix est plutôt motivé par la réappropriation du criticisme kantien. Cette reconduction n'est possible, chez Lange, qu'à partir de l'évidement du caractère moral au profit du caractère esthétique. Ainsi, s'il existe une similarité épistémologique et pratique liée à la primauté de la prédication externe, les raisons qui motivent ce type de prédication divergent.

Ceci étant dit, l'étude de l'influence du perspectivisme sur les jugements déterminant et réfléchissant, de même que l'étude du mode de prédication nous auront permis d'argumenter en faveur de la relative systématisme dans la philosophie de Lange. D'une part, une même problématique naît de la méconnaissance de l'étendue des jugements réflexifs. Même si le philosophe prétend reconduire un cadre épistémologique et pratique qui permet la production de jugements déterminants, le caractère réflexif lié à la découverte des dispositions de l'organisation psychophysique et de la perspective associée à l'idéalisme esthétique rend seulement possible leur portée constitutive. D'autre part, malgré la reconduction de la philosophie kantienne qui exploite la prédication interne dans l'épistémologie et la philosophie pratique, Lange articule sa philosophie autour de la prédication externe ; il met de l'avant le caractère pragmatique, nominaliste et contextuel de la connaissance en plus d'affirmer l'aspect pluriel des idéaux symboliques qui déterminent la volonté au gré de l'histoire. Ces deux points s'ajoutent au caractère critique de sa

philosophie qui traverse les deux pans de sa philosophie et qui constituent l'armature de cette dernière.

CONCLUSION

Nous nous sommes référés dans l'introduction aux propos du philosophe néo-kantien Windelband. Ce dernier a résumé de manière admirable le projet de Lange dans *l'Histoire du matérialisme* : « Overcoming of materialism consisted precisely in demonstrating that materialism was metaphysics and then from the standpoint of the critical philosophy showing that metaphysics was impossible¹⁸⁵ ».

Ce raisonnement résume l'essentiel de la reconduction du geste critique kantien pour Lange. Contre les prétentions extensives du matérialisme scientifique, le retour à Kant doit permettre d'établir un cadre normatif qui délimite le domaine légitime des théories scientifiques tout en dégageant une sphère réservée à la philosophie pratique.

Nous avons tenté dans ce mémoire d'évaluer les ramifications du criticisme kantien dans la pensée épistémologique et pratique de Lange. Nous avons cherché plus particulièrement à jauger la systématisme et la cohérence de la naturalisation de l'épistémologie kantienne et son influence sur l'esthétisation de la philosophie pratique proposée par Lange.

Pour rendre possible cette évaluation (i.e. le troisième chapitre), il convenait d'abord d'établir en quoi consiste l'épistémologie naturalisée de Lange et son idéalisme esthétique (i.e. le second chapitre). Cependant, il semblait incontournable d'établir les lignes directrices qui guident l'exposition du propos développé dans *l'Histoire du matérialisme*. C'est pourquoi, dans notre premier chapitre, nous avons abordé la réfutation du réalisme épistémologique des matérialistes scientifiques et de l'idéalisme de Kant.

¹⁸⁵ Klaus Christian Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism: German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*, p. 162.

Concernant les matérialistes, Lange étudie deux paradigmes scientifiques : le paradigme physique et le paradigme psychologique. D'emblée, la critique met en lumière les limites communes aux deux paradigmes scientifiques : on ne peut connaître ni « le monde mort, muet et silencieux des atomes vibrants » (HdM, II, p.170), ni le monde de la conscience doté d'un caractère intentionnel et d'un point de vue limité sur la réalité. Cette double limite n'est pas sans rappeler l'approche critique proposée par Kant dans la *Critique de la raison pure*. Il reconnaît lui aussi le caractère inconnaissable du monde en lui-même et de l'unité de la conscience.

Avant d'étudier plus en détail les implications kantiennes de la pensée Lange, ce qui fait l'objet du second chapitre, nous avons examiné la critique de la psychologie et de la physique qu'il propose. Lange présente en effet une critique interne du paradigme physique, opposant la représentation mécanique à la représentation mathématique, et du paradigme psychologique, opposant la psychologie des facultés à la psychologie des processus psychiques.

Il faut souligner au passage la qualité esthétique et systématique du propos de Lange qui propose une critique similaire contre les deux paradigmes scientifiques. Il dénonce le caractère subjectif et anthropomorphique des concepts qui sont mis en œuvre par la représentation mécanique de la physique et par la psychologie des facultés. Tant la physique que la psychologie projettent en quelque sorte une représentation sur la réalité qui doit être expliquée. Cette projection a un double résultat : l'atome devient une sphère dotée d'une masse et d'une étendue et les facultés sont conçues comme le produit de l'identification de l'activité du cerveau et de l'activité de l'homme.

À cette critique concernant le caractère subjectif des concepts s'ajoute une critique concernant leur hypostase. Contrairement à ce que prétend la physique mécanique et la psychologie des facultés, les atomes et les facultés ne sont pas des réalités substantielles. Il s'agit

de concepts nominaux et pragmatiques qui permettent à la fois de classer provisoirement la réalité et d'y introduire un sens.

Ces deux critiques justifient, selon Lange, la primauté accordée aux concepts relationnels de « forces » et de « processus psychiques ». Il faut reconnaître toutefois que leur usage limite la portée épistémologique revendiquée par la physique et la psychologie. Ces deux domaines ne peuvent plus prétendre accéder aux fondements derniers des phénomènes observés. Les lois et les concepts n'ont dès lors qu'une réalité nominale associée à la pluralité des événements empiriques observables.

En plus de limiter les prétentions métaphysiques des sciences de la nature, l'étude proposée par Lange démontre l'existence d'une pluralité de perspectives au sein même des paradigmes scientifiques. La physique partagée entre les deux représentations de l'atome doit aussi composer avec une représentation sensible de la réalité suivant les contextes. La psychologie doit, elle, composer avec la physiologie et l'approche phénoménaliste de la réalité. Cette pluralité des perspectives au sein d'un même paradigme scientifique, qui possèdent chacune une légitimité contextuelle, justifie une approche sceptique aisément compatible avec le perspectivisme proposée par Lange.

Suite à cette immersion au sein de la physique et de la psychologie du XIXe siècle, nous avons voulu souligner que malgré la reconduction du criticisme kantien, Lange prend ses distances face au caractère idéaliste de la philosophie de Kant. Il s'en prend plus particulièrement, au caractère métaphysique de la déduction des catégories transcendantales et au caractère acquis des formes *a priori* de l'intuition sensible. Cette critique de l'idéalisme kantien, aussi problématique

soit-elle dans certains de ses aspects, nous a révélé deux problèmes étudiés dans la section épistémologique du second chapitre¹⁸⁶.

Cette section du second chapitre expose les deux niveaux de discours employés par Lange. D'une part, on trouve un discours cognitif qui porte sur la validité de la connaissance factuelle. Lange hésite à ce propos entre une thèse naturaliste et une thèse nominaliste. D'autre part, on trouve un discours métacognitif qui concerne le processus par lequel est découverte cette même connaissance. Lange, de manière surprenante, adopte ici une thèse plutôt naturaliste, ce qui teinte de manière très particulière la nature de son néokantisme. .

On peut résumer cette thèse cognitive naturaliste en trois points.

D'abord, Lange naturalise le cadre épistémologie *a priori* de Kant en associant les formes de l'intuition sensible et les catégories de l'entendement à des dispositions psychophysiques de l'être humain. Cette naturalisation lui permet de mettre l'accent sur « la synthèse sensorielle des impressions [qui] est bien plutôt la base sur laquelle seulement une catégorie de la substance pourra se développer.¹⁸⁷ » (HdM, II, n.126) Les catégories de l'entendement et les formes de l'intuition sensible, telles que les conçoit Kant, s'avèrent le produit du processus de fixation conceptuelle.

Ensuite, nous avons tenu à souligner le caractère prescriptif lié au terme « disposition ». Lange souligne à cette effet que « nos sensations en apparence les plus simples [...] constituent aussi elles-mêmes des produits complexes à l'infini... » (HdM, II, p.432) Notre philosophie limite ainsi les prétentions explicatives des sciences psychophysiques¹⁸⁸. Lange privilégie plutôt une

¹⁸⁶ La question de la naturalisation de l'épistémologie kantienne, qui participe à la thèse cognitive, trouve ses racines dans la critique contre le caractère métaphysique des catégories de l'entendement exposée en première partie. La question de l'émergence des formes de l'intuition sensible malgré leur caractère *a priori* constitue, elle, le cœur du discours métacognitif.

¹⁸⁷ Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, nous pouvons émettre certains doutes quant à la portée réelle de cette lecture proposée de Kant.

¹⁸⁸ Il faut noter au passage que le thème n'est pas étranger aux propos tenus dans notre premier chapitre.

description de la succession des phénomènes qui emploie le concept de causalité sous sa forme hypothétique.

Finalement, la finitude de la connaissance rendue possible par les dispositions psychophysiques et la pluralisation des interprétations scientifiques de la réalité pousse Lange à soutenir un pluralisme perspectiviste. C'est en fin de compte une pluralité de perspectives, parfois incommensurables entre elles, aussi légitimes les unes que les autres, qui explique notre représentation de la nature et de la vie. L'unité du réel ne se dissout pourtant pas dans cette pluralité de perspectives. La cohérence de l'explication du réel dépend d'une convergence des diverses perspectives. Il en vient ainsi à postuler l'existence d'une chose en soi. Même si elle est inconnaissable, la chose en soi fournit une assise à l'unité de la réalité. Ce concept, aussi important puisse-t-il être, n'aura pourtant pour lui de pertinence qu'à l'intérieur du cadre de notre représentation.

Ceci étant dit, nous avons précédemment mis en valeur le fait que la thèse cognitive de Lange implique non seulement un pendant naturaliste, mais aussi un pendant nominaliste. Nous pouvons exposer ce dernier pendant en deux points.

D'une part, notre philosophe limite la portée épistémologique des unités de sens qui composent notre connaissance. Il s'agit de mots obtenus par un processus d'abstraction qui n'ont pour seule légitimité que la pluralité des événements particuliers qui le composent. Ces unités de sens n'ont d'autres fins que d'introduire un sens dans le monde en produisant une classification utile du réel qui permet la formulation d'idées complexes.

D'autre part, la formation des unités de sens et des relations qui les coordonnent les unes aux autres repose sur une conception du temps. Lange met l'accent sur la notion de « durée » et donc sur le caractère contextuel qui permet de définir une propriété. Il en va de même pour les

relations qu'entretient une substance à ses attributs. La validité de l'opposition entre la substance et ses attributs repose donc sur la juxtaposition de certaines propriétés ayant des durées différentes. La distinction entre la substance et ses attributs se trouve ainsi fortement relativisée.

La conciliation du pendant naturaliste et du pendant pragmatique ou nominaliste du discours cognitif de Lange n'est pas sans soulever un problème crucial. Il concerne plus généralement la validité de la connaissance et plus particulièrement le mode de prédication qu'implique chacune des deux thèses. Nous avons choisi de traiter de ce problème dans notre troisième chapitre. Il nous semblait en effet plus prudent d'exposer avec le plus de systématisme possible la thèse épistémologique proposée par Lange avant d'en critiquer la cohérence. C'est pourquoi nous avons juxtaposé l'exposition du discours cognitif partagé entre naturalisme et pragmatisme et le discours métacognitif naturaliste.

L'enjeu principal autour du discours métacognitif concerne la conciliation du caractère *a priori*, nécessaire et universel des dispositions psychophysiques et leur fluctuation éventuelle au gré du processus évolutif décrit par Darwin. Pour justifier le caractère nécessaire et universel des dispositions psychophysiques, Lange s'aide de l'image d'un télescope. Il indique que même si le contenu de l'expérience varie en fonction du contexte de référence utilisé, la forme nécessaire, universelle, et donc *a priori*, des jugements de connaissance persistent. En d'autres mots, Lange reconnaît la validité normative nécessaire et universelle des jugements de connaissance, même si ces derniers trouvent leur origine dans la condition biologique de l'être humain susceptible d'être transformée.

Nous avons vu que la conciliation des pendants naturaliste et pragmatique au sein du discours cognitif fait place à un problème qui touche le mode de prédication. La conciliation des discours cognitif et métacognitif soulève, elle aussi, un problème. Celui-ci concerne la distinction

entre le jugement réflexif et le jugement constitutif. Encore une fois, néanmoins, nous avons traité de ce problème au troisième chapitre de notre travail.

Le deuxième pan essentiel de notre recherche concerne l'influence pratique du criticisme kantienne chez Lange, c'est-à-dire comment il parvient à limiter l'expansion du discours scientifique qui prétend fournir une explication intégrale du réel afin de dégager une sphère légitime à la philosophie pratique.

Lange cherche à montrer que les sciences exactes ne peuvent fournir un principe directeur à l'agir moral. Plus exactement, il veut montrer que la critique des matérialistes contre l'institution religieuse et la préséance accordée aux sciences affecte la possibilité de spéculer qui s'avère nécessaire à la philosophie pratique. L'argumentaire de notre philosophe culmine dans la distinction épistémologique, voire sémantique, entre le discours scientifique et le discours pratique. Cette distinction permet plus exactement à Lange de soutenir l'incommensurabilité des discours scientifiques et pratiques qui divergent au sujet du domaine de validité, de la méthode et du critère d'évaluation qu'ils emploient. Par cette distinction, Lange affirme, dans un esprit kantien, l'autonomie et la légitimité de la philosophie pratique, tout en refusant de recourir comme Kant à des arguments d'ordre « métaphysique ».

La philosophie pratique de Lange prend assise dans une « disposition de notre nature originelle » (HdM, II, p.503) qui ne se découvre à la conscience que par degrés et au fil de l'expérience. Cette « nature originelle » est aussi le fondement de l'esprit poétique. Ce dernier constitue essentiellement un héritage de l'interprétation des textes kantien par le poète Schiller. La philosophie de Schiller, reprise par Lange, doit « rendre l'homme libre, introduire de l'harmonie dans la diversité de ses manifestations, [et]affirmer sa personne, en dépit de tous les

changements de ses états¹⁸⁹ ». Elle doit aussi « insérer l'homme dans les limites du temps et [...] le transformer en matière.¹⁹⁰ » Ces deux pendants de la philosophie pratique doivent être développés par une éducation esthétique. Elle favorise l'émergence de l'instinct de jeu ou de création qui fait place à la libre expression de la volonté esthétique.

L'évidement du caractère moral de la philosophie kantienne au profit du caractère esthétique que lui confère Schiller, pousse Lange à ne considérer que l'expression formelle de la volonté esthétique à travers la production d'idéaux symboliques. C'est ainsi que la démultiplication de ces idéaux devient la condition de possibilité de l'approfondissement de la connaissance de l'homme par lui-même. Cet approfondissement intellectuel s'accompagne d'un processus d'édification spirituelle et morale.

C'est donc une distinction épistémologique, voire sémantique, qui permet la reconduction de l'idéalisme esthétique de Schiller et met en valeur la libre expression de la volonté esthétique.

Cette exposition générale de la pensée théorique et pratique de Lange, nous a conduit, dans le troisième chapitre de notre thèse, à étayer l'influence de la naturalisation de l'épistémologie kantienne sur la philosophie pratique. Afin de démontrer qu'il existe une telle influence, nous avons soutenu deux thèses. La première démontre le caractère aporétique, ou plutôt problématique, des thèses épistémologique et pratique de Lange. La seconde soutient que c'est à travers les apories ou problèmes auxquels conduit la pensée de notre philosophe, que l'on peut, aussi paradoxal que cela puisse paraître, une relative systématité de son projet philosophique.

Pour parvenir à cette conclusion, nous avons privilégié deux thèmes que nous avons déjà évoqués précédemment : l'opposition du jugement réflexif et du jugement constitutif, de même que les modalités internes et externes de la prédication des propriétés à un sujet.

¹⁸⁹ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, XII, p. 171.

¹⁹⁰ *Ibid.* XII, p. 167.

Concernant les types de jugements, nous avons démontré que l'épistémologie et la philosophie pratique de Lange aboutissent à un perspectivisme qui limite la possibilité d'établir à nouveau un cadre constitutif pour l'expérience et la connaissance

D'un point de vue épistémologique, l'organisation psychophysique devrait normalement rendre possible la formulation des jugements constitutifs sur l'expérience et la connaissance. Au sein de ce cadre biologique *a priori* peut alors s'échafauder une connaissance réflexive, pragmatique et nominale. Cependant, seule une investigation scientifique, associée au jugement réflexif, nous donne accès à l'organisation psychophysique. Ainsi, le cadre biologique *a priori* ne peut être établi qu'à partir d'un jugement réflexif.

D'un point de vue pratique, la libre expression de la volonté esthétique doit constituer la condition de possibilité de la production des idéaux symboliques. Cependant, nous découvrons cette « disposition de notre nature originelle » à travers l'expérience du conflit de la pluralité des idéaux symboliques qui se révèle à nous progressivement et partiellement. Or, l'idéalisme esthétique de Lange n'est en définitive qu'une perspective dans le conflit des valeurs ; il n'est découvert qu'à travers l'expérience morale, c'est-à-dire grâce à des jugements réflexifs.

Bref, l'épistémologie et la philosophie pratique de Lange débouchent sur une confusion similaire qui touche les jugements constitutifs et réflexifs. Dans les deux cas, notre auteur prétend réinstaurer un cadre *a priori* qui doit rendre possibles des jugements constitutifs. On remarque néanmoins que le cadre constitutif ne peut être découvert qu'à travers un jugement réflexif. Or, les jugements réflexifs, produisant des concepts empiriques contingents, ne nous permettent pas de conclure à l'existence d'un cadre *a priori* nécessaire. Cependant, la contingence de ces mêmes jugements ne rend pas impossible l'existence d'un cadre épistémologique ou pratique *a priori*. Ils sont uniquement possibles. Ce constat ne permet pas d'associer le qualificatif aporétique à la

pensée de Lange. Toutefois, la présence du même dilemme dans son épistémologie et dans sa philosophie pratique nous pousse à conclure qu'il existe une relative systématisme dans la pensée de cet auteur.

Concernant le second thème, les modalités de la prédication, nous avons démontré que la reconduction du criticisme kantien ne fait pas place à un mode de prédication interne attendu, mais plutôt à un mode de prédication externe lié au caractère pragmatique des jugements de connaissance.

Dans le cadre de l'épistémologie, on aurait pu s'attendre de la reconduction de l'idéalisme kantien qu'elle fasse place à un mode de prédication interne. Dans les circonstances, la philosophie transcendantale de Kant rejette le mode de prédication interne *in-esse* de Leibniz et adopte un mode de prédication externe qui associe la notion de substance à la persistance temporelle. Certes, Lange reconnaît le caractère anthropomorphique de la distinction entre la substance et les attributs. Cependant, devant les fluctuations possibles de l'organisme humain, décrites par la théorie de Darwin, Lange préfère ultimement limiter la portée épistémologique des concepts produits par l'entendement et la raison. Le mode de prédication interne lié aux dispositions psychophysiques s'éclipse pour faire place à un mode de prédication externe produisant des concepts nominalistes pragmatiques et contextuels. Lange délaisse la référence à un substrat temporel permanent et mise sur la comparaison des durées et des contextes afin d'établir l'identité heuristique des prédicats. Notre connaissance ne concerne pas l'identité essentielle ou phénoménale des choses ; elle nous permet seulement d'introduire du sens dans notre représentation du monde.

Dans le cadre pratique, Lange reconnaît l'implication d'un principe naturel *a priori* dont la découverte progressive dépend de la production d'idéaux symboliques. Ces derniers doivent être considérés comme des manifestations essentielles du principe naturel. Notre philosophe tient

toutefois à distinguer l'origine naturelle des idéaux et leur validité. Lange se fait toutefois discret concernant le rapport normatif qu'entretient la volonté esthétique et ses idéaux symboliques. L'évidement du caractère moral de l'autonomie chez Kant, au profit de son caractère esthétique chez Schiller, permet à Lange de souligner l'extériorité du rapport qu'entretient la volonté aux idéaux symboliques. En effet, l'esprit esthétique est favorable à tous ces idéaux sans distinction « pour cette seule raison qu'elle est le fondement de la possibilité de toutes¹⁹¹. »

Ainsi, dans les deux cas, on a affaire à une pensée à première vue aporétique puisque Lange soutient à la fois l'existence d'un mode de prédication interne et externe. Cependant, nous avons démontré dans le cadre épistémologique, que le scepticisme entourant l'implication exacte des dispositions psychophysiques dans la représentation de la nature, explique la primauté accordée à la thèse caractère pragmatique et nominaliste. Dans le cadre pratique, la distinction entre le domaine de la nature et le domaine des valeurs permet à Lange de reconnaître la présence naturelle d'un principe moral, mais il refuse d'en faire le principe déterminant la libre expression de l'esprit esthétique. Malgré une justification différente, Lange opte pour la prédication externe au détriment de la prédication interne.

Ainsi, on peut titrer de ces explications deux conclusions. D'une part, la pensée de Lange si elle n'est pas aporétique, n'en est pas moins problématique. D'autre part, et c'est ce point qui nous intéresse plus particulièrement, une systématité apparaît grâce aux éléments problématiques dans la pensée de notre philosophie. La reconduction du criticisme kantien force Lange à établir un cadre épistémologique et pratique *a priori* susceptible de rendre possible des jugements constitutifs. Sa tentative échoue partiellement dans les deux cas puisqu'on ne connaît les dispositions psychophysiques et l'esprit esthétique qu'à travers des jugements réflexifs. Ces jugements rendent uniquement possible l'existence d'un cadre *a priori*. De plus, on était en droit

¹⁹¹ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, XX, p. 269.

d'attendre que de la reconduction de la philosophie kantienne fasse place à un mode de prédication interne tant en épistémologie qu'en pratique. Or, comme nous l'avons montré, l'incertitude qui entoure les dispositions psychophysiques et la distinction des domaines de validité mène Lange à privilégier un mode de prédication externe qui modifie et atténue fortement son point de départ kantien.

Comme nous avons pu le constater, la pensée relativement systématique de Lange, sans être aporétique, est toutefois traversée par plusieurs dilemmes. Ces dilemmes philosophiques furent historiquement féconds. On peut tracer deux tendances interprétatives qui résument la réception de *l'Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque* au XIX^e siècle en Allemagne.

La première tendance interprétative se trouve chez Hans Vaihinger (1852-1933), l'auteur de la *Philosophie du comme si* (1911). Ce dernier, sous l'influence de Darwin, radicalise la naturalisation de l'épistémologie kantienne. Cela a pour effet d'accentuer les conséquences pragmatiques associées au statut de la connaissance.

Il explique à ce sujet que « le monde de la représentation tout entier se tient entre ces deux pôles que sont la sensation et le mouvement [(i.e la réaction de l'organisme à la sensation)]. [...] [Ce] monde intermédiaire infini [...] ne sert qu'à enrichir, affiner, adapter et faciliter la médiation entre ces deux éléments¹⁹². » L'ordonnancement du « monde intermédiaire » est donc guidé par un principe d'opportunisme ; l'homme cherche instinctivement à accentuer sa capacité de prévoir, dans un contexte donné, les mouvements des phénomènes sensibles et les effets des impulsions volontaires qu'il peut introduire dans la nature.

¹⁹² Hans Vaihinger, *La Philosophie du comme si*, trad. Christophe Bouriau, Paris Kimé, 2013, XIV, p. 56.

Pour ce faire, Vaihinger souligne le caractère fictionnel de la connaissance et des jugements: « Le jugement s'effectue en pleine conscience de son invalidité, mais en même temps on admet tacitement que son effectuation est permise, qu'elle est utile et appropriée pour la personne, pour l'approche subjective qui est la sienne¹⁹³. » Ainsi, délaisse-t-il définitivement le principe logique de la vérité adéquation au profit d'une vérité fictionnelle et fonctionnelle.

Cette conception du jugement affecte sa philosophie pratique : « Le concept de Lange si souvent mécompris, celui de "création imaginative ", apparaît [...] comme une vague formulation de ce que je nomme "fiction"¹⁹⁴. » L'imagination, qui a sa source dans la psychè humaine, produit des fictions pratiques qui contredisent le réel, mais qui sont dotées d'une valeur extraordinaire pour guider l'agir moral. On peut donner l'exemple du concept de "liberté" qui « n'a de valeur que s'il est considéré comme une fiction efficace, toutes les fictions étant des manifestations de l'activité organique finalisée de la fonction logique¹⁹⁵. » Le même raisonnement tient pour les concepts d'« humanité », de « Dieu » et d'« immoralité ».

Par opposition au pragmatisme naturalisé de Vaihinger se trouve la pensée du philosophe Hermann Cohen. Ce dernier propose une refonte méthodique de l'idéalisme kantien qui met en valeur l'unité du transcendantal et de l'*a priori*. Si Cohen reconnaît l'effort déployé par Lange afin de dévoiler les contradictions inhérentes au matérialisme, il lui reproche néanmoins d'avoir négligé les implications philosophiques de l'organisation psychophysique. La pensée de Cohen s'oppose à la pensée de Lange puisqu'il distingue de manière tranchée la valeur transcendantale de l'*a priori*, c'est-à-dire son statut métaphysique, et sa valeur psychophysique.

« La théorie de l'expérience prend [alors] les allures d'une théorie de l'expérience *scientifique* et le dispositif aprioriste de la connaissance [...] se définit comme un ensemble de

¹⁹³ Hans Vaihinger, *La Philosophie du comme si*, §27 p. 210.

¹⁹⁴ *Ibid.* IX, p. 41.

¹⁹⁵ *Ibid.* IX, p. 39.

méthodes pour la constitution de la science mathématique de la nature¹⁹⁶. » Plus exactement, l'idéalisme méthodique de Cohen cherche à définir les conditions de possibilités formelles du factum de l'expérience scientifique. Pour ce faire, il emploie le concept d'« hypothèse », inspiré d'une lecture mathématique des idées platoniciennes, « comme "présupposé" de la légalité de l'être, comme instrument méthodologique pour conférer aux phénomènes leur authentique réalité transcendante¹⁹⁷ ». La réalité phénoménale se construit en fonction de ces déterminations légales qui permettent à la science d'être objective. Plus exactement les « anticipations de la perception [...] [font] du degré (et de la grandeur intensive) non pas une qualité de l'objet auquel on accède dans la sensation, mais un produit de la continuité de la pensée pour la sensation¹⁹⁸.

La reconnaissance d'un factum n'est pas le propre de la science de la nature. Elle s'étend par delà le domaine de l'expérience empirique à une science de l'humanité, qui concerne les réalisations plus générales de la culture. Cette science trouve sa source dans la jurisprudence pure, soit chargée d'établir les lois universelles qui régissent l'agir humain. Ces lois normatives servent à diriger l'éthique dont la principale tâche est de réaliser « le véritable contenu de la loi morale[, c'est-à-dire] "la communauté d'êtres autonomes" qui réalisent téléologiquement la nature nouménale de l'homme¹⁹⁹. » C'est donc à travers l'histoire et la culture que doit se manifester et se rendre objective l'unité de l'humanité de l'homme.

Ce bref aperçu de la réception de l'*Histoire du matérialisme* au XIXe siècle nous permet de démontrer le caractère fécond des problématiques internes de l'épistémologie naturalisée de Lange et de son idéalisme esthétique. Elle admet à la fois l'interprétation pragmatique et naturaliste de Vaihinger et l'idéalisme transcendantal et méthodique de Cohen. Lange se trouve ainsi au

¹⁹⁶ Massimo Ferrari, *Retours à Kant : Introduction au néokantisme*, p. 56.

¹⁹⁷ *Ibid*, p. 31.

¹⁹⁸ *Ibid*, p. 55.

¹⁹⁹ *Ibid*, p. 33.

carrefour de deux orientations philosophiques qui marqueront l'histoire de la pensée à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, soit le néokantisme de l'École de Marbourg et le pragmatisme. La pensée de Lange vaut certes pour elle-même, mais peut-être plus encore pour ce qu'elle a contribué à mettre en branle.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

LANGE, Friedrich-Albert, *Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque*, trad. B. Pommerol, Paris, Schleicher Frères, 2 volumes, 1990-1991, 1214 pages²⁰⁰.

LANGE, Friedrich-Albert, *History of Materialism and Criticism of its Present Importance*, trad. E. C. Thomas, Boston, James R. Osgood and C^{ie}, London, Trübner & co., 2ème édition, 3 volumes, 1877-1881, 1101 pages²⁰¹.

LANGE, *Geschichte des materialismus und Kritik seiner Bedeutung in der Gegenwart*, Leipzig, Baedeker, 1908, 2 volumes, 1008 pages²⁰².

Sources secondaires

ANDERSON, Lanier, « Neo-Kantianism and the Roots of Anti-Psychologism », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 13, no. 2, 2005, pp. 287-323.

ANDERSON, Lanier, « Synthesis, Cognitive Normativity and the Meaning of Kant's Question, "How are synthetic cognition a priori possible ?" », *European Journal of philosophy*, vol. 9, no. 3, 2001, pp. 275-305.

ANDERSON, Lanier, « Truth and Objectivity in Perspectivism », *Synthese*, vol. 115, no. 1, 1998, pp. 1-32.

BEISER, Frederick C., « Encounter with Darwinism » dans *The Genesis of Neo-Kantianism*, Oxford, Oxford University Press, 2015, pp. 422-454.

BEISER, Frederick C., « Dispute with Kant » et « The Philosophy of Freedom » dans *Schiller as Philosopher : A Re-Examination*. Oxford, Clarendon Press, 2005, pp. 169-190 et pp. 213-237.

BEISER, Frederick C., « Friedrich Albert Lange, Poet and Materialist Manqué » dans *The Genesis of Neo-Kantianism*, Oxford, Oxford University Press, 2015, pp. 357-397.

BONNEMAISON, Marc, « Sur la réception en France de l'*Histoire du matérialisme*, par Lange », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 1, no. 69, 2011, pp. 61-75.

²⁰⁰ Version électronique : LANGE, Friedrich-Albert, *Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque*, http://classiques.uqac.ca/classiques/lange_FA/lange_FA.html, 16 août 2016. Les références à LANGE, Friedrich-Albert, *Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque*, trad. B. Pommerol, Paris, Schleicher Frères, 2 volumes, 1990-1991, 1214, pages sont faites à même le texte.

²⁰¹ Version électronique : LANGE, Friedrich-Albert, *History of Materialism and Criticism of its Present Importance*, (vol. 1.) <https://archive.org/details/historyofmateria00lang>, (vol. 2.) <https://archive.org/details/historyofmateria02lang>, (vol. 3.) <https://archive.org/details/historyofmateria03lang>.

²⁰² Version électronique : LANGE, *Geschichte des materialismus und Kritik seiner Bedeutung in der Gegenwart*, <https://archive.org/details/geschichtedesma00lang>.

- BORING, Edwin, G., *A History of Experimental Psychology*, New York, The Century Co., 1929, 777 pages.
- BOURIAU, Christophe, *Le « comme si » : Kant, Vaihinger et le fictionalisme*, Paris, Cerf, 2013, 245 pages.
- BOURIAU, Christophe, « Lange face au dualisme kantien de la matière et de la forme », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 3, no, 35, 2002, pp. 363-377.
- C. WILM, Emil, « The Relation of Schiller's Ethic to Kant », *The Philosophical Review*, vol. 15, no. 3, mai 1906, pp. 277-292.
- COHEN, Hermann, *Introduction à l'histoire du matérialisme de Friedrich Albert Lange*, trad. Marc de Launay, Paris, Hermann, 2012, 271 pages.
- CUMMINS, Robert, « Functional Analysis », *The Journal of Philosophy*, vol. 72, no. 20, novembre 1975, pp. 741-765
- EDMEN, Chrisian, J., *Nietzsche's Naturalism : Philosophy and the Life Sciences in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, 254 pages.
- FERRARI, Massimo, *Retours à Kant : Introduction au néokantisme*, trad. Thierry Loisel , Paris, Cerf, 2001, 224 pages.
- FREULER, Léo, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, Paris, Vrin 1997, 296 pages.
- FREULER, « Apriorisme et psychologisme sont-ils compatibles ? L'interprétation empiriste de la *Critique de la raison pure* de Beneke à J. B. Meyer », *Revue de Métaphysique et de Morale*, no. 3, juillet-septembre 2002, pp. 353-373.
- FRIEDMAN, Michael, « Regulative and Constitutive », *The Southern Journal of Philosophy*, vol. 30, supplément, 1991, pp. 73-102
- HATFIELD, Gary, *The Nature and the Normative : Theories of Spatial Perception from Kant to Helmholtz*, Cambridge, The MIT press, 1990, 366 pages.
- HOLZHEY, Helmut, « Idéalisme et matérialisme. Hermann Cohen, sur Friedrich Albert Lange », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 1, no. 69, 2011, pp. 7-17.
- JENSEN, Anthony, « Helmholtz, Lange, and Unconscious Symbols of the Self » dans João Constancio, Maria Joao Mayer Branco, Bartholomew Ryan, (dirs.), *Nietzsche and the Problem of Subjectivity*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2015, pp. 196-218.
- KAIL, P. J. E., « Nietzsche and Hume : Naturalism and Explanation », *Journal of Nietzsche Studies*, no. 37, printemps 2009, pp. 5-22.
- KITSCHER, Patricia, « Revisiting Kant's Epistemology : Skepticism, Apriority, and Psychologism », *Noûs*, vol. 29, no 3, septembre 1995, pp. 285-315.

- KÖHNKE, Klaus Christian, *The Rise of Neo-Kantianism: German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*, trad. R. J. Hollingdale, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 290 pages.
- GORI, Pietro, « Psychology without a Soul, Philosophy without an I, Nietzsche and 19th Century Psychophysics (Fechner, Lange, Mach) » dans João Constancio, Maria Joao Mayer Branco, Bartholomew Ryan, (dirs.), *Nietzsche and the Problem of Subjectivity*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2015, pp. 166-195.
- LONGUENESSE, Béatrice, *Kant et le pouvoir de juger : Sensibilité et discursivité dans l'Analytique transcendantale de la Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1993, 482 pages.
- LUFT, Sebastian, « " The Standpoint of Ideal " from *The History of Materialism* (1873) » dans *The Neo-Kantian Reader*, London & New York, Routledge, 2015, pp. 63-78.
- NOLEN, Désiré, « L'idéalisme de Lange », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 4, juillet à décembre 1877, pp. 380-401.
- LALANDE, André, « Faculté », *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2010, pp. 332-336.
- NOLEN, Désiré, « Le matérialisme de Lange », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 4, juillet à décembre 1877, pp. 380-401.
- PATTON, Lydia, « Logic and Philosophy of Science in the Early Marbourg School », Professeure associée de philosophie, Virginia Tech, 21 février, conférence. www3.nd.edu/~hps/Marburg%20Logic1.pdf. (consultée le 18 janvier 2016)
- RICHARD, A. Richards, « Darwin's Philosophical Impact » dans Dean Moyer (ed.), *The Routledge Companion to 19th Century Philosophy*, London, Routledge, 2010, p. 481.
- ROEHR, Sabine, « Freedom and Autonomy in Schiller », *Journal of the History of Ideas*, vol. 64, no. 1, janvier 2003, pp. 119-134.
- RORTY, Richard, « Relations, Internal and External » dans Paul Edwards (ed.), *The encyclopedia of Philosophy*, New York, Macmillan, 1967, vol. 7, pp. 125-133.
- RUSSELL, Bertrand, « Introduction : Materialism, Past and Present », dans *The History of Materialism*, New York, Routledge & Kegan Paul, 1925, pp. v-xix.
- SCOTT, Edgar, « Limits of Experience and Explanation : F. A. Lange and Ernst Mach on Things in Themselves », *British Journal for the History of Philosophy*, 2013, vol. 21, no. 1, pp. 100-121.
- SCOTT, Edgar, « The Physiology of the Sense Organs and Early Neo-Kantian Conceptions of Objectivity : Helmholtz, Lange, Liebmann » dans Flavia Padovani, Alan W. Richardson, Jonathan Y. Tsou, (dirs.), *Objectivity in Science*, Cham, Springer, 2015, 226 pages

- STACK, George J., « Nietzsche as Structuralism », *Philosophy Today*, vol. 27, no. 1, printemps 1983, pp. 31-51.
- TAUBER, Zvi, « Aesthetic Education for Morality : Schiller and Kant », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 40, no. 3, automne 2006, pp. 22-47.
- TEO, Thomas, « Friedrich Albert Lange on Neo-Kantianism, Socialist Darwinism and a Psychology Without Soul », *Journal of History of Behavioral Sciences*, vol. 38, no. 3, été 2002, pp. 285-301.
- STACK, George J., *Lange and Nietzsche*, Berlin, de Gruyter, 1983, 341 pages.
- STACK George, J., « Kant, Lange and Nietzsche : critique of knowledge » dans *Nietzsche and Modern German Thought*, Keith Ansell-Pearson, (dir.), London & New York, Routledge, 1991, 314 pages.
- WUNDT, Wilhelm, *Principes de psychologie physiologique*, trad. Élie Rouvier, Paris, L'Harmattan, 2005, 2 volumes.
- WEIKART, Richard, « Chapter III : Non-Marxian Socialist Darwinism : Friedrich Albert Lange and Ludwig Büchner », *Socialist Darwinism: Evolution in German Socialist Thought from Marx to Bernstein*, San Francisco, International Scholars Publications, 1998, pp. 83-101.

Autres sources

- DU BOIS-REYMOND, Emil, « The Limits of Our Knowledge of Nature », *Popular Science Monthly*, vol.5, 1874, pp. 17-32.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, trad. Alain Renaut, Paris, Flammarion, 2001, 749 pages.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, trad. Jean-Pierre Füssler, Paris, Flammarion, 2003, 473 pages.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, trad. Alain Renaut, Paris, Flammarion, 1995, 534 pages.
- KANT, Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Victor Delbos, Paris, Librairie Général Française, 1993, 252 pages.
- LEIBNIZ Wilhelm Gottfried, « Discours sur la métaphysique » dans *Discours de métaphysique et autres textes*, Paris, Flammarion, 2001, pp. 205-272.
- MARX, Karl, « L'idéologie allemande : conception matérialiste et critique du monde », dans *Philosophie*, trad. Maxilien Rubel, Paris, Gallimard, 1982, pp. 287-392.
- SCHILLER, *Lettres sur l'éducation esthétique*, trad. Robert Leroux, Paris, Montaigne, 1943, 357 pages.

VAIHINGER, Hans, *La Philosophie du comme si*, trad. Christophe Bouriau, Paris, Kimé, 2013, 324 pages.